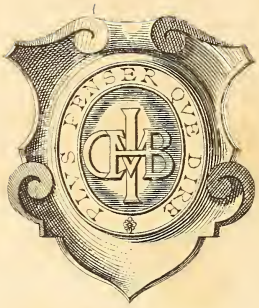
BL 476
.S3414

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800


PENSER OVE DIRE
CLB

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARENCIÈRE, N° 5, F. S.-G.

RÉDEMPTION

DU

GENRE HUMAIN,

ANNONCÉE

PAR LES TRADITIONS ET LES CROYANCES RELIGIEUSES,

FIGURÉE PAR LES SACRIFICES DE TOUS LES PEUPLES;

OUVRAGE QUI SERT D'APPENDICE AUX SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE H.-J. SCHMITT;

PAR M.-R.-A. HENRION,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

LAMARTINE. *Méd. II.*

PARIS.

J.-J. BLAISE, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIBLE DE ROYAUMONT, DE LA VIE DES SAINTS,

AVEC FIGURES, ETC.,

RUE FÉROU SAINT-SULPICE, N° 24.

M. DCCC. XXVII.

BL476
.S3414

8590E3
30Aug46

6
Copy

Bin 30 may 74

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.*

Suivant la poétique expression d'un des plus beaux génies de l'époque,

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Unanimes à cet égard, les traditions, les croyances et les pratiques religieuses des deux hémisphères, confirment ce magnifique témoignage rendu à la dignité originelle de notre nature, ainsi qu'à la grandeur du but auquel doivent tendre nos efforts.

Chrétiens, l'histoire de notre religion nous présente à chaque page, et l'idée d'une chute première, et celle du moyen de salut : chez les ido-

* On a fondu dans ce discours l'avant-propos de l'auteur.

lâtres même se reproduisent, sinon avec autant de clarté, du moins d'une manière reconnaissable, le souvenir de l'innocence et du bonheur primitifs, et le besoin d'une régénération.

§ I. — *Christianisme.*

L'existence de Dieu est une vérité de sentiment et d'intuition : le spectacle que la nature étale à nos regards, la nécessité d'un premier principe qui serve de base aux raisonnemens du sage, le consentement unanime de tous les peuples, l'absurdité palpable de l'athéisme, nous dispensent de preuves ultérieures. Mais s'il est vrai qu'il existe un Créateur, il doit exister aussi une religion véritable, empreinte d'un divin caractère, conforme à la saine raison, sublime dans sa morale, pure dans sa doctrine. Nés dans le christianisme, il devient naturellement le premier objet de notre examen : s'il présente tous les signes de vérité, apanage exclusif de la vraie religion, il demeure nécessairement la règle de notre croyance, et, par une conséquence inévitable, nous ajoutons foi à l'incarnation du Sauveur, qui en est le mystère fondamental.

Or, en discutant le christianisme relativement à son caractère divin, quels yeux peuvent se refuser à le reconnaître? Le Béni de tous les siècles, annoncé par tant de prophéties, manifestant sa

divinité par des miracles, établissant sa doctrine malgré les persécutions, la répandant de peuple en peuple, voilà ce que le christianisme offre à l'homme: n'est-ce là que le fait d'un mortel, ou le résultat d'un aveugle hasard? — A moins de renverser toute certitude historique, il faut admettre celle des livres saints, remplis de prédictions sur le Messie : Jacob y bénit le Sauveur du monde, il marque la race de laquelle il prendra naissance dans le temps; Isaïe, Michée, Daniel, fixent l'époque où paraîtra la céleste victime, exposant les détails de sa vie et de sa mort. L'histoire juive constate l'authenticité des Ecritures; le Christ naquit au temps précis qu'elles avaient déterminé, il accomplit toutes les circonstances qu'elles rapportent à son sujet; donc il est le vrai Desiré des nations. — A moins de fermer l'œil aux lumières du simple bon sens, il faut confesser que Dieu seul peut déroger à l'ordre de la nature : mais n'est-ce pas en enfreindre les lois que de guérir soudain les maladies les plus désespérées, de ressusciter les morts, de commander en maître aux élémens, de chasser les esprits impurs, de briser le sceptre du démon? Donc le Christ est la suprême Divinité. — A moins de nier la fragilité humaine, il faut convenir qu'une constance héroïque dans la pratique du bien ne saurait être inspirée à l'homme que par l'auteur de toute perfection : or, en présence des implacables ennemis

que soulève une religion faite pour mortifier la chair, pour dompter les passions, opposée en tous points au paganisme, le sang des chrétiens martyrs est une semence féconde de chrétiens nouveaux; rien ne rebute le zèle des fidèles; aucun supplice ne peut éteindre leur foi ni détruire l'Église : donc son origine est céleste.—Enfin, douze pécheurs, qui toute leur vie s'étaient soutenus du travail de leurs mains, sans pouvoir, sans richesses, sans aucune connaissance des lettres, deviennent tout-à-coup les apôtres d'une religion nouvelle, parcourent les empires, y annoncent un dieu crucifié pour le salut des hommes, et gagnent de proche en proche à l'Évangile tous les peuples de la terre : isolés d'un appui surnaturel, auraient-ils obtenu un si éclatant succès? Donc, Dieu lui-même, aplanissant les obstacles, a fondé le christianisme.

Empreint d'un divin caractère, il se trouve aussi d'accord avec la saine raison. L'Être infiniment grand est offensé par sa créature; par conséquent, l'offense est infinie, et une victime d'un mérite infini devient nécessaire pour la réparer, pour garantir l'homme du juste châtiment réservé à son crime. Plein d'amour pour nous, Dieu revêt l'humanité et consomme l'auguste sacrifice de notre délivrance : comme pur esprit, étranger à la mort, il s'en rend tributaire par l'organisation matérielle qu'il ne dédaigne pas d'emprunter; à

coup sûr, ce mystère sublime est au-dessus de la raison humaine, mais il ne lui est point opposé. L'incarnation du Sauveur raisonnablement motivée, sa conduite s'explique avec autant de raison : les premières années de sa vie, il les passe comme homme uniquement, sans remplir d'une manière directe l'objet de sa mission; mais bientôt l'Homme-Dieu agit, la victime est offerte... Comment trouver ici quelque chose qui répugne à l'esprit? Basée sur de tels fondemens, émanée d'un Dieu, la religion chrétienne doit être éminemment raisonnable; le Rédempteur du genre humain veille avec sollicitude, du haut des cieux, sur les hommes qu'il a rachetés : donc, aucune erreur n'existe et ne peut exister dans la doctrine de la véritable Église.

Rien ne prouverait, d'ailleurs, la vérité du christianisme, que la sublimité de sa morale suffirait pour l'établir. Les autres religions renferment des préceptes qui sont loin de mériter l'approbation du sage; celle du Christ n'en contient aucun qui éveille sa censure.—Envers Dieu : elle le propose à notre amour sous le double rapport de Créateur et de Rédempteur, nous enseignant de voir en lui moins un dieu grand et terrible, qu'un tendre père dont nous sommes les enfans chéris. — Envers nous-mêmes : la morale évangélique ordonne à l'homme de se respecter, de maintenir toujours le corps dans la dépendance de l'âme, afin que,

le corps ne maîtrisant point l'âme, aucune des infractions dont il deviendrait la source, n'altère la pureté de nos hommages. Elle lui recommande, tout à-la-fois, de veiller à ce que sa volonté ne soit pas entraînée par les écarts de l'esprit. — Envers les autres : c'est ici le triomphe de la morale de J.-C. ; car entre les préceptes dont il nous propose l'observation vis-à-vis de nos semblables, et les maximes de la philosophie païenne, il existe un aussi immense intervalle qu'entre la Toute-Puissance et la faible humanité.

Enfin, nulle contradiction dans les idées que le christianisme nous révèle sur la Divinité, nulle défectuosité dans ses dogmes, nulle opposition entre la raison humaine et des mystères placés au-dessus de notre sphère intellectuelle.

De cet exposé il résulte donc que la religion chrétienne , tout entière basée sur notre délivrance par l'entremise d'un divin Sauveur, a droit de commander notre conviction.

§ II.—*Religions , autres que le christianisme.*

Hors du christianisme, tout n'est qu'emblème ou erreur. L'erreur, fille des passions, se modifie suivant les peuples et les climats; les emblèmes sont plus ou moins directs, plus ou moins obscurs, suivant l'analogie des *mythes* * et des opi-

* *Mythes*, de μυθος, fable.

nions religieuses avec l'histoire de la révélation. Foyer des idées révélées, consignées dans ses livres saints, la nation juive en a conservé le magnifique héritage; ailleurs les traditions ont varié, semblables à autant de fleuves dont la limpidité s'altéra plus ou moins, mais qui, cependant, charrient toujours le sable d'or échappé d'une source pure.

Par conséquent, le vain échafaudage du paganisme repose sur la révélation, et il existe une tradition générale, descendue des hauteurs du monde primitif, dont l'éclat, trop souvent obscurci, se répandit sur tous les peuples du globe.

Or, les traces de cette opinion, que dénaturèrent l'orgueil de l'esprit et la perversité du cœur, se rattachent à la condition première de l'homme, et au moyen de le régénérer. *Annoncée* par les traditions de tous les peuples, *figurée* par leurs sacrifices, la rédemption de l'univers apparaît à nos regards, pour confondre l'incrédulité ou pour raffermir dans la foi les croyans mal assurés, dont la marche menace de devenir, si elle n'est pas déjà, chancelante.

De tous les témoignages qui *attestent* l'existence de la doctrine de la réconciliation du monde par l'entremise d'un divin Sauveur, et dont l'ensemble constitue la *première partie* du présent ouvrage, aucun, sans contredit, n'est plus clair ni plus

complet que celui des livres saints *. Dès le commencement jusqu'à la fin, sous des allusions incessamment plus directes que la synagogue et l'église chrétienne s'accordent à interpréter dans le même sens, ils désignent un Juste, objet de l'attente des peuples; une époque de bénédictions, pendant laquelle refleurira un règne de justice, d'amour et de paix. Toutefois, sans présenter un système de preuves aussi régulier, la fable et les mystères du paganisme, contiennent des élémens dont la rapide analyse établira que la mythologie admet la croyance en un rédempteur et en un ordre de choses plus satisfaisant. Les vestiges de cette opinion existent dans les *Vedas* de l'Inde, dans les livres canoniques des Chinois, dans la *Parole vivante* (Zend-avesta) des Perses, dans les mystères de l'Égypte et de la Grèce, dans les institutions pontificales des Romains, dans l'*Edda* du Nord..., vestiges assurément imparfaits, nous le répétons, mais suffisans pour nous guider au milieu du chaos. Partout où on ne la vénérait pas religieusement, où elle n'était point reçue, propagée, conservée avec une âme pure, l'idée de la rédemption, altérée par l'influence de passions aveugles sur le culte de la Divinité, disparaissait presque sous les superstitieuses erreurs qui ré-

* Nous avons adopté, dans le cours de l'ouvrage, la version française de le Maître de Sacy, consacrée par les suffrages les plus respectables.

gnaient du fond de l'Inde et de Babylone jusqu'à la Grèce et l'Italie. Il nous faudra signaler l'attente du Verbe réparateur, montrer quel prix les peuples anciens attachaient à ces étincelles de vérité, indiquer comment se perpétua le souvenir de la promesse qu'un jour resplendirait la lumière. Quand cette idée, affaiblie par les fictions, ne se produira point d'une manière nette et positive, la saine raison saura dégager l'or d'un impur alliage, rendre à la vérité et sa physionomie et son allure franche et libre. Or, pour remplir ce but, il ne s'agit point d'énoncer isolément les données partielles que possédaient les peuples sur ce sujet, mais bien de réunir en un faisceau tant de rayons lumineux, d'embrasser d'un coup-d'œil la concordance de ces importantes notions entre elles, de nous convaincre par là, d'une manière à-la-fois pleine et inébranlable, que le dogme chrétien de la rédemption avait de profondes racines dans le paganisme.

Abordant ensuite les sacrifices, *figure* de l'holocauste offert par J.-C., nous prouverons, dans une *seconde partie*, qu'ils étaient moins un moyen éclatant de manifester la gratitude des peuples, qu'une solennelle expiation, consommée aussi bien dans l'intérêt de la nation entière qu'isolément pour les individus. Adoptant à cet égard les idées du comte Joseph de Maistre, nous établirons qu'à toutes les époques et dans tous les lieux, les

peuples furent convaincus que la chair se trouvait frappée d'un anathème mérité, et que l'effusion du sang avait une vertu expiatrice.

Toutefois, ce n'est que pour l'âme pure et religieusement disposée que s'ouvrira le sanctuaire des mystères païens : la vérité interdit au profane l'entrée de son palais, en lui adressant ces mots du poète romain :

Odi profanum vulgus et arceo.

Apprécié en Allemagne par des hommes dont la science profonde et le goût éclairé sont pour nous une puissante recommandation, le présent ouvrage nous a paru compléter les *Soirées de Saint-Pétersbourg* *, et mériter à plus d'un titre les honorables suffrages qui les ont accueillies dans notre patrie.

Paris, ce 20 mai 1827.

* Nous recommandons d'une manière spéciale l'édition allemande de Francfort, traduction de *Moriz Lieber*, enrichie de précieux fragmens par le docteur *Windischmann*. Du reste, les idées du comte de Maistre ont guidé l'auteur dans les deux parties de ce traité, sans qu'il les ait néanmoins servilement adoptées, comme le prouveront les considérations générales que présente l'*Introduction*.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

RÉVÉLATION PRIMITIVE.

I. — *Existence d'une tradition primitive et universelle.*

Dans l'antiquité, où la législation n'était point séparée de la religion, tous les peuples rapportaient l'origine de leurs lois à des êtres d'un ordre plus élevé que les hommes. Le fait de leur établissement, bien moins que leur relation avec l'éternelle justice, engagea les nations à les attribuer à la Divinité.

Voici en quels termes s'exprime Platon, au livre des Lois : « Dieu, suivant une ancienne tradition, tenant en « sa main le commencement, la fin et le milieu de tous « les êtres, marche toujours sur une ligne droite, confor- « mément à sa nature. La justice le suit, sans cesse prête « à punir les infracteurs de la loi divine. Ainsi, que ceux « qui aspirent au bonheur s'attachent à elle et la suivent « avec respect et soumission. » (*Plato, de legibus*, IV.)

Dès le début de ce beau traité sur les lois, l'Athénien demandant, si c'est un dieu ou un homme qu'il

faut reconnaître pour législateur ? Platon fait répondre au Crétois : « Etranger, c'est un Dieu. » (*De legibus*, I.)

« C'est, dit Aristote, une opinion ancienne et « universelle, que toutes choses viennent de Dieu et « subsistent par lui ; qu'aucune nature n'a d'elle-« même, ni par elle-même, assez de consistance pour « se passer de son appui. » (*Arist., de mundo*, cap. VI.*)

Quoique Aristote, dans ce passage, ne reconnaisse pas d'une manière explicite l'existence d'un enseignement surnaturel, personne toutefois ne soutiendrait avec quelque fondement qu'il a précisément voulu excepter l'institution que tous les peuples attribuent aux dieux. Si, d'après lui, rien dans la nature n'a en soi-même assez de consistance pour ne point dériver de Dieu et pour subsister sans lui, nécessairement il ne reconnaît pas à l'homme une force imaginaire, capable de l'élever à la hauteur de cette institution. Nous voyons que Platon et Aristote parlent tous deux d'une opinion qui se perd dans la nuit des temps ; et le dernier assure que cette opinion ancienne, propagée par la tradition, se retrouve chez tous les hommes. Témoignage remarquable, sans contredit, que nous fournit, d'ailleurs, un observateur si profond et si éclairé, à l'abri d'un aveuglement superstitieux autant

* Vetus igitur sermo est, à majoribusque proditus inter omnes homines, universa tùm ex Deo tùm per Deum constituta fuisse, atque coagmentata ; nullamque naturam satis instructam ad salutem esse posse, quæ citrà Dei præsidium suæ ipsa demùm tutelæ permissa sit, (*Gulielmo Budeo*, interprete).

que des écarts de l'imagination. Or, touchant l'opinion dont parlent Platon et Aristote, il se présente trois avis entre lesquels le choix est indécis.

Ou cette antique opinion ne repose sur aucun fondement.

Ou les diverses nations (si ce n'est toutes) qui faisaient descendre leur législation, leur religion, les unes de telle divinité, les autres de telle autre, professaient une croyance raisonnable.

Ou, enfin, toutes ces opinions se rattachent à une cause d'où, comme d'une source limpide, elles ont d'abord jailli, se troublant ensuite plus ou moins dans leur cours. — D'où vient cet accord des divers peuples à rapporter à une divinité leur première civilisation au moyen du culte et des lois qui, chez les anciens, se trouvaient moins séparés que chez les nations modernes ?

La foi que l'on ajoutait partout à une intervention divine dans la législation, à un enseignement surnaturel en matière de religion, était principalement basée sur cette opinion primitive et générale, sur cette antique croyance en une tradition non interrompue, de laquelle parlent Platon et Aristote.

Cette conviction cependant était aussi fondée sur la nature des choses.

Evidemment les hommes avaient besoin d'un secours surnaturel pour parvenir à organiser la société d'après un plan raisonnable, et même à se servir de leur raison. Je suis convaincu que les premiers hommes,

dans l'état où les supposent quelques prétendus philosophes, ne se seraient jamais élevés jusqu'à l'usage de la parole; que, par conséquent, l'espèce humaine entière n'aurait point, dans la suite des siècles, fait un pas vers la perfection.

Que dis-je, la suite des siècles? Avant qu'ils se fussent écoulés, les hommes, livrés à ce déplorable abandon, auraient péri; péri avec des grincemens de dents, accablés, décimés, au milieu des cris du désespoir, de la rage, n'échangeant entre eux qu'un dédain amer et le grossier témoignage de leurs brutales passions.

Mais un semblable abandon n'exista jamais. Tous les peuples attestent le contraire. Toutefois les passions fermentaient, et c'est un principe avoué par les philosophes qu'une religion devint nécessaire pour assurer aux lois préexistantes la force et l'activité : le besoin d'une religion fut sans doute bien plus impérieux encore pour engager les hommes à se soumettre à leur autorité. Penser que, dès l'origine, le créateur abandonna l'homme en proie à l'aiguillon de son organisation matérielle, me paraît presque aussi déraisonnable que de voir en lui son propre créateur.

Du sein d'une race aussi disgraciée, il n'aurait pu surgir ni législateur ni fondateur d'aucune religion. En supposant même qu'il s'en fût rencontré, jamais ils n'auraient commandé l'attention de ces êtres abrutis.

On ne saurait comprendre que l'homme qui réfléchit, qui croit en un créateur, puisse cependant mettre en doute la participation de la Divinité à notre pri-

mitive civilisation. On conçoit aussi difficilement, que des hommes ne jugent pas indigne de la majesté divine, d'avoir permis l'anéantissement de tous les vestiges de cet enseignement surnaturel.

Il est donc au moins très probable en soi, que la Divinité même donna aux hommes une religion et des lois. Toutes les nations témoignent qu'il en fut ainsi.

On ne séparait point la religion de la législation primitive. Partout où l'on ordonne l'accomplissement des devoirs, existe la loi; partout où l'on croit en un Dieu qui commande l'accomplissement des devoirs, existe la religion.

Cette opinion ancienne, dont Platon et Aristote attestent l'existence, n'est pas dénuée de fondement; mais insensiblement les peuples devinrent sauvages. La sensualité et l'orgueil, ces antiques ennemis des hommes, les dirigèrent, les entraînèrent dans la voie trompeuse de la folie et du vice. Peu-à-peu la tradition constante dégénéra en vague opinion; souvent même, d'incomplète et défectueuse, elle devint fausse et erronée. Pourtant chez tous les peuples se maintint la croyance qu'autrefois, au commencement du monde, la Divinité avait fait éclater sur eux sa miséricorde. A quelque point, cependant, que cette tradition religieuse et primitive s'altérât dans la suite, elle se soutint en Orient avec plus de pureté que partout ailleurs; et, de temps en temps, les nations produisirent des sages qui s'efforcèrent de dégager la vérité, des mensonges dont la surchargeait la superstition.

§ II. — *Révélation et tradition, fondemens de la véritable sagesse.*

Relativement à la condition primitive du genre humain, dit Jean de Muller, il existe deux différens systèmes. Quelques opinions prennent naissance à un âge d'or, de justice et de bonheur; d'autres, à une époque de férocité et de désordre, en sorte que, d'après celles-là, l'homme est devenu pire par la suite des temps, et, d'après celles-ci, il s'est perfectionné à l'aide d'une foule d'inventions. Selon les unes, l'homme vivait dans une immortelle jeunesse, jusqu'à ce que la curiosité le rendit plus sensible à l'attrait des passions qu'à la voix de sa conscience. Les autres, au contraire, décrivent comment l'homme, sorti du limon, s'est enfin, par un long travail de la nature, formé tel qu'il existe aujourd'hui, n'atteignant, qu'après maintes générations, le degré de force et de beauté qui l'élève au-dessus de tous les autres animaux. Aucune de ces opinions n'est fausse; le premier des hommes fut bon, la faiblesse et le vice caractérisèrent celui qui subit le joug des institutions sociales.

Il est surprenant, en vérité, que les plus anciens peuples, tout-à-fait incultes sous d'autres rapports, aient eu des idées et des notions très exactes sur Dieu, le monde, l'immortalité, et même sur le mouvement des astres; tandis que les arts, qui ont pour objet les commodités de la vie, sont d'une invention beaucoup plus récente. Les premiers hommes appréciaient sai-

nement les choses les plus importantes ; c'étaient des enfans, quand il s'agissait du commerce ordinaire de la vie. Chez la plupart des peuples, il ne resta, sur l'origine des arts usuels, qu'un souvenir obscur, confus, imparfait.

Ne semble-t-il pas que ce souffle de la Divinité qui nous anime, que notre esprit ait reçu par la révélation immédiate d'un être supérieur, révélation continuée pendant quelque temps, certaines notions indispensables vers lesquelles il n'aurait pu de lui-même prendre l'essor ? Ce qui, au contraire, ne concernait que des intérêts matériels, resta voilé pour exercer les facultés de notre intelligence. Dans le cours des siècles, au milieu des fatigues auxquelles condamnait la culture d'une terre sauvage, les connaissances si pures de nos premiers aïeux s'obscurcirent ; par compensation, la nécessité leur fit inventer une foule d'arts divers.

Le même écrivain dit quelque part : Le développement de l'intelligence n'a lieu qu'au moyen des idées et des opinions qui lui sont transmises. La tradition, ce principe de toute civilisation, de toute sagesse, de toute science, semblable à une eau vive, jaillit des temps les plus reculés.

Toute véritable sagesse repose sur la révélation et sur la tradition ; car les philosophes-moralistes ont en partie puisé, soit directement dans l'Ecriture, soit médiatement dans les doctrines religieuses du moyen âge, et, en partie, rassemblé les vérités éparses dans les écrits des philosophes païens dont s'honorent la

Grèce et l'Italie. Ces derniers, eux-mêmes, ont emprunté leurs lumières à une source plus élevée : les Grecs, en effet, furent les maîtres des Romains; les premiers, d'ailleurs, tirèrent leurs connaissances et leur sagesse de l'Orient, tant au moyen des colonies, naguère fondées par Inachus, Cécrops, Danaüs, Cadmus, et principalement des traditions philosophiques, mais mystérieuses, d'Orphée, etc., qu'au moyen des voyages que les derniers pères de la philosophie grecque, Thalès et Pythagore firent en Orient, Platon en Egypte, voyages pendant lesquels ils puisèrent à chaque source où la tradition s'était maintenue plus pure et plus entière.

§ III. — *Nécessité d'une révélation et d'une tradition.*

Ce n'est que par la révélation et la tradition que l'homme acquiert la connaissance d'un monde immatériel. Sans une cause et une impulsion supérieures, il lui eût été aussi impossible d'atteindre à cette hauteur que de pénétrer la physique sans la présence d'une nature visible, ou la psycologie sans l'usage de ses facultés intellectuelles. Ce n'est point là une simple conjecture, mais une vérité historique, aussi bien que démontrée par la nature de l'esprit humain. « Il est « merveilleux, dit un savant moderne, que la nature, « s'emparant de nous, pour ainsi dire, nous donne la « conscience de notre existence physique avant que

« nous soyons en état de la soupçonner, de la desirer,
« et par conséquent de la comprendre. Par une sem-
« blable merveille, il faut qu'une puissance supérieure,
« s'exerçant aussi de prime-abord, nous élève jusqu'à
« la conscience de notre existence morale. Nous devons
« également en être avertis avant que nous puissions
« l'apprécier, et par conséquent la souhaiter. »

Ces païens aussi, qui possédaient quelques étincelles divines, ne se les étaient point créées eux-mêmes, mais les avaient acquises en partie dans leurs relations avec les Juifs, en partie par le canal de la tradition antique, et au moins orale, qui consacrait le souvenir d'une révélation dans les temps primitifs. Jamais ils ne se fussent humanisés, si leurs prédécesseurs, moins barbares, ne les eussent mis sur la voie de la civilisation; à plus forte raison encore, jamais ils n'eussent entrevu les notions divines, si la direction vers cet objet ne leur eût été imprimée par d'autres hommes déjà éclairés.

Aussi lisons-nous dans les *Idées sur l'histoire de la croyance religieuse :* « Celui-là seul est capable d'in-
« struire, qui possède lui-même de l'instruction, et la
« civilisation n'a point une origine purement terrestre;
« elle ne s'est développée que sous l'influence d'une
« puissance supérieure. Le principe de la civilisation
« du genre humain réside en Dieu même. Pour dési-
« gner le moyen de communication il existe un mot
« propre, la révélation. Croyez-vous à la civilisation?
« Eh! bien, vous devez croire aussi à la révélation.

« Croyez-vous à l'existence d'une révélation entre « les hommes? Eh! bien, vous devez croire à celle « d'une révélation entre le Créateur et la créature. »

§ IV. — *Altérations qu'elles ont subies. — Causes de ces altérations.*

Les traces d'un enseignement surnaturel se retrouvent chez les plus anciens peuples. Les Indiens adoraient un être bon et tout-puissant; les Egyptiens, un esprit qui dominait l'univers; les Chinois, les Perses, les Chaldéens, avaient plusieurs notions raisonnables sur la Divinité, et la religion des Grecs nous paraît incessamment plus noble et plus pure, à mesure que l'on descend dans la nuit des temps. Comme nous ne rencontrons cette brillante clarté qu'alors que nous envisageons chacun de ces peuples dans son berceau, et comme, dans leur jeunesse et leur âge viril, nous la voyons diminuer et s'obscurcir, le droit nous est acquis d'en conclure qu'au commencement de son existence et de ses travaux sur la terre, le genre humain possédait l'idée positive et vivifiante d'un Dieu; qu'il jouissait de la révélation dans toute sa pureté et avec toute sa grâce efficace, depuis si malheureusement défigurées et affaiblies.

Mais comment arriva-t-il que cet enseignement surnaturel perdit insensiblement, parmi les hommes, et sa pureté et sa sainte vertu? que la source limpide de la révélation, s'altérant et se troublant toujours de

plus en plus avec le cours des siècles, souvent même se tarit et se dessécha? que les peuples, enfin, au lieu d'adorer le seul et vrai Dieu, et d'observer sa loi sacrée, se prosternèrent devant ses créatures, honorèrent le soleil, la lune, les étoiles, les animaux; divinisèrent les hommes dans de coupables apothéoses, souillèrent même de toutes les abominations de l'immoralité le culte de leur créateur? De puissantes raisons ont dû entraîner ce changement. Je place en première ligne la poésie et la philosophie, puis la sensualité et l'orgueil; en dernier lieu, l'influence de l'esprit des ténèbres.

§ V. — *Poésie.*

L'exaltation de l'âme, ses pieux élans, produits par l'idée vivifiante et positive d'un Dieu, ne demeurent point renfermés dans le sein de l'homme, mais se peignent, au-dehors, sur sa physionomie et par ses actions; le langage surtout, animé du feu de l'enthousiasme, atteste la noble émotion du cœur.

Cette effusion à l'extérieur de nos secrets sentimens, cette peinture de nos émotions par des expressions vives et sensibles, est, dans le sens propre du mot, le résultat direct de la poésie qui, lorsqu'elle plane dans les plus hautes régions et qu'elle recule indéfiniment les bornes de l'intelligence, a un objet tout religieux.

A peine l'homme, pénétré de l'idée d'un Dieu, ouvre-t-il la bouche, qu'il s'en échappe de pieux accens : la poésie le ravit à la hauteur des cieux, le pré-

cipite dans les abîmes; tantôt le laisse contempler la fleur des campagnes, tantôt dirige ses regards vers les chênes sacrés du Liban; le transporte dans les plaines étoilées, lui fait admirer la goutte suspendue au frêle roseau, ou l'immensité des mers et les prodiges des élémens, lui montrant Dieu comme le moteur suprême de ce grand tout.

Alors naissent les sentimens d'amour, de reconnaissance, de soumission; chaque parole en devient l'interprète; les mots réunis forment des cantiques, les accords de la lyre accompagnent ces hymnes et provoquent le même enthousiasme dans l'âme des auditeurs.

Toutefois, les sensations ne se manifestent pas toujours au-dehors par des sons et des paroles; de même que le sentiment, son expression varie; souvent elle emprunte les formes durables de la sculpture, de la peinture, du dessin. *

Quelque utile que soit la poésie ou la science en général, en tant qu'elle traduit au-dehors la piété intérieure, ou signale le doigt de Dieu dans les œuvres de la nature, et qu'elle invite l'homme à la contemplation, afin, soit d'éveiller en lui le sentiment religieux, soit de l'y maintenir ou de l'y exalter; cependant elle manque aisément ce but quand les symboles employés par l'art deviennent trop sensibles, chez une nation,

* Voir notre définition philosophique du mot *poésie*, dans notre *Histoire littéraire de France*, tome 1, p. 72.

(*Note du Traducteur.*)

surtout, où les idées religieuses sont la propriété des individus et non de la masse entière, où il n'existe aucune institution spécialement destinée à les proclamer sans cesse dans toute leur vérité, à ranimer et à rafraîchir les souvenirs. Il en est tout autrement chez un peuple entièrement chrétien : là, en effet, au moyen de symboles qui parlent à-la-fois à l'imagination et au cœur, la science, qui les fournit, est particulièrement chargée de vivifier et d'agrandir les idées religieuses, en même temps que l'enseignement oral, marchant toujours de front avec cet enseignement symbolique, prévient le danger d'une fausse interprétation. Aussi, n'est-ce que parmi les nations chrétiennes qu'un lien vraiment fraternel unit la science à la religion.

Il n'est pas rare que, par l'absence d'une utile explication, les païens confondent la Divinité avec les emblèmes qui la représentent, et que les idées religieuses, n'étant point proclamées dans leur pureté ni inculquées dans les esprits par un enseignement sans cesse renouvelé, disparaissent derrière des symboles, des images, des noms et des attributs. Les exemples, à cet égard, sont innombrables.

Ainsi, quoique l'usage d'emblèmes matériels et qu'un langage figuré soient l'apanage propre et le trait caractéristique de l'Orient, toutefois, malgré l'habitude, le peuple ne pouvait s'élever toujours jusqu'à la vraie contemplation, ou du moins se maintenir continuellement à cette hauteur.

Par conséquent, chez les peuples primitifs et leurs

successeurs, originairement enclins à la vie religieuse, les arts n'en étaient point le soutien assuré, et, loin qu'ils réveillassent une ferveur éclairée, ils enfantèrent souvent les abus que j'ai précédemment décrits.

L'homme inspiré, lui-même, dépasse bientôt les bornes, quand il n'est point guidé par des sentimens et par des emblèmes clairs et exacts; une démence impie l'égare; il s'imagine entendre la voix de Dieu, il se croit animé d'une flamme divine; et, dans cet état, tous les objets extérieurs dont la grandeur et la beauté frappent ses regards, il les salue du nom de la Divinité.

Alors s'élèvent des temples, des lieux consacrés, des cavernes sombres et prophétiques, de redoutables bocages; l'être dont l'activité embrasse l'univers est circonscrit dans un étroit espace, l'infini est resserré sous des formes bornées, le monde, cessant d'être l'ouvrage du Créateur, est adoré comme un dieu; de là le polythéisme, de là ces divinités faites à l'image de l'homme et des animaux, les mythes *, les fétiches... voilà à quel point se dégradent les arts et la poésie lorsqu'ils obscurcissent la vérité et détrônent le Créateur, au lieu d'éclairer l'une et de prêter à celui-ci, dans l'imagination des hommes, le secours de leurs brillans prestiges.

§ VI. — *Philosophie.*

La philosophie consiste dans les efforts de l'esprit humain pour coordonner, avec clarté, les idées rela-

* *Mythes*, de μυθος, fable, fiction.

tives à Dieu, à l'homme, au monde, et pour asseoir, d'une manière inébranlable, la foi que nous y ajoutons, sur la connaissance des rapports intimes et rigoureux de ces idées entre elles.

Mais, une fois livrée à une pure spéculation, la philosophie peut dégénérer aisément et tomber dans d'étranges erreurs.

Dès qu'elle ne se renferme plus fidèlement dans le sanctuaire de la révélation ou de la tradition, et qu'elle prétend comprendre l'incompréhensible, connaître et pénétrer l'impénétrable, elle s'égare et se précipite dans une foule de méprises et d'inconséquences. Libre de toute entrave, la spéculation est infatigable dans ses recherches, si étendues et si variées, du principe générateur; son premier regard embrasse la nature, et ce qui s'y représente généralement, ce qui y produit les plus remarquables effets, les plus surprenans phénomènes, par exemple, l'air, l'eau, le feu, la matière même, considérée dans son ensemble, est aussitôt élevé au rang de cause première, de divinité.

Cependant le travail amène des progrès : on avoue que la matière est morte, sans mouvement, sans activité. Mais quelque chose lui donne l'impulsion, la sort de son inertie, circule constamment en elle, y fait affluer la vie, et entretient la force vitale : ce moteur, ce souffle partout répandu, ce principe dont la vertu expansive et efficace s'exerce indéfiniment dans la nature, cette âme de l'univers, est Dieu.

Une investigation plus approfondie montre cette

harmonie de toute la création œuvre nécessaire d'une intelligence, détruite par de choquantes dissonances. Dès-lors, ou bien l'on reconnaît à l'intelligence de grossières imperfections, ou bien l'on élève à ses côtés un être d'un caractère diamétralement opposé ; dès-lors existent un bon et un mauvais principe, un créateur et un destructeur, un prince de lumière et un prince de ténèbres.

Selon d'autres que frappent ces inconséquences et ces contradictions, Dieu doit être exempt de toute imperfection, entièrement pur et sans mélange, heureux de sa propre béatitude. Aussi l'isolent-ils tout-à-fait du monde, et l'exilent-ils, pour ainsi dire, dans la plénitude de sa félicité, où, ne s'inquiétant ni des hommes ni du reste des créatures, concentré en lui-même, il jouit d'un éternel repos. D'autres encore sont conduits, par l'étonnante et inévitable succession des évènemens d'ici-bas, à placer au-dessus de l'univers un destin aveugle et inexorable, auquel obéissent les dieux mêmes.

Mais un nouveau caprice de l'esprit humain renverse tous ces systèmes. On se rit du destin, des dieux et de leur histoire; on se rit enfin des recherches dont ils étaient l'objet. L'athéisme est alors inévitable.

Ainsi se succédèrent les suppositions, les théories et les systèmes, auxquels, sans distinction, l'antiquité païenne donna naissance, contribuant par là, à effacer et à anéantir les idées primitives.

§ VII. — *Orgueil et sensualité.*

L'orgueil et la sensualité sont les deux tyrans du monde. De même qu'en faisant naître l'incrédulité, ils causèrent la première transgression, de même encore ils cherchèrent à obscurcir les célestes rayons de la vérité révélée, par la fumée d'une flamme impure, puis, à la lueur d'une torche trompeuse, à engager les hommes dans un ténébreux labyrinthe. L'orgueil, ignoble enfant de l'amour de soi, combattit sous toutes les formes l'éternelle vérité. C'est ainsi que nous avons déjà appris à le connaître sous celle de la spéculation; car la fausse philosophie était et voulait rester étrangère à l'humilité. Ce mystère à la hauteur duquel la raison de l'homme ne saurait parvenir, précisément parce qu'il est homme, c'est-à-dire la connaissance de la science divine, Dieu en donna la clef à l'humilité, fidèle à sa parole, et ne la donna qu'à elle seule. Pour elle aussi s'ouvrent les portes de la vérité; et s'il s'en ouvre quelqu'une devant l'orgueilleux philosophisme, ce n'est jamais que la porte de l'erreur. L'histoire de tous les temps en offre la preuve éclatante.

Indépendamment du sophiste orgueilleux qui, sans secours étrangers et par l'effort de son propre génie, prétend sonder les profondeurs de la vérité, il en est encore un autre qui, avec le talent le plus borné, dédaigne pourtant le Dieu saint et éternel; et non-seulement le dédaigne, mais le repousse, parce que son esprit, rabaissé jusqu'au dernier degré de l'échelle

morale, n'a rien à espérer de lui, ou parce que d'autres objets captivent ses goûts.

L'amour de soi, bien entendu, nous fait tendre de tout notre être vers la Divinité, de même que, dans la nature physique, les corps, dont rien ne détourne la direction, tendent vers le centre de la terre. Mais l'amour de soi, influencé par les sens, se soustrait volontiers à l'ordre général, à la loi divine, ne trouvant à se satisfaire qu'au sein des plaisirs et des délices du monde.

A l'exemple de cette raison qui, se déifiant elle-même, se révolte contre la vérité, le cœur vicieux et la volonté perverse se révoltent à son seul nom.

Dès les premières pages de l'Ecriture sainte, les enfans de Dieu se trouvent distingués des enfans des hommes; c'est-à-dire qu'une différence est établie entre ceux qui vivent selon la loi de Dieu, et ceux qui, s'affranchissant du joug de la Providence et des préceptes divins, vivent d'après la chair et se plongent dans les voluptés mondaines. Quoique l'Ecriture sainte ne nous parle point de l'idolâtrie des premiers temps, il est cependant très probable qu'elle se manifesta de bonne heure parmi les enfans des hommes.

Aussi voyons-nous que, chez la plupart des peuples, le culte des idoles était uni à l'impureté des mœurs. Et si la sensualité n'engendra pas directement l'idolâtrie, du moins elle contribua puissamment à en accélérer l'apparition, à la propager au loin, à en faire la sauve-garde de l'immoralité.

§ VIII. — *Influence de l'esprit de ténèbres.*

L'Ecriture sainte nous enseigne que nos premiers parens furent trompés par le mauvais esprit. Jésus-Christ appelle le démon, homicide dès le commencement. Il le nomme aussi « menteur » et « père du mensonge ». L'apôtre saint Paul dit : « Les sacrifices des « païens s'adressent au diable, et non à Dieu ». Le pieux Psalmiste avait déjà dit des Israélites idolâtres, « qu'ils offraient leurs fils et leurs filles aux démons. »

On ne peut douter que ces ennemis de Dieu et des hommes n'aient déterminé l'apostasie des peuples. Il serait difficile de comprendre, en effet, comment, sans leur influence et dès les premiers temps, l'idolâtrie présenta aussitôt qu'elle parut et conserva toujours le triple caractère du mensonge, de l'immoralité et de l'homicide, chez tous les peuples de l'antiquité. J'ignore comment ceux qui nient la corruption de l'espèce humaine, aussi bien que l'influence des esprits sur cette corruption, expliqueraient un tel phénomène. Que les hommes qui s'éloignaient de Dieu s'abandonnassent à la fougue de leurs desirs, c'était la marche de la nature ; qu'ils prêtassent à leurs fausses divinités les passions humaines, c'était le signe d'une terrible dégradation, naturelle toutefois dans l'avilissement où ils étaient tombés ; mais qu'ils fissent consister le culte divin dans la débauche et l'homicide, c'est ce qu'on ne saurait expliquer, selon moi, que par les artifices de l'esprit impur : « Homi-

« cide dès le commencement, il n'est point demeuré « dans la vérité, il est menteur et père du mensonge.» (*Saint Jean,* VIII, 44.)

§ IX. — *Justes fidèles à la révélation.* — *Peuple de Dieu.*

Par opposition à l'oubli de la Providence et au culte des idoles, il se continua une série de saints et de justes qui, individuellement ou bien tant avec leurs familles qu'avec la masse entière du peuple, persévéraient à adorer Dieu et à marcher à la lumière de la révélation.

Quoique, par la trangression des ordres divins, les premiers hommes eussent mérité la colère céleste, et qu'ils eussent été chassés du Paradis, séjour rempli de délices, Dieu ne les laissa cependant point sans consolation, et ne leur retira point son appui. Il continua de se révéler à eux et à leurs descendans de diverses manières. Caïn et Abel offraient déjà à Dieu les prémices des fruits et les premier-nés de leurs troupeaux : probablement, après la chute d'Adam, le Seigneur avait lui-même ordonné ce sacrifice.

« Adam ayant vécu cent trente ans, engendra un « *fils* à son image et à sa ressemblance, et il l'appela « Seth. » (*Gen.,* v, 3.)

De même que l'ange du péché établit son empire parmi les descendans de Caïn, de même l'ange de miséricorde habita quelque temps parmi les descen-

dans de Seth. Toutefois, nous ne devons pas croire que ceux-ci furent tous des saints, que ceux-là furent tous des pécheurs.

« Il naquit aussi un fils à Seth, qu'il appela *Enos*; « celui-là commença d'invoquer le nom du Seigneur » (*Gen.*, IV, 26.), c'est-à-dire, sans doute, qu'il rassembla le premier la foule pour honorer Dieu par un culte public.

A la cinquième génération qui suivit Seth, parut Enoch, trois cent huit ans avant la mort d'Adam. L'Ecriture sainte rapporte de lui : « Or, Enoch, « ayant vécu soixante et cinq ans, engendra Mathusa- « lem. Enoch marcha avec Dieu, et, après avoir engendré « Mathusalem, il vécut trois cents ans, et il engendra « des fils et des filles. Et tout le temps qu'Enoch vécut « *sur la terre* fut de trois cent soixante et cinq ans. « Il marcha avec Dieu, et il ne parut plus, parce que « Dieu l'emeva. » (*Gen.*, V, 21-24.)

Voici ce qu'en dit le fils de Sirach: « Nul n'est « né sur la terre comme Enoch, qui a été ensuite « enlevé de dessus la terre. » (*Ecclés.*, XLIX, 16.)

Cet Enoch, comblé de tant de grâces, était le bisaïeul de Noé.

La race ou les races, dans lesquelles dominait la crainte du Seigneur, sont désignées par les Livres saints, sous le nom honorable d'*enfans de Dieu*; celles, au contraire, qu'aveuglaient leurs passions, y sont appelées *enfans des hommes*.

Ecoutons les paroles mêmes de l'Ecriture: « Après

« que les hommes eurent commencé à se multiplier « sur la terre, et qu'ils eurent engendré des filles, « les enfans de Dieu, voyant que les filles des hommes « étaient belles, prirent pour leurs femmes celles « d'entre elles qui leur avaient plu. Et Dieu dit: « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, « parce qu'il *n'*est *que* chair, et le temps de l'homme « ne sera plus que de six-vingts ans. » (*Gen.*, VI, 1-3.)

Après que Enoch eut été retiré du monde, le nombre des hommes pieux se réduisit, au point qu'il n'exista à la fin qu'un seul juste.

L'Ecriture en parle en ces termes: « Noé trouva « grâce devant le Seigneur..... Noé fut un homme « juste et parfait au milieu des hommes de son temps: « il marcha avec Dieu. » (*Gen.*, VI, 8, 9.)

« Or, la terre était corrompue devant Dieu et « remplie d'iniquités. Dieu voyant donc cette cor- « ruption de la terre (car la vie que tous les hommes « y menaient était corrompue), il dit à Noé: J'ai « résolu de faire périr tous les hommes: ils ont rempli « toute la terre d'iniquité, et je les exterminerai avec « la terre. » (*Gen.*, VI, 11-13.)

Dieu annonça à Noé le déluge général: « Tout ce « qui est sur la terre sera consumé. J'établirai mon « alliance avec vous. » (*Gen.*, VI, 17, 18.)

Dieu lui ordonna de construire une arche, pour s'y retirer lui, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, avec leurs femmes; pour y faire entrer des animaux

de chaque espèce, ainsi que la nourriture nécessaire aux hommes et aux animaux. Noé exécuta les ordres du Seigneur.

Lorsque Noé et les siens entrèrent dans l'arche, les sources du grand abîme des eaux furent rompues, les cataractes du ciel s'ouvrirent, et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Tous les hommes moururent, et généralement toutes les créatures vivantes. Noé seul survécut avec ceux qui se trouvaient dans l'arche.

Quand les eaux, en se retirant, permirent à la terre de se dessécher, Noé, suivi de sa famille, sortit de l'arche par l'ordre de Dieu. « Il dressa un autel au « Seigneur, et, prenant de tous les animaux et de « tous les oiseaux purs, il les *lui* offrit en holocauste « sur cet autel. » (*Gen.*, VIII, 20.)

« Le Seigneur en reçut une odeur qui lui fut très « agréable. Alors il bénit Noé et ses enfans, et leur « dit : Croissez et multipliez-vous, et remplissez la « terre. Il leur défendit de répandre le sang humain ; « car l'homme a été créé à l'image de Dieu. » (*Gen.*, VIII, 21 ; IX, 1, 6.) Ainsi il fonda sa loi sur l'amour de Dieu et du prochain.

Le Seigneur contracta alors une alliance avec Noé et ses enfans, une alliance d'amour et de paix.

« Ne connaissant point la force du vin, Noé s'enivra « un jour, et parut nu dans sa tente. Cham, père de « Chanaan, le trouvant en cet état, et voyant que « ce que la pudeur obligeait de cacher en son pèr

« était découvert, sortit dehors et vint le dire à ses « frères; mais Sem et Japhet, ayant étendu un man- « teau sur leurs épaules, marchèrent en arrière, et « couvrirent en leur père ce qui y devait être caché. « Ils ne virent rien en lui de ce que la pudeur défen- « dait de voir, parce qu'ils tinrent toujours leur « visage tourné d'un autre côté. Noé, se réveillant « après cet assoupissement, et ayant appris de quelle « sorte l'avait traité son second fils, il dit: « Que Cha- « naan soit maudit, qu'il soit à l'égard de ses frères « l'esclave des esclaves. » Il dit encore: « Que le Seigneur, « le Dieu de Sem soit béni, et que Chanaan soit son « esclave! Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, « et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Cha- « naan soit son esclave! » (*Gen.*, IX, 21, 27.)

A partir de la bénédiction que Noé donna à Sem et à Japhet, l'Écriture sainte ne nous apprend plus rien de ce patriarche, sinon que Noé vécut encore trois cent cinquante, et Sem cinq cent deux ans après le déluge.

De la dispersion des peuples, dont on ne saurait fixer l'époque d'une manière rigoureusement exacte, la Genèse passe à la vocation d'Abraham, laissant un quart de siècle dans l'obscurité. Il est donc possible que le nombre de ceux qui, soit personnellement, soit avec toute leur famille et leur nation, continuèrent à honorer le vrai Dieu, n'ait pas été réduit au point, ni affaibli aussitôt qu'on le pense communément. Le silence des Livres saints n'en est pas une preuve. La

suite de l'Écriture nous conduit à une apparition nouvelle : « Melchisédech, roi de Salem, offrant du « pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Dieu « très haut, bénit Abram, en disant : qu'Abraham soit « béni de Dieu très haut, qui a créé le ciel et la terre. « Et que le Dieu très haut soit béni, lui qui, par sa « protection, vous a mis vos ennemis entre les mains. » (*Gen.*, XIV, 18-20.)

Parmi les serviteurs de Dieu qui n'appartenaient pas au peuple d'Israël, on compte ordinairement Jethro.

Nous savons aussi que Job vécut en homme pieux; que ses trois amis, Eliphas, Baldad et Sophar, ainsi que Elihu, adorateur du Dieu vivant, étaient animés d'un zèle sincère pour la gloire du Seigneur.

Cependant, le nombre des enfans de Dieu diminuait de jour en jour : entraînés par l'exemple des enfans des hommes, entraînés par la sensualité et l'orgueil, ils jouissaient et abusaient des bienfaits de la création, sans songer au créateur; ils étouffaient la voix de la conscience, altéraient les saintes traditions, s'abandonnaient aux coupables penchans de leur cœur, s'éloignaient de Dieu.

Quand le Seigneur vit les nations négliger la science des choses divines, dont il leur avait fait le précieux dépôt, perdre son souvenir, se rendre esclaves de leurs passions, se livrer à l'idolâtrie, il résolut, afin de maintenir parmi les hommes la connaissance des traditions célestes, de se choisir un peuple, voué à son service et

gardien de la révélation, jusqu'à ce que le temps fût accompli où « par les entrailles de la miséricorde de « notre Dieu, *le soleil* levant *viendrait* nous visiter « d'en haut, pour éclairer ceux qui *seraient* assis dans « les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour « conduire nos pieds dans le chemin de la paix. » (*Saint Luc*, 1, 78, 79.)

Dans sa clémence, le Seigneur choisit un homme d'Ur en Chaldée, nommé Abraham et qui, bien que issu du patriarche Sem, était fils d'un idolâtre. Il apparut à Abraham, lui promit qu'en lui seraient bénis tous les peuples de la terre; il se révéla à ses descendans, et leur confia la connaissance de la céleste vérité.

De cette sainte famille sortit le peuple d'Israël, que Dieu, afin de maintenir la science divine dans sa pureté, sépara de toutes les nations. Au sein de ce peuple fut écrit ce livre sacré qui, avec une si noble simplicité et une grâce inimitable, nous annonce l'existence de Dieu, sa miséricorde envers les hommes, notre chute déplorable et notre délivrance des maux éternels.

Toutes les révélations contenues dans ce livre, ont un rapport plus ou moins direct avec le Desiré! avec le Messie! « dont le règne n'aura point de fin, qui « dominera d'une mer à l'autre, par lequel tous les « peuples seront bénis, que doivent adorer tous les « rois, auquel seront assujéties toutes les nations! »

Cette attente où le Seigneur avait placé son peuple, le disposait à recevoir la doctrine du fils de Dieu.

§ X. — *Rayons de la lumière révélée chez les idolâtres.*

Le Livre sacré, appelé à si juste titre le livre par excellence, présente toutes les vérités dont la connaissance et l'examen restituent à l'homme sa dignité; lui révèlent l'être des êtres; lui dévoilent son origine, sa nature, sa destination, ainsi que l'origine du monde; lui assurent le repos durant sa vie et une sainte immortalité.

Il n'en est pas de même des livres et des documens qui appartiennent aux autres peuples de l'antiquité. Tous, en effet, excepté les livres chinois, sont un bizarre mélange des plus hautes vérités avec les extravagances les plus extraordinaires : par exemple, le Coran de Mahomet.

Quelques-uns de ces livres, prétendus sacrés, principalement ceux des Indiens, remontent à une époque très reculée. Tous contiennent des fragmens, fort précieux en eux-mêmes, mais qui le deviennent d'autant plus à nos yeux, que nous y trouvons les traces de la tradition céleste, et des notions, tant sur les mystères de notre religion, que sur la création de l'homme, sur le déluge, sur les premiers évènemens qui signalèrent l'enfance du genre humain. Partout se représente la doctrine d'un être, maître de l'univers, et de ces principes secondaires que l'on appela divinités. Presque tous les peuples nous offrent, d'une manière plus ou moins positive, plus ou moins méconnaissable,

le dogme de la Trinité ; on le rencontre même, aussi clairement énoncé que parmi nous, dans quelques livres chinois, chez les nations païennes de l'Asie supérieure et dans les Indes. De même encore, ces écrits attestent et la dignité originelle de notre nature, et sa déchéance. La condition et les évènemens des temps primitifs : une époque d'innocence et de bonheur, la chute et la vie prolongée des premiers hommes, leurs crimes et leur punition lors du déluge universel, le nombre des personnes sauvées dans l'arche; quelques-unes des circonstances qui accompagnèrent le déluge, par exemple, la colombe envoyée à la découverte; le sacrifice de Noé quand il fut de nouveau descendu à terre; l'arc-en-ciel figuré dans les airs en signe de réconciliation, et dont Homère parle presque dans les mêmes termes que Moïse; l'ivresse de Noé et la conduite différente de ses fils; la tour si follement entreprise et la confusion des langues, conservées même dans le souvenir des Américains... Tous ces évènemens, dis-je, et cette circonstance commande notre attention, se retrouvent individuellement dans les traditions des divers peuples, tandis que, au contraire, les faits postérieurs, dont les nations, dispersées après la confusion des langues, n'ont pu avoir connaissance, ne sont décrits que par l'Écriture sainte. J'en excepte, toutefois, les particularités transmises chez les peuples païens, parce qu'ils en furent les témoins oculaires.

Cette circonstance même jette un plus grand jour

sur l'origine et sur la marche de la tradition divine. Je suis donc en droit de ne point reconnaître d'abord, parmi les Israélites, les traces des mystères et de la révélation, puisque ces vestiges se rencontrent chez tous les peuples anciens. Ce procédé, d'ailleurs, est d'autant plus raisonnable que, premièrement, d'après les desseins de Dieu, les Juifs vivaient isolés, n'ayant avec les autres nations que des relations de commerce, fort restreintes, excepté sous le règne de Salomon; et qu'en second lieu, les notions que je signalerai chez les divers peuples remontent à la plus haute antiquité, parmi les bramines surtout, trop orgueilleux pour rien emprunter aux étrangers, et auxquels Sem communiqua la sagesse, quoique leurs interprétations aient si étrangement défiguré les traditions de ce patriarche.

C'est avec toute raison que l'on rapporte aux fils de Noé les connaissances de ces peuples. Comme l'histoire d'Abraham ne fait aucune mention du patriarche Sem, l'on présume qu'à l'époque de la confusion des langues, il demeura en Orient où ses fils Elam, Assur, Lud et Aram devinrent les souches des Perses, des Assyriens, des Lydiens, des Syriens, tandis que Jectan (fils d'Héber, petit-fils d'Arphaxad, arrière-petit-fils de Sem) fut probablement celle des habitans de l'Inde.

Au nombre des treize fils de ce Jectan, l'Écriture sainte place un Ophir, qui donna sans doute son nom à cette riche Ophir dont parle l'histoire de Salomon.

Elle était, selon de très spécieuses apparences, située dans l'Arabie-Heureuse ou dans les Indes.

Cette bénédiction : « Loué soit le Seigneur, le dieu de Sem »! que Noé ne donna sans doute pas à Sem sans une inspiration divine, s'accomplit sur les fils d'Abraham. Peut-être s'étendit-elle aussi, quoiqu'en une rosée moins pure, sur d'autres descendans de Sem, fidèles au culte du Seigneur, et dépositaires de la tradition vivante : la longue vie de ce patriarche autorise cette conjecture.

Du moins il est à présumer que Sem vécut en Perse ou dans l'Inde, pays qui ne tomba ni de si bonne heure ni si profondément que les autres dans l'idolâtrie, où, d'ailleurs, après tant de siècles, il est conservé jusqu'aujourd'hui de si nombreuses traditions.

§ XI. — *Utilité de ces rayons épars.*

Les plus anciennes histoires des différens peuples ont donc évidemment pour base des vérités, altérées depuis, dans une proportion plus ou moins grande, par l'arbitraire des fictions. Si la fable les enveloppa d'obscurité et y sema de l'incohérence, toujours est-il que les traits essentiels concordent avec les Livres saints; la différence gît dans des détails purement accessoires.

Lorsqu'on retranche les fictions propres à chaque nation, et qu'on compare entre elles les diverses doc-

trines, ces opinions populaires prennent une forme et de la consistance, puis, nous servant de guide à travers d'innombrables et obscurs détours, elles peuvent enfin nous conduire au foyer de la révélation, où la lumière brille dans sa pureté.

§ XII.— *Traditions spécialement relatives à la rédemption.*

Si les croyances des peuples dérivaient, pour la plupart, d'idées religieuses mal entendues, il en devait exister aussi qui indiquassent, d'une manière plus ou moins obscure, la mystérieuse doctrine de la réconciliation du monde par l'entremise d'un divin sauveur, et qui préparassent ainsi les hommes à l'œuvre de leur rédemption.

On ne saurait comprendre que toutes les traces d'un enseignement surnaturel, à cet égard, se fussent évanouies. Il est beaucoup plus probable que Dieu prenait un soin particulier de conserver, de rafraîchir, de vivifier parmi les peuples, la vérité, à laquelle se rattachent plus ou moins directement toutes les révélations de l'ancienne alliance, celle de l'attente du divin, « du grand Messie ». Le but de cet ouvrage est de transformer cette spécieuse probabilité en une certitude inébranlable, et, par conséquent, d'arracher la vérité du sein des préjugés fabuleux.

DOCTRINE

DE LA

RÉCONCILIATION

DU MONDE

PAR L'ENTREMISE D'UN DIVIN SAUVEUR,

ATTESTÉE PAR LES TRADITIONS DE TOUS LES PEUPLES;

DOCTRINE

DE LA

RÉCONCILIATION

DU MONDE

PAR L'ENTREMISE D'UN DIVIN SAUVEUR,

ATTESTÉE PAR LES TRADITIONS DE TOUS LES PEUPLES.

CHINE.

§ I. — *Origine des Chinois.*

Les Chinois sont incontestablement l'un des plus anciens peuples de la terre, et le seul qui ait eu le bonheur de se conserver jusqu'à nos jours, tandis que les Égyptiens, les Chaldéens, les Chananéens ont, depuis long-temps, disparu. Les Juifs même sont un peuple très moderne en comparaison des Chinois, car leur première souche est Abraham; or, du temps d'Abraham et d'Isaac, du temps même de Jacob, ils ne formaient encore qu'une famille, et ne s'accrurent, de manière à constituer une nation, que par les douze fils de ce dernier patriarche. L'histoire véritable des Chinois remonte au contraire à une époque si recu-

lée, que leur existence date environ de deux siècles après le déluge : probablement elle remonte plus haut encore, mais, non-seulement ces premiers temps présentent de l'incertitude et de l'erreur, ils sont aussi environnés de fables. Évidemment les Chinois, comme tous les autres plus anciens peuples de l'Orient, forment un rameau détaché de la famille de Sem.

§ II. — *Source de leurs notions sur les vérités révélées.*

La connaissance de vérités divines, répandue en Chine, prouve que ses habitans jouirent du bienfait d'un enseignement surnaturel, au moyen de la tradition céleste *. En effet, non-seulement nous trouvons

* Ce n'est que vers la fin du dix-septième siècle que les Européens acquirent des notions plus approfondies sur les antiquités et sur l'esprit des Chinois, avec lesquels ils n'avaient eu jusqu'alors que des relations de commerce très bornées, rapports où un peuple se montre rarement à son avantage. Nous devons nos plus précieuses données sur cette nation à nos missionnaires catholiques, spécialement à quatre jésuites français qui ont traduit en latin quelques ouvrages chinois fort importans, publiés ensuite par l'un d'eux, le père Couplet, sous ce titre : *Confucius, Sinarum philosophus, sive scientia sinensis, Parisiis*, 1687. On attache encore le plus grand prix aux *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois, par les missionnaires de Pékin ;* mémoires composés par deux Chinois qui vécurent quelques années en France, communiquèrent aux Européens les connaissances de leur patrie, et y retournèrent en qualité de missionnaires. Enfin, on peut consulter avec fruit l'ouvrage intitulé : *Martinii historia sinica.*

La comparaison de nos citations avec les ouvrages originaux prouvera leur exactitude, bien qu'elles ne soient pas *littéralement* extraites.

chez ce peuple le dogme de l'unité du Dieu éternel, tout-puissant, infiniment sage, présent en tous lieux, centre de toute science, immuable, infiniment juste, saint, heureux, miséricordieux; mais nous y trouvons encore des doctrines et des mystères, que la seule raison n'enseigne pas, à la connaissance desquels l'homme ne saurait parvenir que par la voie de la révélation et de la tradition. Or, de quelle source pouvait découler cette instruction, sinon de Noé, qui avait prêché le repentir aux peuples primitifs, de Sem, son descendant, qui s'était avancé jusqu'aux extrémités de l'Orient?

§ III. — *Rareté des premiers ouvrages chinois.*

On ne peut s'étonner de ce que nous ne connaissions pas encore plus à fond les traditions primitives des Chinois, puisque, 213 ans avant J.-C., l'empereur Tsin-Chi-Hoangti donna l'ordre barbare de brûler tous les livres, excepté ceux qui avaient trait à l'agriculture, à la médecine, au destin futur et à l'histoire de sa famille. Cependant, on sauva de précieux fragmens des ouvrages de Confucius et de ses disciples, vénérés, dès les premiers temps, comme des livres sacrés *; c'est pourquoi nous rencontrons des traits de

* Des savans européens, qui ont étudié l'histoire de la Chine (par exemple, du Halde, de Guignes), assurent que les ouvrages chinois, les plus anciens et regardés comme sacrés, ne sont que les débris d'une littérature antique et fort riche, qu'ils ont été sauvés d'un in-

lumière partiels, sans que les idées présentent l'enchaînement desirable.

§ IV. — *Croyances des Chinois.*

Outre une morale excellente, ces fragmens et les livres canoniques des Chinois offrent des traces remarquables de vérités révélées. Au milieu de fables incohérentes, nous lisons que Tao créa le ciel et la terre, et comme Tao signifie trois personnes dans une, ces ouvrages disent que l'une tira l'univers du néant, que l'autre sépara les êtres confondus dans le chaos, que la troisième fit le jour et la nuit.

L'on y trouve la création de l'homme, formé avec de la terre jaune. L'on y trouve un paradis terrestre, placé à la porte du ciel fermée à ses habitans, ar-

cendie auquel un empereur avait condamné tous les livres. Le prince, auteur de cette destruction générale, s'appelait Tsin-Chi-Hoang, et vivait environ deux cents ans avant l'ère chrétienne, trois cents ans après Confucius. C'était un monarque sage, le même qui, pour protéger l'empire contre les invasions des Mongols, éleva la grande muraille. Mais il avait des préventions contre les écrits les plus estimés à cette époque, particulièrement contre ceux de Confucius; il s'était imaginé qu'ils introduisaient dans les esprits un levain de désobéissance et de contradiction; aussi avait-il ordonné qu'on remît tous les livres pour qu'on les jetât dans les flammes. Plusieurs savans qui survivaient à ce désastre furent mis à mort. Beaucoup de Chinois, cependant, hasardèrent leur vie pour sauver les meilleurs ouvrages et les cacher dans les murs, les souterrains, les tombeaux. A une époque meilleure, on les rechercha, mais on les trouva tellement endommagés par les vers et l'humidité, que les plus grands soins n'aboutirent qu'à en rétablir un petit nombre.

rosé par quatre fleuves qui jaillissent d'une source jaune. (Le jaune est la couleur sacrée des Chinois.) On le nomme le Jardin, dont la vue et l'entrée sont également interdites, mais d'où la vie s'est répandue. L'on y trouve un arbre, duquel elle s'est, pour ainsi dire, détachée comme son fruit naturel: l'on trouve encore la description d'un âge d'or. « Le desir immo-« déré de la science, observe Hoinantsee, a perdu le « genre humain. »

Un ancien proverbe dit : « Il ne faut pas écouter « les discours de la femme ». La glose ajoute : « Car « la femme a été la source et la racine du mal. »

« Après la dégradation de l'homme, dit Lopi, « les animaux, les oiseaux, les insectes et les serpens « commencèrent à l'envi à lui faire la guerre. Après « que l'homme eut acquis la science, toutes les créa-« tures furent ses ennemies. En moins de trois ou de « cinq heures, continue Lopi, le ciel changea, et « l'homme ne fut plus le même. »

« Quand l'innocence eut été perdue, dit Hoinantsee, « parut la miséricorde. »

§ V. — *Emblèmes et dogmes divers.*

De pieux missionnaires ont cru reconnaître les mystères les plus élevés du christianisme dans l'écriture *figurée* des Chinois. Ainsi, relativement au signe qui indique un être dont on attend la présence, et qui retrace un nuage auquel un enfant se trouve suspendu, le père Cibot se rappelle la parole du prophète

Isaïe : « *Et nubes pluant justum* ». Cibot voit le rédempteur, le Messie, dans plusieurs semblables figures ; un signe antique, incompréhensible pour les Chinois modernes, inexplicable pour les anciens auteurs, lui représente même la chute du premier homme : c'est un arbre sous lequel sont placées deux personnes, et, au-dessus, la tête d'un démon.

A l'exemple de l'autel que l'apôtre saint Paul trouva, à Athènes, avec cette inscription : « *Ignoto Deo* », ces emblèmes religieux pouvaient, soit dans le cours d'une prédication, soit même dans une simple conversation avec des Chinois, fournir à un pieux missionnaire l'occasion de préparer la voie aux vérités de l'Evangile.

Il est possible que le dernier signe ait réellement le sens que lui attribue Cibot*; car, bien certainement, la doctrine héréditaire de notre première chute dut se conserver long-temps au sein de la race séparée, de laquelle sont issus les Chinois actuels ; mais les plus anciens écrivains de ce pays étaient déjà étrangers à cette interprétation.

On ne saurait méconnaître non plus l'importance du triangle équilatéral, que le père Cibot regarde comme le symbole de l'*unité*.

D'après le dictionnaire, composé par l'empereur Kanghi, il indique aussi *conjonction*. Un livre, particulièrement estimé des Chinois, dit : « Le triangle

* Cibot, *Mémoires concernant les Chinois.*

« signifie trois, confondus en un ». Une savante explication des plus anciens caractères, Lieufutsing, s'exprime ainsi sur ce sujet : « Le triangle est l'emblème d'une se-
« crète conjonction, de l'harmonie, premier bien de
« l'homme, du ciel et de la terre. C'est la conjonction
« des trois Tsai (Tsai, dit Ko, indique le principe gé-
« nérateur, le pouvoir, la science dans Tao). Réunis
« et simultanément, ils gouvernent, créent et sou-
« tiennent ce qui est créé. »

Un autre livre dit : « Autrefois l'empereur offrait,
« tous les trois ans, un sacrifice solennel à l'esprit de
« conjonction et d'unité. »

« L'on connaît en Europe, rapporte Ko, le fa-
«m eux texte de Laotsee : Tao est un, de sa nature ;
« le premier engendra le second ; les deux premiers ont
« produit le troisième ; les trois ont fait toutes choses. »

Voici comme s'exprimait, relativement à l'origine de l'univers, le philosophe Lilaokium, plus ancien que Confucius : « La loi ou la raison produisit l'un ; celui-
« ci produisit deux ; les deux produisirent trois ; les
« trois produisirent toutes choses ». Cette sentence, au témoignage de Couplet, est encore répétée par les sectateurs de son école.

Suivant un texte différent : « Celui qui, pour ainsi
« dire, est visible, sans néanmoins être vu, s'appelle
« Khi. Celui que l'on peut entendre, quoiqu'il ne
parle point aux oreilles, se nomme Hi. Celui qui
« se laisse, pour ainsi dire, sentir, bien qu'il se
« dérobe au toucher, s'appelle Uri. En vain interrogez-

« vous vos sens sur la nature de ces trois êtres, la « raison seule peut vous en instruire, et, ce qu'elle « vous apprend, c'est qu'ils ne forment qu'un, au-« dessus duquel ne brille aucune lumière, au-dessous « duquel n'existent aucunes ténèbres. Il est éternel. « Aucun nom ne saurait lui être attribué; il ne « ressemble à aucune de toutes les choses qui nous « entourent. C'est une figure sans forme, une forme « sans matière. Sa lumière est enveloppée de ténèbres. « Elevez-vous les yeux? vous ne voyez pas son com-« mencement. Le suivez-vous ? vous n'en trouvez pas « la fin. Par cela seul qu'il est le Tao de tous les « siècles, jugez quelle est sa nature. Savoir qu'il est « éternel, voilà le commencement de la sagesse. »

« Je suis entré deux fois, dit un missionnaire, dans « les pagodes ou les temples chinois. Dans la première « cour ou dans la première partie, se présentent trois « grandes statues posées perpendiculairement et qui « représentent trois hommes; chaque statue porte un « sceptre à la main; celle de droite est élevée sur un lion; « celle de gauche, sur un éléphant: ces trois personnes, « cependant, à ce que prétendent les bonzes, ne forment « qu'un seul Dieu. »

§ VI. — *Allégorie du Messie.*

Les livres canoniques de la Chine contiennent une allégorie frappante du Messie. Comme les Chinois n'ont rien pu emprunter à Isaïe, il paraît qu'ils

tiennent de No, leur auteur, l'idée de la rédemption; car leurs ancêtres savaient, aussi bien que les anciens Toscans, qu'une vierge concevrait, qu'elle enfanterait le Saint des saints; mais assurément cette prophétie, héréditaire chez les enfans de Sem, fut aussi mal comprise en Chine, qu'elle fut mal interprétée par les descendans de Japhet, en Italie: dans ces deux régions, elle donna lieu au même abus. De même que Virgile, à l'égard du fils de Pollion, les Chinois faisaient naître d'une vierge chacun de leurs personnages les plus remarquables: toutefois, malgré cet abus, ce peuple égaré conservait, avec toute sa pureté, la tradition que le Saint des saints naîtrait un jour dans un pays situé à l'occident de la Chine. L'on sait que Confucius, antérieur de cinq cent cinquante-un ans à Jésus-Christ, objet, d'ailleurs, de la plus haute vénération chez les Chinois, avait prédit « qu'à l'Occident apparaîtrait le Seigneur ». Confucius n'était point un prophète: il confirmait seulement la tradition orale et écrite de la mystérieuse doctrine, par laquelle les livres canoniques chinois et leurs interprètes classiques désignaient le Saint des saints d'une manière positive et reconnaissable. Ils entendent par le Saint des saints, « Celui qui « sait tout, qui voit tout, dont toutes les paroles « instruisent, dont toutes les pensées sont vraies; « celui qui est céleste et miraculeux, dont la sagesse « n'a point de bornes, aux yeux duquel l'avenir entier « est sans voiles, dont chaque parole est efficace. Il

« est un avec le Tien (Dieu), et, sans le Tien, le « monde ne pourrait le reconnaître; lui seul peut « offrir un holocauste digne de la majesté du Schanz- « ti » (Dieu, souverain du ciel): « Les peuples l'attendent, « dit Memtius, disciple de Confucius, comme les « plantes flétries attendent la rosée. »

Le livre Tschong-Jong, ou le juste milieu, composé sans doute par un disciple du célèbre Confucius, offre quelques passages qui ont directement trait au futur Messie. « Combien sont sublimes les voies du Saint des « saints! sa vertu embrassera l'univers entier; il in- « culquera à tout une nouvelle vie et une nouvelle « force, et s'élevera jusqu'au Tien (c'est-à-dire jus- « qu'au ciel). Quelle immense carrière s'ouvrira pour « nous! combien de lois et de devoirs nouveaux? Que « de rits majestueux et de solennités! Mais, com- « ment les observer, s'il n'en donne lui-même l'exem- « ple! Sa présence peut seule en préparer, en faciliter « l'accomplissement. De là vient cet adage de tous les « siècles : Les voies de la perfection ne seront fréquem- « ment parcourues, qu'alors que le Saint des saints « les aura consacrées en y imprimant ses pas.

« Les peuples se prosterneront devant lui. En le « voyant, en l'écoutant, ils seront convaincus, et « tous ensemble n'auront plus qu'une voix pour chan- « ter ses louanges. L'univers retentira du bruit de son « nom, sera rempli de sa magnificence. La Chine « verra les rayons de sa gloire parvenir jusqu'à elle; « ils pénétreront chez les nations les plus sauvages, dans

« les déserts les plus inabordables, ou dans les lieux que « ne peut visiter aucun vaisseau. Dans l'un et dans « l'autre hémisphère, de l'une à l'autre extrémité de « la mer, il ne demeurera aucune région, aucun pa- « rage, aucun pays, éclairés par les astres, humectés « par la rosée, habités par les hommes, où son nom « ne soit béni et honoré. » *

Le grand commentaire sur le Chou-King, un de leurs autres livres classiques, s'exprime ainsi : « Le « Tien est le Saint des saints invisible; le Saint des « saints est le Tien rendu visible pour instruire les « hommes ». Et l'explication de l'Y-King dit : « Un « homme d'une certaine nature est le Tien, et le Tien « est un homme d'une certaine nature. » **

Les anciens sages de la Chine nomment le Saint des saints, l'homme, l'homme le plus grand, le plus beau des hommes, l'homme par excellence, l'homme miraculeux, le premier-né; il renouvellera l'univers, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra accablé de douleur et d'opprobre, ouvrira la

* *Mémoires concernant les Chinois.*

** Ce mot, si souvent répété en cet endroit, ne saurait signifier ici le ciel matériel: comment, en effet, le ciel matériel peut-il devenir visible, peut-il devenir homme? Comment le Saint des saints, qui doit naître à l'occident de la Chine, peut-il ne faire qu'un avec lui? Comment peut briller sa sagesse, et l'avenir se dévoiler à ses yeux? Comment aussi des ignorans, capables à peine de balbutier quelques mots chinois, ont-ils pu faire aux jésuites un crime de dire Tien avec ces peuples, lorsqu'ils voulaient parler de Dieu. Le mot Tien signifie ciel, mais il signifie encore l'Être-Suprême.

porte du ciel. — Peut-on, de nos jours, et sans prononcer son nom, désigner J.-C. d'une manière plus positive? Peut-on en parler d'une manière plus sublime? Or, ce Saint des saints, qui voit tout, qui connaît tout, qui est un avec Dieu, a paru ou paraîtra à l'occident de la Chine. Assurément, en se rendant visible, en devenant homme, le Tien a revêtu l'humanité. La secte de Fo se sert d'un signe composé de deux parties, dont l'une indique l'action de *descendre*, de *s'humilier;* l'autre, une *naissance future :* elle nomme ce signe l'incarnation de Fo, mais un ancien auteur prétend qu'elle ne l'interprète ainsi que par abus; que ce signe est de beaucoup antérieur à l'existence, en Chine, d'aucun adorateur de Fo; qu'il désigne spécialement celui qui doit enrichir les hommes avec ses richesses, les ennoblir en leur communiquant sa dignité et sa grandeur.

Mais l'abus même que font de ce signe les sectateurs de Fo, est très remarquable. Comment sont-ils arrivés à imaginer l'incarnation de leur divinité? L'idée que Dieu prendrait une organisation matérielle, que, par là, il se trouverait abandonné à l'usage de ses forces physiques, est bien éloignée de l'intelligence humaine; et il me semble tout-à-fait impossible que l'homme, livré à ses propres facultés, ait jamais pu la rencontrer. Jamais, d'ailleurs, les peuples païens plus modernes, les Grecs, les Étrusques, les Latins, ne prêtèrent une nature organique à leurs divinités : ils se bornaient à l'apparence, car il suffisait de faire

illusion aux sens; or, ce n'était point au-dessus de la toute-puissance divine. Les adorateurs de Fo abusèrent de ce signe; mais son invention n'appartenait point au hasard, elle dérivait d'une doctrine héréditaire qu'ils avaient seulement altérée. Probablement, lors de leur introduction en Chine, ils trouvèrent cette doctrine et le signe qui la représentait, déjà enveloppés de ténèbres, mais leur secte même date d'une époque antérieure à cet abus; leurs idées sur Fo découlent précisément de cette doctrine héréditaire, non moins connue des Indiens que des Chinois dans les temps primitifs, cependant défigurée beaucoup plus tôt et d'une manière plus déplorable par la délirante imagination des premiers, et par les mensonges systématiques de leurs bramines.

Avec ces idées se coordonne une doctrine aussi antique qu'incompréhensible chez les premiers peuples, les Indiens, les Chinois, les Égyptiens. Le Fo des Indiens, nommé au Japon Schaka (Xaca), Busd et Budso, fut engendré par une vierge, sans aucune cohabitation. Les anciens Chinois faisaient descendre de vierges les divers chefs des maisons qui ont successivement gouverné l'empire. Chez les poètes de la Grèce et de Rome, qui empruntèrent toutes leurs fables aux Égyptiens et aux Phéniciens, on trouve des héros issus de vierges, ou, du moins, conçus d'une manière surnaturelle. D'où viendrait cette idée, si étrangère à l'ordre de la nature, commune à des peuples que séparait tant de distance, malgré la diversité des détails qui l'environnent dans les différentes contrées,

si elle n'avait originairement jailli de la même source? Parmi tous les peuples du paganisme, la virginité commandait la plus haute vénération. Partout et à toutes les époques de l'existence du genre humain, l'on trouve des vierges consacrées à la Divinité. Quelle institution effaça en gloire celle des vestales? Avec le culte de Vesta se soutint le lustre de l'empire romain, avec lui aussi on le vit s'éteindre.

Dans le temple de Minerve, à Athènes, des vierges entretenaient, comme à Rome, le feu sacré.

L'on a retrouvé les mêmes vestales chez d'autres peuples, notamment aux deux Indes, et récemment au Pérou, où, chose merveilleuse, la transgression de leurs vœux était punie de la même peine qu'à Rome. On y regardait la virginité, comme une dignité sainte, également agréable à l'empereur et aux dieux.

Dans les Indes, la loi de Menu dispose que les fêtes prescrites en l'honneur de la chasteté ne concernent que les vierges, et que les femmes, auxquelles ce titre n'appartient plus, doivent demeurer étrangères à toutes les cérémonies qu'elle établit.

Généralement, parmi toutes les nations, on attachait le plus grand prix à la virginité.

La source d'où se répandirent ces idées est, sans contredit, la doctrine antique et héréditaire d'un futur Messie, révélée à l'un des plus anciens pères du genre humain, enracinée par Noé dans l'esprit de sa postérité. Elle s'effaça depuis chez les diverses races, disparaissant tout-à-fait, ou bien se dégradant par l'ad-

jonction des plus monstrueux préjugés, des fables les plus ridicules : ce n'est qu'au sein du peuple élu, qu'elle se conserva lumineuse et complète.

« Une vierge, dit Isaïe, concevra et engendrera « un fils qui sera appelé Emmanuel. »

Aucun interprète de l'Ecriture sainte ne donnerait un autre sens à ce passage, fût-il familiarisé avec le contenu de tous les ouvrages chinois.

La Chine entière en avait lu de semblables ou d'analogues, tant dans ses livres canoniques que dans leurs commentateurs, quand, vers l'an 65 de notre ère, l'empereur Mim-Ti voulut envoyer à la recherche du Saint des saints, ou du moins, s'il était déjà mort, de sa doctrine.

Malheureusement les connaissances géographiques de ce prince, sur l'Occident, se bornaient aux Indes. Il fit partir une ambassade qui devait en ramener le Saint des saints, ou en rapporter la doctrine dans son empire. Les ambassadeurs y trouvèrent une divinité, objet du respect général, nommée Fo ou Foë, et une autre, plus ancienne encore, appelée Omito, auxquelles les Indiens attribuaient les plus grands miracles, dont ils racontaient les choses les plus extraordinaires. Les ambassadeurs, croyant avoir rencontré le Saint des saints dans ces deux divinités, rapportèrent en Chine leurs images avec les livres qui les concernaient, et ramenèrent quelques prêtres voués à leur culte sous le nom de Talaponiens : au Japon, où se propagea cette idolâtrie, ils retinrent celui de bonzes, dont se servent les missio-

naires de la Chine, parce que nos relations antérieures avec le Japon l'avaient fait connaître aux Européens : leur véritable nom chinois est Hoschang. L'adoration de Foë émanait de l'empereur : il n'est donc point étonnant qu'en Chine, où chaque action, chaque mot et presque chaque pensée du monarque, passent pour un oracle et une loi, ce genre d'idolâtrie se soit rapidement répandu.

Dès-lors la porte fut ouverte à toutes les absurdités de la superstition ; les principes et la saine morale s'évanouirent bientôt. Cette abominable idolâtrie, qui règne encore aujourd'hui à Siam et à Ceylan, se propagea tellement en Chine depuis cette époque, qu'une grande masse de ses habitans en est maintenant infectée.

§ VII. — *Contraste des deux religions de la Chine.*

Autant il est consolant de penser que, durant une longue série de siècles, alors que tous les peuples, excepté celui d'Israël, servaient des idoles muettes, sourdes, aveugles, une nation, séparée du reste des hommes, qui comptait plus d'habitans que l'Europe entière, persévérait néanmoins à honorer le vrai Dieu ; autant l'on est affligé de voir comment cette nation, trompée dans son attente du Saint des saints par la doctrine de Foë, tomba dans une honteuse idolâtrie, dont le joug pèse encore sur ses descendans.

§ VIII. — *Maintien partiel de l'ancienne croyance.*

Quand, vers le milieu du dix-septième siècle, les Tartares envahirent la Chine et fondèrent la dynastie actuelle, les idoles de la Tartarie suivirent les vainqueurs : toutefois, la cour et les conquérans conservent seuls leur culte.

Beaucoup de Chinois professent encore leur doctrine primitive, bien qu'entachée de pratiques superstitieuses. A leur idolâtrie tartare, les empereurs allient une profonde vénération pour Confucius, à la morale duquel les Chinois sont redevables d'avoir vu produire même à la nouvelle dynastie des souverains que leur sagesse, leur humanité, leur zèle, rendent dignes du plus ancien et du plus puissant trône de la terre.

§ IX. — *Apparition du christianisme.*

Au milieu du dix-septième siècle, à l'aide des missionnaires catholiques et particulièrement des jésuites, l'Evangile trouva accès en Chine. L'empereur Xun-Chi, protégeait les missionnaires, les jésuites surtout qui, par leur éducation, leurs mœurs austères, leurs connaissances en physique et en mathématiques, se concilièrent l'attachement de la cour impériale. Mais, à la mort de ce monarque, et sous le gouvernement des ministres qui administraient pendant la minorité de son successeur, les choses changèrent. L'influence des jésuites sous le règne précédent leur avait fait des ennemis et les exposa à des persécutions. Quelques-

uns furent bannis, d'autres mis à mort. — Mais quand l'empereur Kang-Hi, commença à régner par lui-même à sa majorité, en 1669, la mission en général, les jésuites en particulier, éprouvèrent un meilleur traitement. Cet empereur fit venir d'Europe un plus grand nombre de jésuites, les honora à sa cour des premières dignités, leur confia les plus importantes affaires de l'empire, leur fit bâtir une superbe église à proximité du palais, déclara la religion chrétienne innocente et permit à ses sujets de l'embrasser. Sous quelques empereurs qui lui succédèrent, les chrétiens souffrirent d'horribles persécutions, quelquefois d'après leurs ordres directs et dans toute l'étendue de l'empire; plus souvent, isolément dans les provinces, de la part des mandarins (gouverneurs). Ceux-ci sont-ils ennemis des chrétiens, ils remettent en vigueur les lois qui les proscrivent, et que les mandarins, animés d'un autre esprit, laissent dormir dans les districts confiés à leurs soins.

INDE.

§ I. — *Etat actuel de la tradition révélée.*

La tradition des patriarches s'est conservée dans les Indes avec moins de pureté et d'éclat que dans la Chine; le mélange de fictions et d'élémens hétérogènes en troubla la source; toutefois, elle contient encore de précieuses paillettes, accusant ainsi son origine surnaturelle.

§ II. — *Noms des divinités indiennes.*

Les Indiens nomment l'Eternel, immuable, élevé au-dessus de la portée de l'intelligence, Brahme (grand).

Considéré comme *créateur,* ils l'appellent Brahma (grand); cependant ils ne le regardent encore que comme une émanation de Brahme, l'être primitif. Considéré comme *conservateur,* ils l'appellent Wischnou, c'est-à-dire, principe actif qui pénètre tout. Considéré comme renouvelant toutes choses, en les *détruisant,* ils l'appellent Siva, Mahadewa, Iswara, Rudra : il a d'autres noms encore, de même que Brahme et Brahma, dont la dénomination varie suivant le rapport sous lequel on les envisage.

§ III. — *Doctrine de l'Incarnation.*

Wischnou, deuxième personne de cette triple divinité, passe pour emprunter la forme des hommes et des animaux. Ce phénomène, ou incarnation du dieu, se nomme awatar. A ce sujet, une Pourana, l'un des livres sacrés de l'Inde, s'exprime ainsi :

« Le Dieu de l'univers revêt diverses formes pour « conserver les brahmines (prêtres de Brahma), les « génies, les hommes vertueux, les Védas *, la loi et « toutes les institutions importantes; mais, quoique,

* Les Védas sont les livres regardés comme divins, et que l'on dit émanés de l'esprit de Wischnou.

« semblable à l'air, il passe à travers différens êtres, « lui-même demeure immuable, parce que son être « n'est point soumis au changement. »

Lors du déluge universel dont les livres indiens font mention, ce dieu prit la forme d'un poisson. C'est à lui que s'adresse Satyavrata : « Tu es le premier « objet de notre adoration, ô toi, souverain maître, « que recherche notre piété! Tes descentes si variées « sur la terre donnent l'existence à une foule d'êtres; « pourtant je brûle de savoir pourquoi tu empruntes « ces apparences ? Ne permets pas, ô lumière éter- « nelle, que je m'approche inutilement des pieds de « ta divinité, toi dont la bonté infinie s'étend à tout ! »

Suivant la doctrine de l'Inde, ce dieu apparaît sous des formes diverses.

On ne se trompera point sur le résultat de l'humaine extravagance, qui défigura la vérité transmise par la miséricorde divine, et la noya dans les fables les plus bizarres.

§ IV. — *Comparaison de Wischnou avec Jésus-Christ.*

C'est particulièrement comme principe conservateur, que Wischnou venait se mêler aux hommes ; ainsi il naquit un jour dans la partie septentrionale de l'Inde, sous le nom de Krischna ou Kichou, et passa sa jeunesse au milieu de bergers et de bergères, parmi lesquelles il en choisit neuf, ayant coutume de former des danses avec elles ou de jouer de la flûte.

Il était encore enfant, lorsque, aussi bien que l'Héraclès ou l'Hercule des Grecs copié d'après lui, il tua l'horrible serpent Kalyva. Les Indiens le représentent, tantôt quand son ennemi semble le blesser au talon, tantôt, au contraire, quand Wischnou lui écrase la tête avec son pied.

Qui ne se rappelle, à ce sujet, la promesse divine, faite déjà dans le paradis, après la chute de l'homme, lorsque Dieu dit au serpent (image du démon): « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous « les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ram- « peras sur le ventre et tu mangeras la terre durant « tous les jours de ta vie. Je mettrai inimitié entre « toi et la femme, entre sa race et la tienne; elle te « brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre au talon. » (*Genèse*, III, 14, 15.) Cette sentence renferme implicitement la promesse qu'une vierge sans tache enfantera un fils, qui sera le fils de Dieu, et n'apparaîtra que pour renverser l'œuvre du démon.

Quand Kichou (c'est-à-dire Wischnou, transformé en homme dans une awatar, mais élevé par un couple autre que ses parens), quand Kichou se fut éloigné de sa demeure, il envoya à ses père et mère adoptifs un ambassadeur nommé Oudhou, chargé de les consoler en leur promettant qu'ils ne tarderaient pas à le revoir, et de les engager à être avec lui dans un yng continuel (c'est-à-dire, une union mentale avec la divinité). A l'arrivée d'Oudhou, Nandha et Yasodha (tel était leur nom), se répandant,

après les premières questions, en longs discours sur le passé et en blâme sur Dewari et Vesudeva, véritables parens de Wischnou, parce que celui-ci avait été élevé par leurs propres soins, Oudhou les calma en leur rappelant que quiconque penserait jour et nuit à Kichou serait transporté au-dessus du troisième monde, et que quiconque se souviendrait de lui à l'heure de sa mort, serait immanquablement trois fois heureux.

Oudhou ajoute : « Nous autres, hommes bornés, ressemblons à l'enfant qui tourne en rond jusqu'à ce qu'il soit pris d'un vertige, et qui pense alors voir le ciel et la terre tourner avec lui, oubliant que ce mouvement n'existe que dans sa tête. De même, ô Nanda! nous nous laissons surprendre par nos préjugés. Le vertige de l'orgueil nous saisit, nous méconnaissons le Créateur! Maintenant, Yasodha, ne songe plus à Kichou comme à ton enfant adoptif, mais comme à un être qui tient lieu d'un père, d'un époux, de parens, d'un frère, de tous les objets enfin auxquels l'homme attache de l'affection et du prix. Tout se réunit à lui comme au point central, et sans lui il n'existe rien. »

Réunissant à présent ces circonstances, réfléchissant que Wischnou, divinité qui avait des rapports avec les hommes, prenait, lors de ses diverses descentes sur la terre, tantôt la forme humaine, tantôt celle des animaux; qu'elle voulut un jour emprunter notre organisation, et vécut plusieurs années sous le

nom de Krischna ou Kichou; que Kichou se trouve représenté, soit entouré d'un serpent qui le blesse au talon, soit saisissant ce serpent à la main, et lui écrasant la tête avec son pied; enfin qu'il enseignait aux hommes la loi divine : j'ignore comment on se refuserait encore à voir dans ces circonstances la tradition de la promesse « que la postérité de la femme « briserait la tête du serpent, et que celui-ci tâcherait « de la mordre par le talon! »

Ajoute-t-on à cela que cette divinité, venue se mêler au genre humain, était un enfant lorsqu'elle vit le jour; que cet enfant fut élevé par des parens adoptifs; qu'en songeant à lui (en ayant la foi), et par le mérite de sa séparation, les hommes atteignent le bonheur, ne nous trouvons-nous point conduits à penser que ces croyances sont simplement une obscure indication du fils de Dieu, qui descendit sur la terre, qui reçut des hommes la naissance et l'éducation, et annonça, comme la volonté divine, qu'ils seraient heureux par lui? Qui méconnaîtrait l'identité de ces circonstances?

§ V. — *Division du temps.*

Dans l'Inde, comme chez la plupart des peuples, existe l'idée d'un âge d'or, c'est-à-dire la croyance que les hommes, déchus de leur condition primitive, recouvreront l'éclat de leur dignité originelle.

Cette idée découle d'une source sacrée; elle n'est

autre que l'attente du règne du Messie, décrit par Isaïe et par divers prophètes de la nation juive, avec de si vives couleurs. La suite éclaircira ma proposition.

Les bramines divisent la durée du monde en quatre âges, d'une prodigieuse étendue, qu'ils appellent yugs. Le satya-yug, ou âge de vérité (condition primitive de l'homme, paradis, suivant l'expression chrétienne), dura trois millions deux cent mille ans. Vient ensuite le treta-yug, ou âge des trois; il est ainsi nommé, parce qu'alors se pervertit le tiers du genre humain : il dura deux millions quatre cent mille ans. Le dwapar-yug dura un million six cent mille ans. Le quatrième, notre âge actuel, s'appelle kali-yug, c'est-à-dire, le moindre des quatre; il durera, disent-ils, quatre cent mille ans. Ces quatre âges forment une masse totale qu'ils nomment kalpa. Le kali-yug expiré, tout se renouvellera comme à l'époque du satya-yug, c'est-à-dire qu'il renaîtra un âge de vérité et de justice.

Cette même idée, exprimée avec tout l'éclat de la poésie, se reproduit dans la quatrième églogue de Virgile :

« Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
« Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna,
« Jam nova progenies cœlo demittitur alto. »

En mettant à part les millions d'années auxquels ont conduit d'extravagans calculs astronomiques, le lecteur conviendra que cette division du temps, quant

aux divers états où s'est trouvé le genre humain, se rapproche beaucoup de la vérité.

§ VI. — *Introduction de l'Évangile.*

La doctrine du christianisme pénétra dans les Indes au seizième siècle. Leur principal apôtre fut saint François-Xavier, jésuite qui prêcha aux Indes, au Japon, à la Chine, et qui mourut en 1552, au milieu de ses pieux travaux.

Des religieux, appartenant à des ordres différens, les dominicains par exemple, y prêchèrent aussi la nouvelle doctrine. Les missionnaires chrétiens y trouvèrent établi un grand nombre d'idées analogues aux nôtres, entre autres celle de l'incarnation, qu'ils pouvaient assurément prendre pour texte de leurs discours, sur lesquelles ensuite il ne s'agissait plus que de construire pour élever l'édifice de la doctrine chrétienne; mais souvent ces idées leur parurent tellement bizarres, qu'ils crurent devoir les renverser.

Les missionnaires chrétiens qui vinrent aux Indes, dit Schelling, pensèrent apprendre aux indigènes quelque chose d'inconnu, en enseignant que Dieu, le Christ, s'est fait homme. Ceux-ci n'en furent point étonnés; ils ne combattirent point l'incarnation de Dieu dans la personne du Christ, et trouvèrent seulement étrange que les chrétiens ne mentionnassent qu'une fois un évènement si fréquemment répété parmi eux.

Les missionnaires chrétiens auraient pu, comme le fit saint Paul à Athènes, prendre de là occasion d'annoncer aux Indiens le dieu qui apparut aux hommes quand le temps fut accompli.

Quoi qu'il en soit, une vérité irrécusable, dont la preuve est de la plus haute importance pour notre but, c'est que l'idée d'un dieu qui habite la terre et qui se révèle aux hommes se trouvait naturalisée dans l'Inde. D'où ses habitans l'avaient-ils acquise? D'où, sinon des premiers auteurs de leur race?

Seulement cette idée ne subsista point toujours également pure et brillante; elle s'obscurcit dans le cours des siècles.

PERSES.

§ I. — *Les deux Zoroastre.*

Les Perses conservèrent une religion plus conforme au culte primitif, que celles des autres païens; — d'ailleurs l'idolâtrie égara, généralement, plus tard et d'une manière moins déplorable, les fils de Sem que ceux de Japhet, les fils de Japhet que ceux de Cham.

Dans le principe, les Perses honoraient Dieu dans le feu et dans le soleil levant. Zerducht, que les Grecs nommèrent Zoroastre, premier fondateur de leur religion, se perd dans la plus haute antiquité et dans les ténèbres de la fable.

On compte plusieurs Zerducht ou Zoroastre. L'incertitude, à cet égard, vient de ce que les Grecs, qui ont fait mention d'un Zoroastre, ne s'accordent point

sur l'époque de son existence. Plusieurs le placent sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe ; d'autres, au contraire, et Platon lui-même qui nomme Zoroastre, en parlent comme d'un sage beaucoup plus ancien, et qui remonte au moins à une époque antérieure à la dynastie des Perses.

Pour concilier les témoignages que nous transmirent les Grecs, divers auteurs comptent deux Zoroastre, l'un qui précéda, l'autre qui suivit l'établissement de cette dynastie.

Je me range volontiers à l'opinion la plus probable, attribuant au premier Zoroastre la fondation de la religion ; au second, son renouvellement.

§ II. — *Doctrine des deux principes.*

Le dogme capital des mages (prêtres de la Perse), c'est qu'il existe deux principes ; l'un bon, l'autre mauvais. La lumière était le symbole du premier ; les ténèbres, le symbole du second. Suivant leur opinion, le monde résultait du mélange de ces deux principes. *

Ils donnaient à la divinité bienfaisante le nom de Vazdan, plus souvent celui d'Ormuzd, d'où les Grecs ont fait Oromaze ; à l'être malfaisant, le nom d'Ahriman : leur horreur pour ce dernier était si grande, qu'ils n'écrivaient son nom qu'à rebours. Quelques-uns accordaient l'éternité aux deux principes ; d'autres

* Zendavesta, livre canonique des Perses.

la regardaient comme l'apanage exclusif d'Armuzd, croyant qu'Ahriman n'était qu'une simple créature. Tous pensaient que, jusqu'à la fin du monde, les deux divinités seraient dans une lutte continuelle, mais qu'à cette époque l'être bienfaisant obtiendrait la victoire sur le mauvais et que, dès-lors, chacun d'eux gouvernerait son propre empire : celui-ci, l'empire des ténèbres, avec tous les hommes méchans ; celui-là, l'empire de la lumière, avec tous les hommes vertueux.

Voilà les points principaux du système théologique des Perses. Toutefois, Zoroastre ne s'arrêta point à ces idées religieuses universellement répandues, il chercha à en étendre l'empire sur les individus, s'en servant pour expliquer les fondemens de la morale.

Ainsi, tout ce qui existe se rattache au règne d'Armuzd ou d'Ahriman : êtres doués ou privés de raison, vivans ou inanimés. Il y a des hommes purs, des animaux purs, des végétaux purs, tous créatures d'Ormuzd.— Il est aussi des hommes impurs, des animaux impurs, des végétaux impurs, sous l'empire du Dews, qui appartiennent au règne d'Ahriman. On regarde comme impurs les hommes qui, par pensées, par paroles ou par actions, violent la loi de Zoroastre ; les bêtes et les insectes venimeux et nuisibles, les plantes et les végétaux de cette espèce. Dans le règne, au contraire, où prédomine cette loi, tout est pur, tout est sacré ; la puissance de la loi ne s'exerce point uniquement sur les hommes, mais encore sur les animaux

et les créatures inanimées. Le devoir des adorateurs d'Ormuzd consiste à entretenir et à séparer tout ce qui est pur et sacré dans la nature, parce que Ormuzd en est le créateur; de même que la haine, qu'ils ont jurée à Ahriman et à son empire, leur impose l'obligation de poursuivre et d'extirper les animaux impurs. Les règnes d'Ormuzd et d'Ahriman sont, l'un avec l'autre, dans une guerre perpétuelle; mais un jour Ahriman sera vaincu, le règne des ténèbres cessera, la domination d'Ormuzd s'étendra sur l'univers, il n'y aura plus qu'un règne de lumière qui embrassera tout.

Quelle admirable concordance ne trouvons-nous point entre cette dernière opinion et l'histoire du Sauveur qui vint au monde pour propager le règne de la lumière et pour détruire celui des ténèbres!

C'est sur cette base que Zoroastre éleva ses lois, destinées à accélérer le développement moral et physique des Perses, ainsi que la prospérité du sol.

§ III. — *Doctrine d'un âge d'or.*

La religion de Zoroastre admet un état d'innocence où se trouva l'homme primitif.

L'époque à laquelle exista le premier souverain d'Iran *, le grand Dschemschid est, selon Zoroastre, l'âge d'or de sa nation.

* Iran, nom qu'on donne en Orient aux contrées de la haute Asie jusqu'à l'Indus, est encore celui du royaume où vécut Zoroastre.

« Dschemschid, le père des peuples, le plus éclatant des mortels que vit paraître le soleil. Sous son « règne, les animaux ne périssaient point; l'eau, les « arbres à fruit, les créatures se multipliaient. Sous « son empire glorieux, on ne connaissait pas le froid, « la chaleur, la mort, l'emportement des passions, « ouvrage du Dews.

« L'homme sembla toujours être à sa dix-neuvième « année *, les enfans prirent de l'accroissement, tant « que régna Dschemschid **, le père des peuples. »

Le règne de Dschemschid correspond, en Perse, à l'époque du satya-yug (âge de justice) dans l'Inde. — Partout se reproduit l'idée d'un état de perfection où se trouva d'abord le genre humain, état que les peuples païens appellent âge d'or, que nous nommons paradis.

De même qu'elle admet une primitive innocence, la religion de Zoroastre enseigne aussi une chute.

« Un jour Ormuzd se dit à lui-même : comment « ma puissance sera-t-elle visible, si rien ne lui ré- « siste? De cette pensée naquit Ahriman, principe du « mal. »

L'on s'aperçoit aisément que l'idée première, la tradition du péché originel, n'est ici que défigurée. Notre sainte religion nous apprend que, chez l'homme comme

* Il jouissait d'une éternelle jeunesse.

** Dschemschid est dépeint généralement comme le fondateur de la société. Son nom est imaginaire.

chez les anges, le mal naquit de l'abus d'une libre volonté ; elle ne dissimule pas non plus l'influence du mauvais esprit sur la chute du premier homme.

§ IV. — *Idée d'un intermédiaire.*

Il est probable que le culte des Perses, dont Zoroastre fonda la religion, s'adressa d'abord à une divinité qu'ils honoraient dans le soleil, son image, mais qu'ensuite ils adorérent le soleil ; qu'ils honoraient celui-ci sous l'emblème du feu, et qu'enfin le feu lui-même devint l'objet de leur adoration.

Ils vénéraient encore le soleil sous le nom de Mithra.

Mithra, au témoignage de Plutarque, était nommé intermédiaire *. Plutarque se sert du même mot (μεσιτης) que saint Paul, en parlant du Sauveur, quand il le nomme « Intermédiaire entre Dieu et les hommes. »

Les Perses donnèrent ce surnom à Mithra, parce qu'il tient, sans doute, le milieu entre Oromaze (Ormuzd), le bon, et Ahriman, le mauvais principe, c'est-à-dire, qu'il ajoute à l'éclat de la lumière et qu'il combat les ténèbres. Saint Jean l'évangéliste dit du Sauveur : « Le fils « de Dieu a paru pour détruire les œuvres du démon. »

L'idée d'un semblable intermédiaire se retrouve, dès les premiers âges, dans tout l'Orient, où la tradition des patriarches se répandit déjà avant Abraham, où elle se conserva ensuite plus pure qu'en Occident, quoique

* Plutarch., *de Iside et Osiride.*

cette dernière région en présente aussi des traces visibles, comme le prouvera la suite de nos recherches.

Le second Zerducht ou Zoroastre, vécut du temps de Darius, fils d'Hystaspe, passa pour avoir reçu l'inspiration divine, écrivit le *Zendavesta*, livre sacré des Mages, changea diverses institutions, fonda les temples du feu.

§ V. — *Prédiction du Messie.*

Si le Mithra des Perses n'est qu'un emblème obscur du fils de Dieu, du moins, comme l'atteste le docte Abulfarage* que les musulmans vénèrent à l'égal des chrétiens d'Orient, le célèbre restaurateur du culte des Mages, le second Zoroastre prédit, en termes beaucoup plus clairs, qu'à une époque peu éloignée, une vierge sans tache enfanterait un saint, dont l'apparition serait annoncée par une étoile qui accompagnerait ses adorateurs jusqu'au lieu de sa naissance.

Combien s'accorde ce témoignage avec la présence des trois sages de l'Orient à la crèche du Sauveur !

Je n'ignore pas, d'ailleurs, ce que l'on pourrait opposer à cette prophétie. Il est possible, en effet, que Zoroastre l'ait empruntée à Ezéchiel et à Daniel, qui se trouvaient, ainsi que lui, à Babylone. Mais alors la sa-

* Né, en 1226, à Malatia, dans l'Asie-Mineure; mort en 1286, primat des jacobites d'Orient; auteur d'une *Chronique* ou *Histoire universelle depuis la création du Monde.*

(*Note du traducteur.*)

gesse de Zoroastre découlerait de celle des Juifs, chose encore fort remarquable. Que, du reste, l'Orient connût la prédiction de la venue prochaine d'un roi des Juifs et d'une étoile qui guiderait vers lui ses adorateurs ; l'Ecriture sainte ne laisse aucun doute à cet égard.

§ VI. — *Fondemens du système de Zoroastre.*

Ce qui précède nous indique à quelle idée première se rapporte le système religieux de Zoroastre. Suivant Heeren, il avait imaginé un royaume dont le souverain, malgré sa puissance sans bornes, n'était point le tyran, mais le père de ses sujets ; où chaque état, chaque individu se trouvait circonscrit dans une sphère d'activité qu'il ne cherchait point à franchir ; où prospéraient les arts de la paix, l'agriculture, le soin des troupeaux, le commerce ; où se répandaient la richesse et l'abondance, s'épanchant des mains du prince, comme de celles d'une bienfaisante divinité. L'image d'un semblable royaume et d'un prince semblable existe dans la *Cyropédie*. La croyance qu'ils se réaliseraient un jour se maintenait inaltérable en Asie, à travers la suite des siècles ; c'est probablement le point central auquel se ralliaient les opinions de l'Orient : on la découvre dans les lois de Zoroastre.

Ce docte observateur de l'antiquité a reconnu, avec beaucoup de sagacité, la base sur laquelle repose la théogonie de Zoroastre ; c'est-à-dire, l'opinion, généralement répandue en Orient, que le règne de

la paix, de la vérité et de la justice, y devait refleurir.

Tous les préceptes et les lois de Zoroastre étaient, sous le rapport physique et moral, calculés de manière à frayer la route à cette grande restauration. Or, cette idée fondamentale de tout le système est, assurément, et ne peut être autre que l'idée du Messie.

« Le règne de Dschemschid reviendra, dit Zoroas-
« tre, et la paix et la justice refleuriront. »

Traduisons-nous cette allégorie dans la langue du christianisme, elle équivaut à ces mots : « La condition « primitive de l'homme, l'état d'innocence, de justice, « de sainteté, lui seront rendus ». Nous devons d'autant moins hésiter à voir ici l'annonce précise de la rédemption, que cette opinion était universelle en Orient (chose incompréhensible, si nous ne supposions pas que cette opinion découle de la révélation) ; nous le devons d'autant moins encore, que l'idée de la rédemption se trouve pareillement reproduite dans les Psaumes et dans les Prophètes, avec des images semblables.

Ce concours ne démontre-t-il pas l'identité d'origine?

Un œil pur, que ne fascine aucun préjugé, reconnaîtra aisément ici les traces de la tradition sacrée.

§ VII. — *Ses conséquences ultérieures.*

Du système faussement interprété des deux principes, l'un, source du bien, l'autre, source du mal, naquit le *manichéisme* qui, reconnaissant l'existence indépendante de ces deux causes primordiales, assi-

gne l'origine du vice, et regarde les imperfections et les souillures du monde physique et moral comme l'œuvre du prince des ténèbres : par une conséquence de cette conviction, il poursuit de sa haine les créatures du mauvais principe, dédaignant jusqu'au corps humain, qu'il s'impose la tâche de dompter et de réduire par l'abstinence de la chair, du vin, du mariage. Je crois aussi que le *chiliasme*, ou l'idée d'un règne millénaire, dérive, sinon en entier, du moins en partie, de ce système religieux.

En somme, cette opinion consiste à croire qu'après la venue de l'Antechrist, et quand celui-ci aura été dompté avec ses sectateurs, une résurrection des justes aura lieu, et que tous les hommes vivans à cette époque conserveront la vie : les bons, pour obéir, comme à leurs princes, aux justes ressuscités, les méchans, pour en être domptés et leur demeurer soumis.

Suivant cette opinion, le Christ lui-même régnera à Jérusalem, entouré des apôtres, des prophètes de l'ancienne alliance, des martyrs. Les mille ans accomplis, les méchans s'éleveront en ennemis contre les saints, mais seront consumés par le feu du ciel; ensuite auront lieu la résurrection générale et le jugement dernier. On s'accorde à attribuer l'origine de cette croyance à l'interprétation du vingtième chapitre de l'*Apocalypse de saint Jean*, à la vérité, l'un des plus difficiles du livre.

Quelques anciens rapportent, cependant, la naissance de cette opinion d'un règne millénaire à Cérin-

thus, Juif qui s'était probablement converti au christianisme, mais hérétique prononcé qui, dès le temps des apôtres, professait une doctrine erronée. Il est vrai qu'on rencontre chez les rabbins des idées sur un règne millénaire du Messie, qui ont une frappante similitude avec le règne millénaire du Christ.

Quoi qu'il en soit sur son origine, toujours est-il que cette dernière opinion présente des traits de ressemblance irrécusables avec la doctrine du Zendavesta sur le dernier combat entre le bon et le mauvais principes, et sur le glorieux triomphe d'Oromaze.

C'est ce qui me porte à croire qu'elle n'est qu'une fausse application des traditions relatives au Messie; je suis d'autant plus confirmé dans mon sentiment, que cette opinion trouva un facile accès chez plusieurs sectes des gnostiques, qui cherchaient à concilier les idées païennes avec la doctrine du christianisme.

Les catholiques eux-mêmes ne demeurèrent point à l'abri de cette opinion : elle fut embrassée par saint Justin, martyr; par saint Victorin, qui mourut lors des persécutions de Dioclétien; par Népos, évêque en Egypte; par Tertullien, seulement, à ce qu'il paraît, quand il fut tombé dans l'hérésie des montanistes; par Lactance, qui y ajouta à sa manière, et par quelques autres catholiques. Toutefois, comme les catholiques qui croyaient à la future existence d'un règne millénaire visible, ne le regardaient pas comme article de foi, ainsi que l'annonce expressément saint Justin, jamais l'Eglise ne marqua du sceau de l'hérésie cette opinion

innocente; mais jamais non plus elle ne la favorisa. Différens pères de l'Eglise la combattirent; Origène, saint Caïus, disciple d'Irénée; les saints Basile, Grégoire de Nazianze, Ephrem, Jérôme et Augustin.

MÉSOPOTAMIE.

§ I. — *Balaam arrive chez Balac.**

Plus nous avançons vers l'Occident, vers les royaumes et les pays dont l'idolâtrie était souillée de l'immoralité la plus dégoûtante, moins nous entendons la voix de la vérité divine. Etouffée par des passions sans frein, la vérité les abandonna, se réfugiant au milieu de nations de mœurs plus chastes et moins corrompues. Les Assyriens, les Babyloniens, les Syriens et les Phéniciens, présentent peu, ou plutôt n'offrent point de traces du dogme sublime de la rédemption. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence l'important témoignage que nous fournit un prophète de Mésopotamie, et qui dépeint, en peu de mots il est vrai, mais avec des traits fortement caractérisés, l'attente du Sauveur.

Dieu avait destiné aux Israélites la propriété du pays de Chanaan; il leur promit encore que lui-même combattrait pour eux. Aussi, au sortir du désert de l'Arabie, leurs armes furent-elles partout triomphantes. Le bruit des victoires d'Israël, et plus encore les mi-

* Nombres XXII.

racles que Dieu avait, pendant quarante ans, opérés dans le désert, entretenaient parmi les peuples voisins une décourageante anxiété; les Moabites, surtout, étaient frappés de terreur. Balac, leur roi, songea au moyen de salut, se concerta avec les anciens de Madian, et résolut avec eux d'opposer à cette redoutable nation d'autres obstacles que les impuissans efforts de leurs bras.

Ils envoyèrent donc en commun des députés à Balaam, fils de Béor, qui demeurait à Péthor sur l'Euphrate, en Mésopotamie, et qui passait pour un devin et un enchanteur. Ils portaient avec eux le salaire de ses prédictions. Ainsi s'exprima l'envoyé du roi Balac : « Voilà un peuple sorti de l'Egypte, qui couvre toute la face de la terre, et qui s'est campé près de moi. Venez donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi, afin que je tente si je pourrai par quelque moyen le battre et le chasser de mes terres; car je sais que celui que vous bénirez sera béni, et que celui sur qui vous aurez jeté la malédiction sera maudit. »

Quand les députés se furent acquittés de leur commission, Balaam répondit : « Demeurez ici cette nuit, et je vous dirai tout ce que le Seigneur m'aura déclaré. »

Mais Dieu dit à Balaam : « Gardez-vous bien d'aller avec eux, et ne maudissez point ce peuple, parce qu'il est béni. »

Balaam, se levant dès l'aube du jour, annonça aux députés que le Seigneur lui avait défendu d'aller avec

eux. Ils retournèrent vers Balac et lui apprirent la réponse de Balaam.

Balac envoya de nouveau des députés plus illustres, avec de plus brillantes promesses; mais Balaam répondit : « Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais pas pour cela changer la parole du Seigneur, mon Dieu, pour dire ou plus ou moins qu'il ne m'a dit. Je vous prie de demeurer ici encore cette nuit, afin que je puisse savoir ce que le Seigneur me répondra de nouveau. »

Dieu vint donc la nuit à Balaam, et lui dit : « Si ces hommes sont venus pour vous quérir, levez-vous et allez avec eux; mais prenez garde à faire ce que je vous commanderai ». Balaam s'étant levé le matin, sella son ânesse et partit avec les chefs moabites. Mais Dieu s'irrita de son départ. Deux serviteurs l'accompagnaient. Un ange du Seigneur, qui n'était visible que pour l'ânesse, parut trois fois dans le chemin, à sa rencontre, une épée nue à la main. La première fois, l'ânesse se détourna et courut à travers les champs; la seconde, dans un passage resserré entre deux murailles qui enfermaient des vignes, elle se jeta contre un des murs et pressa le pied de Balaam; la troisième, dans un lieu étroit, où elle ne pouvait se détourner ni à droite ni à gauche, elle tomba sous les pieds de son maître. Il la frappa trois fois de son bâton.

Mais le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse et elle dit : « Que vous ai-je fait? pourquoi m'avez-vous frappée déjà trois fois »? Pendant qu'il la menaçait,

plein de colère, le Seigneur lui ouvrit les yeux, et il vit l'ange debout dans le chemin, et il l'adora, se prosternant en terre. L'ange lui dit: « Pourquoi avez-vous battu votre ânesse par trois fois? Je suis venu pour m'opposer à vous, parce que votre voie est corrompue et qu'elle m'est contraire. Et si l'ânesse ne se fût détournée du chemin en me cédant la place, je vous eusse tué, et elle serait demeurée en vie. »

Balaam offrit de retourner, mais l'ange lui ordonna de continuer son chemin, mais de ne dire que ce qu'il lui commanderait. Il alla donc avec les princes de Balac. Quand ce dernier apprit que Balaam venait vers lui, il sortit à sa rencontre et lui dit: « J'ai envoyé des ambassadeurs pour vous faire venir; pourquoi ne m'êtes-vous pas venu trouver aussitôt? Est-ce que je ne puis pas vous récompenser pour votre peine? »

Balaam lui répondit: « Me voilà venu; mais pourrai-je dire autre chose que ce que Dieu me mettra dans la bouche»? Balaam et Balac s'en allèrent donc ensemble, et ils vinrent en une ville qui était à l'extrémité du royaume.

Le lendemain, Balac conduisit Balaam sur les hauts lieux de Baal, et lui fit voir de là l'extrémité de l'armée d'Israël.

§ II. — *Balaam bénit Israël.**

Selon la demande de Balaam, Balac éleva sept au-

* Nombres XXIII.

tels, et ils placèrent sur chacun un veau et un bélier. Balaam dit au roi de demeurer auprès de son holocauste, qu'il allait voir si le Seigneur se présenterait à lui, et qu'il lui rapporterait les ordres qu'il en aurait reçus. Or, le Seigneur lui mit la parole dans la bouche, et lui commanda de retourner vers Balac, debout auprès de l'holocauste avec tous les princes moabites. Alors Balaam commença à prophétiser, et dit : « Balac, roi des Moabites, m'a fait venir d'Aram, des montagnes de l'Orient. Venez, m'a-t-il dit, et maudissez Jacob; hâtez-vous de détester Israël! Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste point? Je le verrai du sommet des rochers, je le considérerai du haut des collines. Ce peuple habitera tout seul, il ne sera point mis au nombre des nations. Qui pourra compter la multitude *des descendans* de Jacob, et connaître le nombre des enfans d'Israël? Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur! »

Alors Balac dit à Balaam : « Qu'est-ce que vous faites? Je vous ai fait venir pour maudire mes ennemis, et, au contraire, vous les bénissez »! Balaam répondit : « Puis-je dire autre chose que ce que le Seigneur m'aura commandé? »

§ III. — *Nouvelles bénédictions répandues sur Israël.*

Balac conduisit ensuite Balaam sur le haut du

mont Phasga, d'où il dominait tout le camp des Israélites. On éleva de nouveau sept autels, sur chacun desquels on offrit un veau et un bélier. Balaam alla encore consulter le Seigneur, il prit ses ordres, revint auprès de Balac et commença son discours : « Levez-vous, Balac, et écoutez! Prêtez l'oreille, fils de Séphor! Dieu n'est point, comme l'homme, pour être capable de mentir, ni comme le fils de l'homme pour être sujet au changement. Quand il a dit une chose, ne la fera-t-il pas? Quand il a parlé, n'accomplira-t-il pas sa parole? J'ai été amené ici pour bénir ce peuple; je ne puis m'empêcher de le bénir. Il n'y a point d'idole en Jacob, et on ne voit point de statue dans Israël! Le Seigneur son Dieu est avec lui, et on entend déjà parmi eux le son des trompettes, pour marque de la victoire de leur roi. »

Balac dit à Balaam : « Ne le maudissez point, mais ne le bénissez point aussi ». Balaam répondit : « Ne vous ai-je pas dit que je ferais tout ce que Dieu me commanderait ?

Balac voulut essayer encore une fois si le changement du lieu amenerait une prophétie plus favorable : il conduisit Balaam sur le sommet du mont Phogor, qui regarde vers le désert, y fit encore élever sept autels où l'on plaça un veau et un bélier.

* Balaam, voyant que le Seigneur voulait qu'il bénît Israël, n'alla plus comme auparavant pour cher-

* Nombres XXIV.

cher à faire ses augures; mais, tournant le visage vers le désert, et élevant les yeux, il vit Israël campé dans ses tentes, et distingué par chaque tribu. Alors l'esprit de Dieu s'étant saisi de lui, il commença à prophétiser et à dire : « Voici ce que dit Balaam, fils de Béor; voici ce que dit l'homme qui a l'œil fermé; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout-Puissant, qui tombe et qui, en tombant, a les yeux ouverts : Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau; comme des tentes que le Seigneur même a affermies; comme des cèdres plantés sur le bord des eaux..! » Balac se mettant en colère contre Balaam, frappa des mains et lui dit : « Je vous avais fait venir pour maudire mes ennemis, et vous les avez au contraire bénis par trois fois! Retournez en votre maison. J'avais résolu de vous faire des présens magnifiques, mais le Seigneur vous a privé de la récompense que je vous avais destinée. »

Balaam répondit à Balac : « N'ai-je pas dit à vos ambassadeurs que vous m'avez envoyés : Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais pas passer au-delà de la parole du Seigneur, mon Dieu, pour inventer la moindre chose de ma tête ou en bien ou en mal; mais je dirais tout ce que le Seigneur m'aurait dit? Néanmoins, en m'en retournant en mon pays, je vous donnerai un conseil,

afin que vous sachiez ce que votre peuple pourra faire enfin contre celui-ci. »

§ IV. — *Prédiction du Messie.*

Recommençant à prophétiser, il dit: « Voici ce que dit Balaam, fils de Béor; voici ce que dit un homme dont l'œil est fermé; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît la doctrine du Très-Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, et qui, en tombant, a les yeux ouverts : « Je le verrai, mais « non maintenant; je le considérerai, mais non pas « de près. *Une étoile sortira de Jacob;* un rejeton « s'élevera d'Israël, et il frappera les chefs de Moab, « et il ruinera tous les enfans de Seth. Il possédera « l'Idumée; l'héritage de Séir passera à ses ennemis, « et Israël agira avec grand courage. Il sortira de « Jacob un dominateur, qui perdra les restes de la « cité. »

Avec quelle solennité Balaam nous dispose à la dernière prophétie!

« Je *le* verrai, mais non maintenant ; je *le* consi- « dérerai, mais non pas de près ». Quel autre serait donc l'Être, dont on ne profère point le nom, que l'on désigne ici d'une manière si solennelle par ce simple mot LE, si ce n'était celui que l'Ecriture sainte nous montre sans cesse, tantôt avec des expressions plus ou moins voilées, tantôt sans aucun mystère, auquel enfin toutes choses se rapportent comme à

leur centre ? De même que beaucoup d'autres prophéties, celle de Balaam embrasse des temps plus voisins, d'autres plus reculés. David s'assujétit les Moabites et les Edomites. Néanmoins, non-seulement tous les interprètes chrétiens depuis les Saints-Pères jusqu'à nos jours, mais encore les plus grands docteurs de la synagogue, Onkelos et Jonathan, qui fleurirent au plus tard à l'époque du Sauveur, si ce n'est antérieurement à sa naissance, s'accordent à reconnaître que Balaam désignait le Messie, par ces paroles : « Une « étoile sortira de Jacob, un rejeton (*sceptre*) s'éle- « vera d'Israël ». Ajoutons à ces témoignages celui du rabbin Maimonides, qui vivait au douzième siècle.

Dans le deuxième psaume, verset neuvième, il est dit au Messie : « Vous les gouvernerez avec une « verge (*sceptre*) de fer, et les briserez comme le « vaisseau du potier. »

Le Sauveur dit dans l'*Apocalypse* de saint Jean : « Je suis le rejeton et le fils de David, l'*étoile* bril- « lante, l'étoile du matin. » (*Apo.*, XXII, 16.)

Le prophète parle également de ce rejeton ou *sceptre :* « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, « et une fleur naîtra de sa racine. Et l'esprit du Sei- « gneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'in- « telligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de « science et de piété, et il sera rempli de l'esprit de la « crainte du Seigneur. » (*Isaïe*, XI, 1-3.)

Quelque jugement que nous portions sur Balaam, et bien qu'il vécût au milieu d'un peuple païen, il

n'en reste pas moins démontré qu'il connaissait le vrai Dieu : dès-lors sa prédiction du Messie est une preuve remarquable que nous fournit l'antiquité.

§ V. — *Les trois Mages.*

Il est possible que la tradition relative à l'étoile prédite par Balaam, se soit répandue en Orient, jusqu'à ce qu'une étoile apparut aux trois sages.

Je serais conduit trop loin, si je rapportais toutes les conjectures dont ils furent l'objet. Les sages, venus de l'Orient pour adorer le roi des Juifs, nouveau-né, et lui offrir leurs présens, de l'or, de l'encens, de la myrrhe, sont appelés *Mages* dans l'Ecriture, nom d'abord attribué à l'Ordre des prêtres en Perse et en Médie, propagé ensuite avec la domination des Perses, et donné en Orient aux philosophes, particulièrement aux astronomes. L'opinion la plus commune les fait venir de Mésopotamie. Balaam appartenait à cette contrée; aussi plusieurs écrivains pensent-ils que le voyage des trois Mages fut déterminé par sa prédiction. « Une étoile sortira de Jacob, et un « rejeton (*un sceptre*) s'élevera d'Israël ». Que la prophétie, placée dans la bouche de Balaam, malgré lui, et relative à l'étoile qui apparut aux sages d'Orient, y fît réellement allusion, c'est ce que je ne pose point en doute; mais que sa prophétie, en même temps qu'elle faisait allusion à cette étoile, concernât aussi un autre objet, c'est ce qui me semble encore claire-

ment établi. Probablement les trois sages venaient de l'Arabie, et non de la Mésopotamie.

Loin de le trouver étrange, nous devons regarder comme très probable que les miracles de Dieu, au milieu de son peuple, n'échappèrent pas aux sages d'Arabie qui étudiaient les Saintes-Ecritures, d'autant moins que les Israélites vivaient, à cette époque, épars dans tout l'Orient, et que la tradition des patriarches s'y était, d'ailleurs, généralement maintenue. Quoi qu'il en soit, il est évident que Dieu se révéla d'une manière particulière à ces pieux personnages. Qui mettrait en doute son intervention pour leur indiquer la route, quand une révélation spéciale influa sur leur retour?

ÉGYPTE.

§ I.—*Motifs de l'obscurité des antiquités égyptiennes.*

Aucun peuple de la terre n'a pris autant de précautions que les Egyptiens, pour perpétuer, jusqu'à la postérité la plus reculée, le souvenir de ses institutions et de sa grandeur; et pourtant les antiquités d'aucun peuple ne sont entourées de ténèbres aussi épaisses, aussi impénétrables.

On peut comparer l'histoire de l'Egypte à un sphynx énigmatique et à une momie inanimée. C'est une statue remplie, peut-être, d'un feu divin, mais dont

un voile jaloux nous dérobe la vive expression. L'Egyptien a réellement peu inventé de lui-même : il n'était que le gardien fidèle et soigneux des traditions venues de l'Orient ; encore ne fut-il point toujours dirigé par un instinct de conservation, puisqu'il altéra et rendit méconnaissables les idées les plus belles et les plus sublimes. Ce résultat provient surtout de la manière dont il exprimait et retraçait ses pensées : avant donc de nous hasarder à rechercher les vérités religieuses que possédait l'Egypte, il est indispensable d'éclaircir cette matière.

§ II. — *Ecriture littérale et hiéroglyphique.*

Il est hors de doute que déjà, à l'époque où subsistait le trône des Pharaons, les Egyptiens, outre leur écriture sacrée et *hiéroglyphique*, avaient une écriture *littérale*. Hérodote distingue ces deux genres d'écriture, avec la plus grande précision, dans l'âge pendant lequel il vivait ; or, si l'usage des lettres était alors aussi commun que le fait supposer son témoignage, nécessairement cet usage remonte à un temps de beaucoup antérieur à son siècle. Mais, comme les innombrables monumens de l'Egypte, quelle que soit leur grandeur, comme les murs de ses temples, les obélisques, les statues, les idoles, surchargés d'inscriptions, n'offrent cependant pas la moindre trace d'écriture littérale, et ne présentent que de purs hiéroglyphes, nous en devons conclure que les hiéro-

glyphes étaient le moyen véritable dont on se servait pour conserver les connaissances.

§ III. — *Origine et nature des hiéroglyphes.*

Ce n'est point en considérant les hiéroglyphes en eux-mêmes, mais en suivant d'un œil attentif les variations qu'ils ont subies, que l'on parvient à déterminer leur origine et leur nature: nul doute ne saurait exister à cet égard. La plupart, comme on le reconnaît au premier abord, représente de grands sujets empruntés à la nature ou à l'art; et souvent même, dans ceux dont l'objet est différent, l'observateur retrouve encore, avec assez de facilité, les traces de cette destination première. Les hiéroglyphes dérivent donc de la même source que le *dessin**: leur but était le même au commencement. L'on figurait les objets que l'on voulait représenter, soit au moyen de simples traits, soit à l'aide des couleurs dont l'emploi constitua la peinture, soit en se servant du ciseau pour donner une forme aux corps solides.

Toutefois, la représentation pure et simple d'un sujet matériel n'est point un hiéroglyphe. Pour le produire, il fallait faire un pas de plus; il fallait joindre

* L'absence d'un autre terme me force d'agrandir le sens de ce mot, en sorte qu'il indique ici la représentation des objets, tant par le dessinateur, que par le peintre, le sculpteur, le statuaire, etc.

(*Note du Traducteur.*)

à la signification naturelle de l'objet figuré un autre sens allégorique ou symbolique. L'usage même du dessin rendait palpable son insuffisance pour exprimer les idées. Il n'y a que des sujets visibles qui soient susceptibles d'être ainsi représentés; cependant, dès qu'on eut atteint ce point, l'on dut songer bientôt à représenter également des sujets qui échappent à la vue, qui n'ont point une consistance matérielle; en particulier, les idées abstraites. Dès-lors, ces images ne furent plus uniquement la représentation des objets qui leur correspondaient dans la nature; elles devinrent l'expression de pensées qui, en elles-mêmes et par elles-mêmes, ne pouvaient être représentées. Si, maintenant encore, l'hiéroglyphe conserve des traits de ressemblance avec l'art du *dessin*, il en diffère néanmoins en ce que la signification de l'objet retracé varie; à partir de cet instant, celui-ci se transforme en hiéroglyphe, puisqu'il est allégorique.

Malgré leur sens symbolique, les premiers hiéroglyphes étaient sans doute faciles à comprendre. Comme l'allégorie provenait de l'habitude qu'a l'esprit humain de se figurer l'abstrait par des images, et comme elle reposait sur le rapport frappant du symbole avec la chose qu'il devait indiquer, cette assertion se prouve d'elle-même. L'association des idées nous conduit trop naturellement à voir, dans le lion, l'emblème de la force; dans un œil, l'emblème de la vigilance, pour qu'il soit à peine besoin de l'annoncer.

Remarquons pourtant que des causes purement lo-

cales peuvent amener certaines liaisons d'idées, et que, dans un pays si extraordinaire, il dut s'en former nécessairement qui fussent propres aux indigènes. Nécessairement aussi elles produisirent des hiéroglyphes très compréhensibles, il est vrai, pour les Égyptiens, mais tout-à-fait inexplicables pour les étrangers. Plusieurs autres causes durent infailliblement conduire encore à ce résultat, savoir : que la clarté d'une semblable écriture s'affaiblit à mesure qu'on en multiplia les symboles. Aussitôt que la nécessité obligea d'en augmenter le nombre, par une conséquence inévitable, leur relation avec la chose indiquée ne fut plus qu'éloignée, soit qu'on ne trouvât pas toujours des images analogues, soit que l'esprit humain se plaise à saisir les rapports indirects.

Si, d'un côté, l'hiéroglyphe se distingue essentiellement du dessin pur et simple par l'allégorie, de l'autre, le même motif ne le différencie pas moins d'avec l'écriture figurée, et tout-à-fait arbitraire qu'emploient les Chinois et d'autres peuples de l'Asie orientale. Cette écriture comporte, à la vérité, des signes qui correspondent également à des idées; mais ces signes ne sont point des images, comme dans l'hiéroglyphe. Reste donc cette différence essentielle, que les signes n'ont pas un sens naturel, qu'ils n'ont que celui qui leur est expressément attribué; au lieu que l'hiéroglyphe, en tant qu'image, est à-la-fois susceptible d'une interprétation naturelle et allégorique. Avouons, cependant, que l'inexactitude des images, l'abréviation des sym-

boles, les causes locales, l'emploi d'analogies forcées, peuvent à-la-fin faire dégénérer les hiéroglyphes en une simple écriture figurée; mais tel ne fut pas leur sort en Égypte, à ce que nous apprend un sérieux examen. Toutefois, ils n'en demeurent pas moins, ainsi que l'écriture littérale, mais non au même degré, incompréhensibles pour l'étranger.

§ IV. — *Interprétation des hiéroglyphes.*

Maintenant s'élève l'importante question de savoir comment on pouvait pénétrer le sens de cette écriture?

Dès que la désignation des choses, cessant d'être purement le résultat du dessin pour devenir allégorique, se transforma en hiéroglyphe, le besoin d'une clef se manifesta. Il fallait connaître la vérité, revêtue du voile de l'allégorie! Sans contredit, celle-ci dut être d'abord tellement claire et directe, que chacun se trouvait en état de l'expliquer. Mais les réflexions précédentes démontrent que, cette écriture se perfectionnant, il fut désormais impossible à chacun de s'en procurer soi-même la clef; on se vit obligé de la recevoir d'autrui, ce qui avait lieu de deux manières. Quand l'hiéroglyphe était accompagné d'écriture littérale, elle pouvait aider à le pénétrer : avec son secours, on pouvait composer des livres destinés à interpréter les symboles, et que l'on nommera, si l'on veut, dictionnaires hiéroglyphiques. En admettant que les prê-

tres en possédassent de semblables, assurément leur confection ne remontait pas très haut; elle date de l'époque où la multiplicité et l'obscurité des symboles les rendirent nécessaires. Une chose indubitable, c'est que les Egyptiens ne connaissaient point les catalogues, tels que les composent les Chinois. Ce peuple, en effet, y a porté l'art fort loin; l'écriture figurée s'est trouvée réduite en un système régulier; on en a formé des dictionnaires complets, coordonnés d'après le nombre des traits qui entrent dans la composition des signes radicaux, et des règles déterminent la méthode à employer pour reconnaître ces types primitifs au milieu de l'emblème entièrement figuré. Le système religieux de la Chine nous a fourni l'occasion d'en rapporter quelques exemples.

En général, probablement aussi pendant une longue suite de siècles, l'enseignement oral servit seul à expliquer les hiéroglyphes, c'est-à-dire que, parallèlement aux hiéroglyphes, se perpétuait une tradition, propagée de père en fils, qui interprétait chaque symbole. Si l'on se rappelle qu'une classe spéciale de l'Ordre des prêtres s'occupait de leur explication, on n'aura plus aucun doute à cet égard. Mais on ne doit pas s'attendre à ce que la tradition interprétative se soit transmise, toujours pure, du père au fils. Le sens de certains symboles dut se perdre; le sens de plusieurs autres, s'altérer.

De là naquirent la diversité et l'inexactitude des interprétations.

§ V. — *Composition de l'hiéroglyphe.*

Il nous reste à résoudre une question plus importante encore : comment traçait-on les hiéroglyphes? Le caractère propre de ce genre d'écriture, celui qui le distingue tout-à-fait de l'écriture littérale, consiste en ce que, d'abord, ses symboles isolés ne correspondent point à des sons, comme les lettres, mais à des idées, et qu'ensuite ils ne les retracent pas directement, mais par l'intermédiaire d'images.

Or, de ce que ces symboles sont tous des images, il résulte nécessairement que, pour tracer un hiéroglyphe, il ne faut pas seulement se former l'image des idées partielles, mais bien du sujet entier que l'on veut représenter. Inévitablement, on s'enveloppera du voile de l'histoire ou de la fable. S'agit-il, par exemple, d'énoncer une proposition astronomique? On figurera, au moyen d'images, les diverses constellations, (les représentant, soit par des animaux, soit par d'autres objets), et l'on ne parviendra à exprimer la proposition entière, qu'en imitant la position qu'occupent les constellations dont on a besoin, l'une à l'égard de l'autre. L'emploi des hiéroglyphes entraînera donc une suite d'allégories qui, lorsqu'on en ignore le sens caché, présentent à l'observateur un aspect bizarre, si même elles ne lui paraissent pas entièrement absurdes.

Il en résulte encore naturellement, que l'écriture hiéroglyphique offre un double sens : le premier, qui lui

est propre; le second, tout-à-fait d'emprunt. On ne la comprend réellement, qu'alors qu'on saisit ce dernier sens; du reste, on peut lire fort bien les hiéroglyphes sans les pénétrer, quand on conçoit les emblèmes, sans parvenir jusqu'à la sève, cachée sous cette écorce.

Ainsi se perpétuaient les opinions religieuses des prêtres égyptiens; opinions dont leur mythologie était l'emblème, et qui se retrouvent dans les allégories que nous ont transmises Hérodote, Plutarque et d'autres écrivains, tant sur les dieux de l'Égypte, Isis, Osiris, etc., que sur ses rois. Elles ne divulgaient, en aucune manière, ce que nous appelons proprement la signification des hiéroglyphes, elles ne répandaient aucun jour sur leur vrai sens; et c'est ce qui nous explique précisément pourquoi les prêtres ne se faisaient pas grand scrupule de les communiquer aux étrangers qui savaient gagner leur confiance, quoiqu'ils regardassent la connaissance de ces allégories comme leur propriété exclusive. Il y a plus : quelques-unes devinrent des traditions nationales, je veux parler de celles qui se rapportaient aux fêtes populaires.

§ VI. — *Ses imperfections.*

Quelles sont les choses dont on pouvait perpétuer le souvenir au moyen des hiéroglyphes?

Quelque perfectionnés qu'on les suppose, certaines défectuosités devaient toujours leur demeurer propres et empêcher qu'on n'accomplît, en les employant, tout

ce que permettait de faire l'écriture littérale. Il est néanmoins de la plus haute importance de connaître la mesure de leur utilité.

La première imperfection consiste dans le nombre, si limité, des images ou symboles. On ne peut représenter les idées, qu'autant qu'elles correspondent à des images. Emprunte-t-on celles-ci à des objets du pays, à des circonstances locales, comme cela arriva en Égypte; dès-lors leur nombre se trouve circonscrit. L'écriture hiéroglyphique change-t-elle de nature et se transforme-t-elle en une écriture arbitraire et figurée; alors, il est vrai, le nombre des signes se multiplie, comme en Chine. Mais l'observation nous apprend qu'il n'en fut pas ainsi, au moins généralement, des hiéroglyphes en Égypte.

Leur perfectionnement y fut borné; tous les symboles divers, empreints sur les bandelettes qui enveloppent les momies, sur leurs cercueils, et sur les autres débris que nous a laissés cette antique nation, ne sont point variés jusqu'au point d'atteindre deux cent quatorze formes différentes ; nombre auquel s'élèvent les seuls signes radicaux des Chinois, qu'ils surpassent même, car plusieurs d'entre eux peuvent s'écrire d'une double ou d'une triple manière.

§ VII. — *Son inutilité actuelle.*

La pauvreté de l'écriture hiéroglyphique nous défend d'espérer, de son interprétation, des avantages

considérables ; la continuelle répétition des mêmes symboles n'atteste pas une grande richesse d'idées : quelles connaissances importantes nous procureraient, d'ailleurs, ces chétifs monumens? Sans doute, ils nous seraient bien moins utiles encore que ces inscriptions isolées, grecques ou romaines, pour l'intelligence desquelles il nous faut compulser les auteurs contemporains, ou, du moins, rapprochés de leur époque.

L'hiéroglyphe, d'après sa destination, devait être le soutien des opinions religieuses, de la tradition, par le canal de laquelle ces opinions se perpétuent. Mais on l'avait distrait du domaine du peuple, puisque l'explication orale de la langue symbolique, circonscrite exclusivement dans une caste, se transmettait de père en fils. Celle-ci se trouve aujourd'hui perdue pour nous, sauf quelques notions, quelques *mythes* particuliers, que nous ont conservés Hérodote et plusieurs autres écrivains, mais qui ne sauraient nous aider à pénétrer le sens des hiéroglyphes. En général, on pourrait ranger l'interprétation des symboles égyptiens, sur la même ligne que la quadrature du cercle, le *mobile perpetuum*, la pierre philosophale : ces divers problèmes sont également insolubles et inutiles. La clef de cette langue est perdue, vainement chercherions-nous à la retrouver. Peut-être, sur les monumens qui subsistent, l'antiquité a-t-elle gravé des connaissances intéressantes pour les modernes, mais jamais on ne les appréciera : ils demeurent debout, comme de muets témoins des siècles anciens. Aussi

les hiéroglyphes de l'Égypte serviront peu, ou plutôt, sont tout-à-fait inutiles à notre but.

§ VIII. — *Des mystères et du culte.*

Les mystères nous offrent plus d'intérêt. Mais, d'où les Égyptiens les avaient-ils empruntés? D'où, sinon de l'Asie, ce berceau de la vérité, et trop souvent de l'erreur qui la défigura.

Il faut distinguer les mystères de l'Égypte, de son culte, car ils forment un contraste frappant. Les mystères contenaient les plus sublimes idées du déisme et du monothéisme, ainsi que la promesse d'un dieu rédempteur; au contraire, suivant le témoignage des Grecs, notamment d'Hérodote, témoin oculaire de ces pratiques superstitieuses, le culte était le plus ridicule, le plus abominable, le plus immoral que l'homme pût inventer. Les idées religieuses, raisonnables et sublimes, placées hors de la sphère du vulgaire, formaient l'apanage de l'Ordre des prêtres. *

Ce n'est qu'au sein de leur caste qu'elles se trouvaient établies, qu'elles se maintenaient par les mys-

* Tant de témoignages prouvent que les prêtres possédaient des livres sacrés ; que ce point est désormais indubitable. Plusieurs écrivains soupçonnent que les livres d'Hermès, conservés en Égypte comme un monument divin, ne sont autre chose que les Védas de l'Inde; car d'antiques traditions indiennes rapportent qu'à une époque très reculée, une tribu, nommée Palli, accablée par ses ennemis, l'abandonna pour se réfugier en Égypte, où elle apporta avec elle les quatre Védas.

tères; le peuple en était éloigné, les prêtres seuls pouvaient faire de ces dogmes sublimes l'objet de leurs méditations.

Pour le vulgaire existait un culte tout extérieur, dont le sens mystique disparaissait sous une enveloppe grossière; incapable de soulever ce voile, de reconnaître les vérités auxquelles il servait d'abri, le peuple s'attacha aux formes extérieures et sensibles, les regarda comme l'objet principal proposé à sa vénération, et tomba dans un délire et une idolâtrie qu'aucune autre nation n'égala jamais.

§ IX. — *Osiris.*

La doctrine secrète des Égyptiens, voilà ce qu'ils possédaient de plus élevé.

Le dogme de la Trinité, celui de l'Unité, sont la base et la pierre fondamentale des mystères. A cette idée première se rattache immédiatement la croyance en un dieu révélé et réconciliateur, qui en est l'objet essentiel.

Cette croyance donna lieu aussi à l'espèce de représentation dramatique, si intimement liée au culte, que l'on offrait annuellement au peuple. Voici en quoi consistait ce spectacle : « Le dieu révélé (Osiris, honoré sous l'emblème du soleil) naît sous la forme d'un enfant; une étoile annonce sa naissance; le dieu grandit, se trouve obligé de prendre la fuite, poursuivi par des animaux féroces; succombant enfin à la

persécution, il meurt. Alors commence un deuil solennel; le dieu du soleil, naguère privé de la vie, ressuscite, et l'on célèbre sa résurrection. »

Suivant d'autres témoignages *, les Égyptiens avaient la mer en horreur, ils l'appelaient Typhon, et racontaient que Typhon (qui était leur mauvais principe, de même qu'Ahriman était celui des Perses) avait poursuivi son frère Osiris; qu'il l'avait enfermé dans un coffre, le dix-sept du mois Athyx, qui est le deuxième après l'équinoxe d'automne. Il ne suffit point à Typhon d'avoir, à l'aide de soixante-douze conspirateurs, ainsi enfermé son frère Osiris, de l'avoir tué et jeté ensuite dans la mer avec le coffre. La sage Isis, instruite du sort de son époux, ayant trouvé son cadavre que les eaux avaient ramené sur le rivage, conservait ce triste débris, quand Typhon le découvrit et le coupa en morceaux. La déesse parvint, néanmoins, à rassembler les membres épars d'Osiris et à les réunir dans une tombe. Chose miraculeuse! Ses membres une fois déposés dans le tombeau, Osiris, à ce que l'on prétend, recouvra la vie.

Le sens de cette histoire s'expliquait dans les mystères. Comme le dieu qui avait daigné habiter parmi les hommes, était honoré sous l'emblème du soleil, son culte devint celui de cet astre, et les circonstances de son histoire furent mises en rapport avec le cours du soleil. C'est ainsi que les honneurs, d'abord rendus

* Plut. *de Iside et Osiride.*

à la Divinité, dégénérèrent en une simple adoration de la lumière, et que l'allégorie primitive se matérialisa, pour ainsi dire.

§ X. — *Livre d'Hermès.*

A une époque postérieure, celle des Ptolomée principalement, on chercha à abolir entièrement le culte, à rétablir et à ranimer les idées religieuses qui lui servaient de fondement. La doctrine, tenue si secrète, fut divulguée sous le nom de Hermès. *

Dans le livre intitulé : « ὁ λόγος τέλειος (livre parfait)», Hermès dit que Dieu auteur de toutes choses, engendra, avant la création du monde, un Esprit saint et incorruptible, qu'il nomma son fils, et qui, à la force et à la majesté de son père, joignait la puissance infinie.

Son père le reconnut pour son propre fils, et l'aima comme l'être le plus parfait, comme son fils unique. **

Trismégiste *** nomme le fils l'architecte du père

* Les livres d'Hermès étaient regardés comme sacrés par les Égyptiens.

** Voici les termes de ce passage :

Ὁ κύριος καὶ τῶν πάντων ποιητής, ὅν Θέον καλεῖν νενομίκαμεν, ἔπει τὸν δεύτερον ἐποίησε Θέον ὅρατον καὶ αἴσθητον. Αἴσθητον δὲ φημὶ οὐ δίὰ τὸ αἴσθεσθαι αὔτον, περὶ γὰρ τοῦτον οὐκ ἐστι πότερον αὔτος αἴσθοιτο, ἀλλ', ὅτι εἰς ἀισθησιν ὑποπέμπει καὶ εἰς νοῦν. Ἔπει τοῦτον ἐποίησε πρώτον, καὶ μονόν, καὶ ἑνά, καλὸς δέ αὔτῳ ἔφανη, καὶ πληρέστατος παντῶν τῶν ἀγαθῶν, ἠγίασε τε καὶ πανὺ ἐφίλησιν ὡς ἴδιον τοκον.

*** Trismégiste, ou trois fois saint, est, suivant la fable, un célèbre

(δημιουργον τοῦ θεοῦ); parce que le père l'avait doué d'une telle sagesse et d'une telle puissance, qu'il se servit du secours de ses conseils et de son intervention pour créer le monde. Mais, dit Trismégiste, le nom de ce divin fils n'est connu que du Dieu tout-puissant; il ne saurait être rendu dans la langue des hommes, il est au-dessus de tous les langages humains. *

Trismégiste reconnaît aussi le Verbe (λόγος) et la sagesse du père; il en parle souvent, et décrit sa force et sa majeste.

Trismégiste nomme, avec vérité, le père ἀπάτωρ et ἀμήτωρ, parce qu'il existe par lui-même, et qu'il n'a été engendré par personne. Il appelle également le fils ἀπάτωρ et ἀμήτωρ, parce que, comme le Christ, suivant sa nature divine, il n'a point de mère, et point de père suivant sa nature humaine. Quoique je ne puisse rien rapporter de plus des choses contenues dans le livre d'Hermès **, il est certain néanmoins

philosophe égyptien, qui vécut environ l'an 1900 avant J.-C., et qui encore fut conseiller d'Isis, épouse d'Osiris. On prétend qu'il se nommait Thoth, on lui attribue l'invention de l'écriture, de différens arts utiles, et l'établissement de la doctrine secrète. Les Grecs l'appellent Hermès; les Latins, Mercure.

* C'est ainsi qu'il s'exprime :

« Αἴτια δὲ τοῦτου τοῦ αἰτίου ἡ τοῦ θειοῦ ἀγαθοῦ βουλήσις, ἡ θέον προήνεγκεν, οὗτὸ ὄνομα οὐ δύμαται ἀνθρώπίνω στόματι λαλήθηναῖ. »

« Ἐστι τις, ὦτεκνον, ἀπόῤῥητος λόγος σοφίας, ὅσιος περὶ τοῦ μόνου κυρίου πάντων, καὶ (προ εννοουμένοῦ) Θεου· ὅν εἴπειν ὑπὲρ ἄνθρωπόν ἐστι. etc., etc. »

** Le petit nombre de celles que j'ai rapportées, et qui répandent d'ailleurs un si grand jour, sont extraites du célèbre traité de Lactance: *De divinâ Institutione*, lib. IV.

qu'il renfermait plusieurs autres secrètes notions, en particulier, sur le sort de ce grand dieu : c'est à ce livre, en effet, que l'on emprunta cette sorte de représentation théâtrale de la naissance d'un fils de Dieu, de sa poursuite, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection. Plusieurs pères de l'église, et surtout Clément d'Alexandrie, surpris de la ressemblance qu'offre cette solennité du culte égyptien avec l'histoire du christianisme, l'attribuèrent à l'influence de l'Esprit de ténèbres. Nous ne devons point en être étonnés, puisqu'à cette époque l'origine de l'idolâtrie se trouvait peu éclaircie. Sans doute les mauvais Esprits pouvaient exercer leur influence de diverses façons; mais, sans doute aussi, ils ne l'employaient pas à propager les vérités religieuses; ils cherchaient plutôt à détourner le genre humain de la source du vrai, à le plonger dans la superstition et l'idolâtrie, à couvrir l'univers des voiles d'une grossière ignorance.

§ XI. — *Rapports d'Osiris avec J.-C.*

L'idolâtrie de l'Egypte résulte de la prépondérance qu'usurpèrent les noms et les emblèmes sur les idées religieuses. Au commencement, l'idée était traduite par un symbole; puis on lui attribua un nom, on la personnifia, et ainsi se constitua le culte des idoles.

Notre intérêt doit naturellement se concentrer sur le nom d'Osiris. C'est ce dieu bienfaisant, que

nous trouvons chez tous les peuples, qui habite au milieu des hommes, et qui les rend heureux. L'Egypte, comme toutes les autres contrées, l'honora sous l'image du soleil. Il subit une persécution, de cruelles souffrances, et enfin la mort.

Vénéré dans les mystères égyptiens, comme un mot emblématique et expressif, le nom d'Osiris atteste à nos yeux l'existence de la tradition relative à la future rédemption du monde.

Aucun homme raisonnable ne se refusera à cette conséquence, en voyant la même idée, sauf la diversité des termes, se reproduire fidèlement chez tous les peuples : la suite de cet exposé confirmera encore notre interprétation.

GRÈCE.

§ I. — *Brillans mensonges de la mythologie.*

La religion des Grecs avait sa racine en Orient. Mais, chez ce peuple ami des arts, elle subit de nombreuses altérations, et revêtit diverses formes. En effet, ce que les Orientaux regardaient comme l'emblème de la Divinité, les Grecs se le figurèrent être la Divinité même, en sorte que les symboles se trouvèrent confondus avec les attributs. Herder a dit judicieusement, en signalant le destin des croyances religieuses de l'Asie dans la Grèce :

« La religion de la Grèce fut dépouillée de son « voile sacré ; et comme tout y était exposé, sans ré-

« serve, sur le théâtre, sur les places publiques, dans « les réunions consacrées au plaisir, naturellement elle « se transforma bientôt en fable; on la délaya, on « l'accrédita ainsi altérée, on l'orna de brillans détails, « on multiplia les mensonges; elle ne ressembla plus « qu'aux rêves d'un jeune homme, ou bien à ces his- « toires avec lesquelles la jeune fille charme ses loisirs ». Ce jugement s'accorde avec l'opinion du grand Bâcon : « La mythologie des Grecs est une harmonie enchan- « teresse, qu'un souffle, échappé de la patrie d'un « peuple plus ancien, a fait produire à leurs in- « strumens. »

§ II. — *Traces des traditions orientales.*

Quoique la religion de l'Orient ait subi, de la part des Grecs, d'innombrables changemens, et qu'elle ait perdu, en conséquence, la plupart des traits qui caractérisent la vérité, cependant sa physionomie, altérée par ces transformations, présente encore des traces reconnaissables des traditions orientales.

§ III. — *Mystères.*

Les connaissances importantes, empruntées de l'Asie, s'enseignaient dans les mystères.

Quelque impossible qu'il paraisse de préciser quelles notions possédaient les initiés, sur la Divinité, sur ses rapports avec l'homme, sur la dignité originelle de notre

nature et sa déchéance, sur l'immortalité de l'âme et sur le moyen qui devait lui ménager une éternité de bonheur; je tiens néanmoins pour avéré qu'au milieu des grands mystères, la consolante lumière de la vérité éclairait ces graves questions : mais il demeure évident que les petits mystères, auxquels tous les Grecs étaient admis sans distinction d'âge ni de sexe, ne pouvaient être d'aucune importance.

Les sages les plus célèbres de la Grèce et de Rome ne parlent de ces connaissances secrètes qu'avec vénération ; et précisément ceux qui en faisaient l'éloge avaient coutume dans leurs écrits, quand ils s'occupaient de la Divinité, de mentionner moins les dieux qu'un dieu unique, quoique pourtant la crainte d'un sort pareil à celui de Socrate (qui, pour le dire en passant, ne fut jamais initié), ou bien l'obligation où ils se croyaient de ne point divulguer leur doctrine, leur ait quelquefois dicté des allusions à la pluralité des dieux.

On ne saurait douter qu'on n'enseignât, dans les mystères, le dogme de l'immortalité de l'âme. Plusieurs passages de Platon nous en instruisent; Cicéron le dit d'ailleurs formellement dans ces mots adressés à Atticus : « De toutes les institutions nobles et di-
« vines qu'Athènes a produites, aucune ne l'emporte
« sur ces mystères, dont l'effet a été de civiliser les
« sociétés, d'adoucir les mœurs sauvages et féroces des
« premiers hommes. Fidèles à leur titre d'initiations,
« ils nous ont fait connaître les véritables principes

« de morale qui initient l'homme à un genre de vie « qui seul soit digne de lui. Grâces aux mystères, non- « seulement nous pouvons nous féliciter de notre exis- « tence, mais nous mourons avec un espoir consolant. »

Où les Grecs auraient-ils puisé la connaissance de la condition originelle du premier homme, si ce n'est dans les mystères? Hésiode dit : « Les premiers hu- « mains, sans chagrins, sans inquiétudes, vivaient « comme des dieux; les infirmités, compagnes de la « vieillesse, leur étaient inconnues; partageant même « dans l'âge le plus avancé les plaisirs de la jeunesse, « leur mort n'était qu'un doux sommeil; une terre fé- « conde leur fournissait d'elle-même des fruits délicieux; « l'abondance ne laissait aucun prétexte à l'envie. »*

Les Grecs savaient aussi que les dieux avaient entretenu une sorte de commerce avec les hommes, et qu'ils étaient descendus sur la terre.

« Antinoüs! tu maltraites l'étranger malheureux : « insensé! si c'était un immortel descendu de l'Olympe! « car les dieux aussi, empruntant toutes les formes, « parcourent, sous l'extérieur d'un voyageur errant, « les empires de la terre, pour y observer la dureté « orgueilleuse et la piété hospitalière. »**

Suivant Sophocle, il n'existe qu'un dieu; séduits par leurs illusions, les hommes commencèrent à s'en figurer et à en adorer plusieurs.

* *Les Travaux et les Jours*, trad. par M. Gin.

** *Odyssée d'Homère*, chant XVII.

« En vérité, il n'existe qu'un Dieu, qu'un seul, qui « créa le ciel, la terre, les plaines bleuâtres de la mer, « les vents impétueux; cependant beaucoup de mor- « tels, entraînés par l'erreur, pour adoucir leur infor- « tune, se créèrent l'image de divinités, formées de « pierre et de bois, d'or ou d'ivoire. En leur offrant « des sacrifices, en leur consacrant des fêtes, nous « nous croyons déjà sur le chemin de la piété. »

De même que, dans les mystères, on enseignait aux initiés l'unité de Dieu, la déchéance de la nature humaine, l'immortalité de l'âme, de même aussi ils offrent des traces reconnaissables de la doctrine de la rédemption. « Un dieu enfant doit naître rayonnant de gloire; l'apparition d'une étoile annonce sa naissance. Ce dieu enfant est poursuivi; il fuit dans des contrées étrangères. Devenu homme, il est chargé de douze travaux; comme Hercule, il les accomplit; il souffre une mort douloureuse et boit le calice de la colère. On désigne son tombeau, il en sort, descend dans le royaume souterrein, y déploie sa puissance, et monte ensuite au ciel. »

Cette histoire formait l'un des principaux objets des fêtes religieuses célébrées dans les mystères. Il est possible que l'idée fondamentale restât cachée, même aux initiés, qui ne l'environnaient pas moins d'un saint respect, parce qu'elle leur était transmise. On fit correspondre les détails de cette histoire avec les variations du soleil, et chaque année on la solennisait par une pompe toute théâtrale.

Hercule remplaçait, chez les Grecs, l'Osiris des Egyptiens. C'était le dieu-enfant célébré dans les mystères, et comme, de même qu'en Egypte, on l'honorait sous l'emblème du soleil, son histoire fut aussi mise en harmonie avec le cours de cet astre : les douze travaux répondaient aux douze signes du zodiaque.

On s'aperçoit que le mensonge s'allie ici à la vérité, et que la tradition relative au Sauveur du monde se trouve défigurée par des détails imaginaires.

D'où cependant l'association d'Eleusis avait-elle tiré ces mystères importans, perpétués dans son sein pendant tant de siècles, dont les plus grands hommes de l'antiquité parlent avec un si profond respect?

La proscription du dogme de la pluralité des dieux, la reconnaissance d'un dieu unique et de l'immortalité de l'âme, la croyance en un fils de Dieu, dont la naissance et la mort étaient l'objet de fêtes annuelles dans les mystères, c'est à quoi n'avaient pu amener les seuls procédés du raisonnement. La nature même de ces croyances nous prouve qu'elles étaient fondées sur des communications authentiques, ou sur la tradition d'un enseignement révélé. Pindare, Platon, Cicéron, une foule d'autres grands génies, auraient-ils parlé de ces mystères avec une si haute vénération, si l'hiérophante (chef des prêtres, qui divulguait la doctrine secrète) ne leur avait communiqué que ses propres théories, ou celles de ses prédécesseurs? Sur quelles bases, d'ailleurs, les hiérophantes, dont la renommée ne célèbre point la sagesse, auraient-ils eux-mêmes

élevé ces vérités? A quelles sources, inaccessibles pour les philosophes, les auraient-ils puisées, en supposant qu'ils n'étaient point simplement les dépositaires de traditions antérieures?

Si maintenant nous rappelons un document particulier, que l'on nommait πετρωμα (de πετρα, pierre, parce qu'il était gravé sur deux pierres unies ensemble avec art), document que l'hiérophante faisait connaître à l'épopte, c'est-à-dire à celui qu'il allait initier aux grands mystères, nous demanderons encore d'où provenait ce titre précieux?

La fable raconte que Cérès, affligée de la disparition de sa fille Proserpine, enlevée par Pluton, parcourut la terre pour la chercher, et qu'elle vint à Eleusis, ville de l'Attique. Accablée de chagrin, elle refusait une boisson rafraîchissante, quand l'action imprévue d'une femme qui se trouvait près d'elle rappela sa gaîté. La déesse consentit alors à boire, et, pour récompenser cette femme, elle lui apprit les mystères qui rendirent depuis Eleusis si célèbre. C'est ainsi que les païens mêlent les plus grossières circonstances aux choses qu'ils regardent comme sacrées.

On attribue encore à Orphée l'institution des mystères. Il naquit en Thrace; mais il y a trop de ressemblance entre les idées qu'on fait remonter jusqu'à lui et les traditions orientales, pour qu'il ne les ait pas empruntées de l'Asie. Néanmoins il est plus probable que ces secrètes connaissances furent apportées d'Eleusis (en Egypte) à la ville d'Attique connue depuis

sous le même nom ; d'autant plus qu'à une époque où l'histoire commence à peine à se dégager de l'obscurité de la fable, Mélampus transporta de l'Egypte en Grèce le culte de Phallus. Mais d'où les Egyptiens avaient-ils eux-mêmes tiré les mystères? D'où, sinon de l'Asie, berceau de la vérité, ainsi que des mensonges qui la déshonorèrent?

Ces institutions viennent de l'Orient : on en trouve la preuve dans les mots mystérieux avec lesquels on congédiait les initiés, c'est-à-dire, *Konx Ompax.** Ils parurent inexplicables jusqu'à la découverte du savant et ingénieux capitaine Wilford; ces expressions appartiennent au pur sanskrit, et les bramines les prononcent encore aujourd'hui à la clôture de leurs pratiques religieuses.

Il est donc constant que les mystères tirent leur origine de l'Orient, et que l'idée principale qu'ils renfermaient est celle de la rédemption de l'univers. Toutefois, pour ne point confondre le vrai avec le faux, répétons ici la distinction établie au sujet des mystères de l'Egypte; séparons soigneusement la religion professée dans ceux de la Grèce, du culte matériel auquel se livrait le peuple, et qui se rattachait aux mystères. Ce culte, en effet, ne respirait point la sainteté des idées religieuses, qu'il peignait allégoriquement; il était tout païen.

*En grec: Κὸγξ Ὄμπαξ. Consultez, au reste, les antiquités grecques, traduites de l'anglais de Robinson, 1822.

(*Note du Traducteur.*)

§ IV.—*Opinions des poëtes et des philosophes.*

Non-seulement les mystères, mais la doctrine des philosophes grecs, nous enseignent que naguère l'homme était assez pur, assez chaste, assez aérien pour prendre un libre essor vers le ciel ; qu'en sa faveur devait se consommer un évènement, que lui-même se trouvait incapable de réaliser, et qui lui concilierait la clémence céleste ; qu'il ne pouvait s'élever jusqu'à la Divinité, que par un intermédiaire divin; qu'il lui fallait une communication, un enseignement surnaturel, pour connaître le moyen de se rendre agréable à Dieu, et pour pouvoir ainsi assurer son bonheur: en un mot, l'on était convaincu de la nécessité d'une révélation et d'une rédemption.

Déjà, suivant Pindare, les hommes ne sont véritablement heureux qu'alors que *Zeus* leur communique sa lumière: « Folles rêveries de l'humanité! Mais, « quand s'approchent les rayons que Zeus leur envoie, « une lumière pure, une atmosphère douce et vivi- « fiante environne les hommes. »

Socrate, que Justin appelle le plus sage des Grecs, s'est plusieurs fois expliqué sur ce point.

Suivant lui, les dieux se révèlent à tous ceux qui sont dignes de cette éclatante faveur.

Lui-même avait un démon qui, dans les affaires graves, lui communiquait d'importans avis.

Dans les sixième et septième livres de la *République*

de Platon, Socrate indique la conformité de l'homme à Dieu, comme sa vraie et sa plus haute destination.

Dans le *Banquet* de Platon, Socrate raconte que la sage Diotime lui enseigna que tout ce qui est beau (or, il n'y a de beau que ce qui est conforme à l'archétype du beau), doit nous servir à nous approcher de ce type primitif. « L'Eros intellectuel (la tendance de « l'esprit vers l'archétype du beau), lui a dit Dioti- « me, doit être un interprète, un médiateur entre « les dieux et les hommes, il doit transmettre les « prières et les sacrifices des uns, les ordres et les « récompenses des autres, et combler tellement le « vide qui les sépare, que les hommes et les dieux se « confondent en un seul tout. »

Les dieux seuls, suivant Socrate, accordent les vrais, les nobles privilèges: c'est ce qu'atteste sa prière, relative à la beauté intérieure de l'âme : « O Pan, favorable divinité, et vous tous, ô dieux! « Faites, je vous supplie, que je m'embellisse inté- « rieurement, et que les objets qui frappent ma vue « soient en harmonie avec mon âme. »

Je regarde comme extrêmement remarquable cet entretien entre Socrate et Alcibiade.

Socrate. « Il nous faut attendre jusqu'à ce que « paraisse celui qui nous apprendra comment nous « devons nous conduire vis-à-vis de Dieu et des « hommes. »

Alcibiade. « Quand viendra-t-il, et quel sera ce « maître? »

Socrate. « Celui-là même sous l'égide duquel tu « te trouves. »

Alcibiade. « Qu'il vienne donc, et qu'il dissipe « l'obscurité qui m'environne ; je le suivrai, pourvu « que je devienne meilleur. »

Assurément Schelling n'a pas tort d'avancer que « Platon est le présage de Jésus-Christ , dans un « monde tout-à-fait étranger et éloigné. »

Jean de Müller dit de Platon : « Il est surtout inté- « ressant pour l'histoire de l'esprit humain, en ce qu'il « nous montre avec quelle pureté se maintenaient, « chez les anciens, l'espoir et la croyance en notre « immortalité. Aucun n'est allé aussi loin ; Platon « lui-même sentait que, pour opérer notre conviction, « il fallait qu'un dieu dissipât les ténèbres. »

Il est possible que le mot *logos*, si souvent répété dans les écrits de Platon, auquel il paraissait, d'ailleurs, attacher une importance toute particulière, ait aussi une signification spéciale, d'autant plus que les Pères de l'Eglise ne sont point éloignés de croire que le *logos* de Platon et celui de l'Evangile selon saint Jean expriment précisément la même idée. Les Pères de l'Eglise donnaient à Platon l'épithète de divin.

Or, qui inspirait aux sages de la Grèce de semblables idées religieuses ? Etaient-ce de simples pressentimens, ou bien étaient-elles le résultat d'une raison éclairée? L'expérience nous a suffisamment appris que ni d'obscurs pressentimens, ni la lumière de la raison ne peuvent avoir élevé l'homme à de telles vérités.

C'est donc dans les mystères d'Eleusis, ou même à la source sacrée de la tradition, que ces philosophes ont puisé leur sagesse.

§ V. — *Comparaison des dieux de la Grèce avec ceux de l'Orient.*

William Jones et Wilford ont établi parfaitement et d'une manière irréfragable que la théogonie grecque dérivait de l'Orient. Par là, et par là seulement, s'explique l'identité évidente des divinités de la Grèce et de l'Italie avec celles de ces dernières régions. Le nom grec du dieu du soleil et de l'astre qu'il gouverne, *Hélios*, vient du mot indien *Héli*, le soleil, et l'expression indienne *Héli* dérive du chaldéen et de l'hébreu, *El*, le Seigneur. Les anciens Grecs nommaient encore le soleil *Seirios ;* l'Osiris égyptien, suivant Eusèbe, fut appelé dans la suite *Syrios*. Diodore affirme que quelques anciens mythologues grecs appelaient Osiris *Seirios*. Le dieu du soleil de l'Inde se nommait *Syria*. En sanskrit (langue sacrée des bramines), Osiris signifie Seigneur.

Les plus anciennes divinités des Grecs sont d'origine orientale : il en est de même des dieux plus modernes qui leur étaient encore inconnus du temps d'Homère. Le *Phébus* et l'*Apollon* de ce poète ne formaient qu'une divinité tout-à-fait distincte d'Hélios. Plus tard Phébus-Apollon usurpa la place d'Hélios, dieu du soleil, et monta sur un char, comme l'In-

dien Syria. L'ancien *Eros* de la Grèce, emblème de l'amour divin, était étranger aux passions, n'avait ni flèches ni carquois. L'Eros moderne emprunta cette armure à l'Indien *Rama*, qui réunit en lui les attributs des deux Eros, et que les Indiens regardent comme le fils du Ciel et de l'Illusion.

L'Indien *Ganesa* aux deux visages, dont l'un tourné en avant, l'autre en arrière, est le type du *Janus* d'Italie. On lui consacrait le seuil des maisons, et de là vint l'expression latine *janua*. Les Indiens tracent encore aujourd'hui le nom de Ganesa sur leurs portes. Je laisse de côté divers traits qui lui sont propres, ainsi qu'à Janus. Les Grecs parlent beaucoup de *Bacchus* ou *Dionysus*. Les Indiens le nomment *Ram :* dans son expédition, il fut accompagné par *Hanuman*, fils du dieu du vin *Pawar*, roi des singes, qui lui prêta un puissant secours. Le *Pan* des Grecs perfectionna la syrinx *, à laquelle il ajouta six tuyaux. Hanuman aimait aussi beaucoup la musique. *Silène* jouait encore, chez les Grecs, un rôle considérable, à la suite de Bacchus ; il l'accompagnait monté sur un âne.

§ VI. — *Comparaison d'Hercule avec Jésus-Christ.*

L'identité des dieux de la Grèce avec ceux de l'Inde

* Flûte, ainsi appelée du nom de Syrinx, nymphe d'Arcadie, aimée de Pan, et métamorphosée en roseau.

(*Note du Traducteur.*)

ainsi établie à l'avance, on doit s'attendre également à ce que les divinités, qui, d'après la théogonie indienne, séjournent parmi les hommes, et leur enseignent la loi divine, se reproduisent dans la théogonie des Grecs, toutefois, comme on le suppose aisément chez ce peuple ami des arts, sous une foule de formes et d'apparences diverses. Le Krishna des Indes emprunte les deux sexes en Grèce, multipliant encore ses formes dans chaque sexe, comme le prouvera un coup-d'œil rapide jeté sur la mythologie grecque. Je ne m'arrêterai qu'aux formes les plus connues.

Wischnou s'incarna sous celle de Krishna ou Kichou. Kichou était encore enfant, quand, de même que l'Héraclès (Hercule) des Grecs, il tua l'horrible serpent Kalyva. Les Indiens le représentent, tantôt lorsque le serpent semble le blesser au talon, tantôt lorsqu'il écrase la tête de son ennemi.

Voyons maintenant les opinions qui concernent Hercule :

1° Suivant elles, Hercule descend de Zeus. Il se distingua du reste des hommes par ses forces physiques, parcourut la terre, punit l'injustice, détruisit les animaux qui désolaient une contrée, procura la liberté à tous les hommes, ne put jamais être ni vaincu ni blessé, s'acquit par tous ses bienfaits, une gloire immortelle.

2° Hercule avait à peine huit mois, quand Junon envoya deux énormes dragons à son berceau, pour faire périr l'enfant. Pendant que Alcmène implorait

le secours d'Amphitryon, Héraclès se leva et étouffa les deux serpens avec ses mains.

3° Lorsque Hercule eut passé de l'enfance à l'adolescence, à cet âge où les jeunes gens commencent leur carrière et annoncent si, dans le cours de leur vie, ils suivront le chemin de la vertu ou celui du vice, il alla dans un lieu solitaire et s'assit, plein d'incertitude sur le chemin qu'il choisirait. Alors il vit s'avancer vers lui deux femmes d'une taille élevée, dont l'une avait un extérieur à-la-fois libre et décent, une beauté naturelle que relevait une extrême propreté, un regard modeste, un maintien réservé, des vêtemens blancs. L'autre avait un embonpoint qui annonçait l'abondance et la mollesse; le fard remplaçait les couleurs qu'elle avait perdues; elle se tenait droite afin de paraître plus grande, levait et portait les yeux au loin; sa parure était ménagée de manière à faire ressortir sa beauté : en outre, ses regards se reportaient à chaque instant sur elle-même, elle examinait si elle ne fixait les yeux de personne, et surveillait jusqu'à son ombre qui se dessinait sur la terre.

Quand elles s'approchèrent d'Hercule, la première s'arrêta; mais la seconde, se pressant d'avancer, marcha droit vers lui, et dit : « Je vois, mon cher Hercule, que tu es incertain sur le chemin que tu dois embrasser pendant ta vie. Consens à voir en moi une amie, et je te mettrai sur la voie la plus commode et la plus agréable, où les plaisirs viendront te chercher en foule, où nul obstacle n'arrêtera tes pas; ni la

guerre ni les affaires n'y fatigueront ton esprit; libre de tout souci, tu ne songeras qu'aux liqueurs et aux mets propres à flatter ton palais, aux objets et aux sons propres à charmer ta vue et ton oreille, aux parfums et aux choses qui provoqueront de délicieuses sensations ; sans cesse entouré d'enfans d'une beauté ravissante, étendu sur la couche la plus molle, tu goûteras le bonheur sans l'acheter par aucune peine. Le moyen de parvenir à cette félicité préoccupe-t-il ton imagination? Ne crains pas qu'il t'en coûte, pour l'obtenir, la moindre fatigue, la moindre inquiétude : non, ce que les autres n'acquièrent qu'au prix d'un pénible travail, tu en jouiras doucement, saisissant à ton gré les objets que ta main peut atteindre; car je donne à mes amis le pouvoir de s'emparer de tout, et partout où ils le trouvent ». Hercule l'interrompit pour lui demander son nom. « Mes amis, répondit-elle, me nomment Félicité ; mes ennemis, qui cherchent à me rabaisser, m'appellent Vice ». Cependant sa compagne s'était approchée ; elle s'exprima en ces termes : « Je viens aussi vers toi, Hercule, parce que je connais la famille à qui tu dois le jour, et que, dès ton enfance, j'ai étudié tes penchans; c'est ce qui me fait espérer que, si tu choisis mon sentier, tu étonneras l'univers par de grandes et éclatantes actions, qui propageront mon culte, et me feront glorifier davantage par tous les hommes de bien. Je ne te séduirai point par de voluptueuses illusions, je te montrerai les choses telles qu'elles existent et que les dieux les ont

établies. Les dieux, en effet, n'accordent le bonheur et la gloire qu'aux efforts et au travail : si tu veux qu'ils te soient favorables, commence donc par les servir; veux-tu être aimé de tes amis, sache mériter leur attachement; desires-tu que la Grèce entière retentisse du bruit de ta vertu, rends-toi utile à toute la Grèce; demandes-tu à tes terres d'abondantes moissons, que la culture prépare leur fécondité; comptes-tu sur tes troupeaux pour doubler tes richesses, prodigue-leur des soins constans; te sens-tu l'ambition de la gloire guerrière, voudrais-tu être en état de protéger tes amis, de vaincre tes ennemis, alors, attentif aux leçons de maîtres habiles, apprends la science des combats, exerce-toi à la mettre en pratique; aspires-tu à posséder les forces du corps, accoutume-le à obéir à la raison, habitue-le à braver la fatigue, à ne point redouter la sueur. » Alors commença une lutte entre le vice et la vertu. *

Quel est le chrétien auquel cette double voie que contemplait Hercule, ne rappelle point l'histoire de la tentation de notre divin Sauveur, quand, avant de commencer son enseignement public, il se retira dans la solitude et y fut visité par le démon ?

4° Parvenu à l'âge viril, Hercule entreprend les

* Xénophon. *Pensées remarquables de Socrate*, liv. II, chap. I. (*Bessarione cardinale Niceno interprete.*) Ce morceau se trouve également dans la Vie de Socrate, par M. Charpentier : nous avons préféré en présenter une traduction nouvelle.

(*Note du Traducteur.*)

douze travaux. Le nombre douze était, chez les anciens, un nombre sacré; mais comme le soleil fut honoré en Grèce et à Rome, non-seulement sous le nom d'Hélios ou d'Apollon, mais encore sous celui d'Héraclès, il est certain que ses douze travaux ou aventures désignent les voyages du soleil à travers les douze signes.

5° Hercule succombe enfin dans sa lutte pour l'humanité; mais, du milieu des flammes de son bûcher élevé sur le sommet de l'Œta, il s'élève à la céleste demeure.

6° Ajoutons que Héraclès, fils de Jupiter, était le principal objet des mystères de la Grèce; que sa naissance, ses actions et sa mort y étaient solennellement célébrées. Cette idée dérive tout-à-fait de l'Orient; elle indique d'une manière, tantôt positive, tantôt confuse, le Desiré « qui parcourt sa carrière en héros, et « qui enfin offre sa vie pour expier les péchés du « monde. »

§ VII.— *Dieux divers.— Apollon.*

Lorsque Wischnou, dieu qui venait se mêler aux hommes, se fut incarné sous la forme de Krischna ou Kichou, dans la partie septentrionale de l'Inde, il passa sa jeunesse au milieu de bergers et de bergères. De là le surnom de l'Apollon des Grecs : Νομιος, pasteur.

On trouve, et cette image date de très haut, Ki-

chou représenté jouant de la flûte. Devant lui se tiennent, l'oreille attentive, un homme, un enfant, une panthère et un serpent redressé; l'homme est dans l'attitude de la prière. Probablement cette allégorie, si ancienne dans l'Inde, s'appliqua plus tard à Orphée, duquel la fable rapporte qu'il entraînait sur ses pas les arbres et les animaux par les accords de sa lyre.

Les Indiens ont neuf Muses, qu'ils placent à la suite du dieu du soleil. Or, nous savons qu'on honorait aussi le soleil sous le nom d'Apollon.

L'Apollon des Grecs tire donc son origine de l'Inde. Voyons ce que l'on racontait de lui, en Grèce.

1° Apollon est fils de Jupiter et de Latone. On lui attribue l'invention de la guitare et de la musique. Il inventa également la médecine, parce qu'il avait le don de la divination, au moyen de laquelle les malades obtenaient autrefois leur rétablissement.

2° Le gardien du temple prophétique, le serpent Python, s'opposant à ce qu'il pénétrât dans la caverne, il le tua et s'empara du temple.

3° Apollon fut réduit à la servitude sur la terre. Il se retira à Phère chez Admète, dont il garda les troupeaux, et doubla la fécondité des génisses qu'ils renfermaient.

4° Apollon était aussi l'un des principaux objets des mystères. On y personnifiait un dieu bon qui, surtout, honorait le genre humain de sa présence, et que l'on adorait sous l'emblème du soleil.

Ce culte, en conséquence, était à-la-fois celui du soleil; on le mit en harmonie avec le cours de cet astre. Il se rapporte particulièrement à des êtres emblématiques, tels que Héraclès, Apollon, Dionysus, Osiris, Mithra : toutefois, surtout chez les Grecs qui représentaient une idée sous mille formes diverses, ce culte se rapportait aussi à des êtres du sexe opposé, honorés, dans les mystères, sous les noms de Vénus et d'Adonis, d'Isis, de Cybèle, de Cérès.

Tout ce système est le débris d'une antique tradition, que l'addition de symboles et de détails étrangers a rendue presque méconnaissable.

ROME.

§ I. — *Vestiges de la tradition.*

A mesure que la tradition s'éloignait de l'Orient, sa source première, se multipliaient les arbitraires mutilations qui en obscurcissaient le sens et en altéraient la pureté. Descendans de Japhet, les Occidentaux avaient, d'ailleurs, eu moins de part que les fils de Sem à la bénédiction de Noé : ils étaient aussi moins soigneux et moins fidèles à conserver les anciens souvenirs. Chez eux, cependant, apparaissent encore, quoique d'une manière confuse et imparfaite, plusieurs traces de la vérité divine. Les poètes et les philosophes de Rome possédaient des notions trop

belles et trop sublimes pour ne point découler de la tradition.

Ovide dit de la création :

> Ille opifex rerum, mundi melioris origo,
> Jussit et extendi campos, subsidere valles,
> Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes.

Il dit de l'homme :

> Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,
> Os homini sublime dedit, cœlum que videre
> Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Ailleurs, il ajoute :

> Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
> Deerat adhùc, et quod dominari in cætera posset;
> Natus homo est.

Les Romains savaient que l'homme s'était trouvé primitivement dans un état de bonheur; ils connaissaient un lieu de châtimens et de récompenses.

D'après ces notions sur des vérités religieuses si importantes, il n'est point à présumer qu'ils fussent tout-à-fait étrangers à l'idée d'un Dieu rédempteur et réconciliateur. Loin de là, nous rencontrons parmi eux d'éclatans vestiges de ce mystère fondamental du christianisme, en particulier dans leurs livres sibyllins, dont nous exposerons d'abord l'origine et le contenu.

§ II. — *Origine des livres sibyllins.*

L'origine des livres sibyllins se perd dans l'obscurité de la fable. Ils furent composés par des

devineresses, des prophétesses : d'où, le mot grec sibylle.

On compte dix sibylles ou devineresses : celles de Cumes et d'Érythrée sont les plus remarquables.

Au récit du poète romain, Virgile (*Énéide*, liv. VII), la sibylle de Cumes était prêtresse de Phébus et de Diane, elle habitait à Cumes en Italie, non loin du temple d'Apollon, une grotte souterreine. Elle écrivait ses oracles sur les feuilles des arbres.

Suivant la fable, nous apprend Tite-Live, une sibylle de Cumes apporta à Caius Tarquinius Priscus (ou Tarquin-le-Superbe) neuf livres dont elle demandait trois cents pièces d'or; au refus de ce prince, elle en brûla trois en sa présence, demandant la même somme pour les six autres; comme il se montrait encore plus éloigné de la lui accorder, elle en brûla trois de nouveau, offrant les trois derniers au même prix; le roi, frappé d'étonnement, les acheta. Ces trois livres furent depuis religieusement conservés; on y ajouta divers recueils de prédictions.

La sibylle d'Érythrée mérite de fixer l'intérêt. Sur la proposition du consul Caius Curio, le sénat envoya, dit-on, une ambassade, chargée de recueillir, à Érythrée, les oracles de la sibylle, et de les rapporter à Rome. Les députés revinrent avec à-peu-près mille vers prophétiques, recueillis par des particuliers.

Leur nombre s'augmenta encore dans la suite, par le soin que l'on eut de réunir les autres oracles des sibylles, qui tous furent rapportés à Rome, où, sous

le nom de livres sibyllins, ils commandaient une profonde vénération.

Il devint, plus tard, impossible d'assigner exactement la source de chacun de ces oracles, parce que les livres qui les renfermaient se trouvèrent mêlés et confondus. J'excepte, cependant, ceux de la sibylle d'Érythrée; car les recueils dont elle était l'auteur, portaient son nom.

Voilà l'origine, assurément bien douteuse encore, des livres sibyllins, tracés sur la toile, que les Romains regardaient comme sacrés, et qu'ils conservaient au Capitole comme un présent inestimable des cieux. Tarquin-le-Superbe préposa deux prêtres à leur garde. On porta ensuite à dix, et enfin à quinze, le nombre de ces prêtres, chargés de les consulter dans les occasions importantes; ce qui se renouvela fréquemment à Rome. Suétone affirme que, sous le règne d'Auguste, les livres sibyllins furent transférés du Capitole dans le temple d'Apollon Palatin.

§ III. — *Leur contenu.*

Ils concernaient, en partie la politique, en partie la religion. La partie politique embrassait la destinée de l'empire; de là vient que les Romains y eurent recours dans toutes les circonstances graves et critiques. Toutefois les prophéties politiques et religieuses n'étaient point aussi distinctes qu'on pourrait le croire; elles correspondaient, au contraire, les unes

aux autres. Néanmoins, la partie religieuse sera l'unique objet de nos investigations.

La sibylle proclame qu'il n'existe qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et de toutes les choses qui y sont comprises. *

Elle parle de la création de l'homme, de sa dignité originelle, de sa chute provoquée par le serpent. **

La sibylle d'Érythrée promet la vie éternelle aux vrais adorateurs de Dieu : ***

§ IV. — *Dogme de la rédemption.*

Ces livres parlent aussi de la naissance d'un fils de

* Aussi dit-elle :

Εἷς θεὸς ὁς μόνος ἔστιν ὑπερμεγέθης ἀγενήτος.
Ἄλλα θεὸς μόνος εἰς πανυπέρτατος, ὁς πεποίηκεν
Οὐράνον, ἠέλιον τε καὶ ἀστέρας, ἠδε σελήνην,
Καρτόφορον γαίαν τε καὶ ὕδατος οἴδματα ποντοῦ.
Αὐτον τὴν μόνον ὄντα σέβεσθ' ἡγητορα κόσμου.
Ὅς μόνος εἰς αἰωνα καὶ ἐξ αἴωνος ἐτύχθη
Εἷς μόνος εἴμι Θεός· καὶ οὐκ ἐστι Θεὸς ἄλλος.

** Ὅς μόνος ἐστι Θεὸς κτίστης ἀκρατητος ὑπάρχων,
Αὔτος δ' ἐστήριξε τύπον μόρφης μέροπωντε,
Αὔτος ἔμιξε φύσιν πάντων γενέης βιοτοιο.
Ἄνθρωπον πλάσθεντα Θεοῦ παλα μαῖς ἔνι αὐταῖς
Ὃν κε πλάνησεν ὄφις δολίως, ἐπι μοῖραν ἀνελθεῖν
Τοῦ θανάτου, γνώσιν τε λαβεῖν ἀγάθου τε κακοῦ τε.

*** Οἱ δὲ Θεὸν τίμωντες ἀληθινον, ἀενάονγε
Ζωῆν κληρονομουσι, τὴν αἴωνος χρόνον αὖτοι
Οἰκουντες παραδεισον ὅμως ἐριθηλέα κήπον,

Dieu, de l'apparition future d'un règne de justice, de paix et de bonheur, précisément avec les mêmes images, les mêmes allégories qui se trouvent dans Isaïe. Cette idée est solennellement proclamée, avec toute l'illusion de la poésie, dans la quatrième églogue de Virgile.

Quoique cette idée, que le poète même avoue avoir empruntée aux livres sibyllins *, soit appliquée au jeune fils d'Asinius Pollion, cependant, le corps de l'églogue et l'interprétation qu'elle suggère naturellement, nous convaincront que le personnage, auquel le poète appliquait les prédictions de la sibylle, demeure bien au-dessous de sa prophétie; et que la disproportion de ce personnage avec la grandeur de l'idée indique un être plus noble, plus élevé, désigné et dépeint par l'oracle, être qui se dérobait, il est vrai, à l'œil du poète, mais qu'on ne saurait méconnaître depuis l'apparition du christianisme.

Voici le sommaire de l'églogue :

Avec la naissance d'un fils des dieux, dit l'illustre poète, apparaîtra la nouvelle série d'années, prédite par les oracles sibyllins, et dans laquelle se reprodui-

* Ultima *Cumæi* venit jam *carminis* ætas. M. Tissot prétend que les plus grandes probabilités sont en faveur de l'opinion qui veut reconnaître l'enfant caché par Virgile sous le voile d'une mystérieuse allégorie, dans Marcellus, fils d'Octavie, donnée en mariage à Antoine, comme gage de la paix conclue à Brindes, par les soins de Pollion.

(*Note du Traducteur.*)

ront les quatre âges du monde. Mais, avant que la puberté de ce divin enfant ramène l'âge d'or, il faut que l'univers soit purifié et que l'harmonie s'y rétablisse.

Pendant cet intervalle règne Apollon, au nom duquel le consul Pollion est chargé de purifier le monde. Ce temps écoulé, le jeune Pollion parvenu à l'âge viril et entré dans sa glorieuse carrière, l'âge d'or reparaîtra. Entraîné par le génie qui l'inspire, le poète forme le souhait de vivre jusqu'à cette époque, pour célébrer les actions du fils de Pollion.

Ainsi s'exprime Virgile : *

Élève un peu tes chants, ô Muse bocagère,
On n'aime pas toujours l'arbuste et la fougère :
Ou si tu veux chanter la campagne et les bois,
Rends dignes d'un consul ton sujet et ta voix.

Prédit par la sibylle un dernier âge avance ;
Des siècles écoulés la chaîne recommence ;
Saturne a ramené Thémis et tous les dieux :
Un nouveau peuple enfin descend du haut des cieux.

Toi, d'un enfant divin protège la naissance,
O Lucine ! il paraît : à sa seule présence
L'âge de fer s'enfuit, et sur le monde encor
Vont régner les vertus de l'heureux âge d'or :

* Nous sommes heureux de témoigner ici, à M. Tissot, notre reconnaissance : sa traduction, où l'élégance n'exclut point la fidélité ni la concision, nous a paru devoir recommander le présent ouvrage d'une manière particulière aux lecteurs français, déjà pénétrés des beaux vers de Virgile.

(*Note du Traducteur.*)

Déjà sur les Romains règne Apollon ton frère.

Sous toi, noble consul, de ce siècle prospère
Les dieux font commencer les splendeurs et le cours;
Par tes soins vertueux, du crime de nos jours
Dans le monde à jamais les traces effacées
L'affranchiront du joug de ses terreurs passées.
Mais cet enfant, admis au commerce des dieux,
Les verra confondus aux héros ses aïeux;
Lui-même ils le verront, dans un règne prospère,
Garder la paix du monde, ouvrage de son père.

Aimable enfant, les prés et les bois complaisans
A ton premier sourire épanchent des présens,
Des présens de ton âge; oui, sans nulle culture,
Le lierre et le baccar, errans à l'aventure,
Et l'acanthe flexible, enlacent leurs couleurs;
Et ton riant berceau te couronne de fleurs.
D'elle-même au bercail vois la chèvre fidèle
Rapporter le lait pur qui gonfle sa mamelle;
Les lions des troupeaux ne sont plus la terreur:
Plus de reptile impur, plus d'aconit trompeur;
Ils expirent tous deux; et l'arbre d'Assyrie
Croit partout dans nos champs retrouver sa patrie.

Mais déjà tu peux lire ou les faits des héros,
Ou les exploits d'un père et ses sages travaux:
Tu connais la vertu, sa compagne fidèle:
Dans les champs, étonnés de leur beauté nouvelle,
Aussitôt vont jaunir et flotter les moissons;
La grappe aux fruits vermeils mûrit sur les buissons,
Et le chêne amolli distille un miel limpide.
Du vice cependant quelque trace perfide
Force encor les cités à bâtir des remparts,
Les vaisseaux à tenter Neptune et ses hasards,
Le soc laborieux à déchirer Cybèle;
Un autre Argo conduit une élite immortelle:

La guerre, encor la guerre : et l'ardente Junon
Suscite un autre Achille à la triste Ilion.

A peine auront mûri ta force et ton jeune âge,
Le nocher fuit les mers et quitte le rivage;
Du commerce autrefois rapide messager,
Le pin navigateur renonce à voyager.
Tous les sols produiront tous les fruits sans culture;
La vigne de l'acier ne craint plus la blessure;
Le sol ne gémit plus sous les pesans rateaux.
Déjà du laboureur les robustes taureaux
De leur joug affranchis s'égarent dans les plaines;
Exemptes d'artifice, on ne voit pas nos laines
Apprendre à revêtir de trompeuses couleurs;
La toison du bélier errant parmi les fleurs,
De pourpre et de safran tour-à-tour se colore:
La robe de l'agneau d'elle-même se dore.

Filons les jours heureux de ce siècle immortel,
Ont dit les graves sœurs dont l'accord éternel
Est un arrêt dicté par les Destins eux-mêmes.

Approche, il en est temps, monte aux honneurs suprêmes,
O du grand Jupiter noble postérité!
Et vois pour applaudir à ta prospérité,
Sur son axe éternel se balancer le monde;
Entends la vaste terre, entends la mer profonde,
L'univers partageant l'allégresse des cieux,
Saluer l'âge d'or que promettent les dieux.
Puissé-je, heureux témoin de toutes ces merveilles,
Garder, en prolongeant ma carrière et mes veilles,
Assez d'haleine encor pour chanter tes exploits!
Oui, je vaincrais Orphée et Linus à-la-fois,
Dût Linus, inspiré par Apollon son père,
Et le chantre de Thrace, en invoquant sa mère,
Par les plus doux accords me disputer le prix:
Pan même, au jugement de ses bergers chéris,

S'il voulait au combat provoquer ton poète,
Pan même en Arcadie avoûrait sa défaite.
Connais, ô tendre enfant, ta mère à son souris;
Elle a souffert dix mois pour obtenir un fils!
Enfant, que ton sourire appelle ses tendresses:
Ni la table des dieux ni le lit des déesses
N'admettent le mortel qui n'a point en naissant
Obtenu de sa mère un regard caressant.

C'est ainsi que David voit en esprit, avec la naissance du fils de Dieu, l'équité et la justice, la paix et le bonheur fleurir parmi son peuple, (*Psaume*, LXXI, 2-8.)

« O Dieu, donnez au roi la droiture de vos jugemens, et au fils du roi la lumière de votre justice, « afin qu'il juge votre peuple selon les règles de cette « justice, et vos pauvres selon l'équité de ses jugemens. Que les montagnes reçoivent la paix pour le « peuple, et les collines, la justice. Il jugera les pauvres d'entre le peuple; il sauvera les enfans des « pauvres, et humiliera le calomniateur. Et il demeurera autant que le soleil et que la lune, dans toutes « les générations. Il descendra comme la pluie sur « une toison, et comme l'eau qui tombe des gouttières sur la terre. La justice paraîtra de son temps, « avec une abondance de paix qui durera autant que la « lune, et il régnera depuis une mer jusqu'à l'autre. »

Cette époque où doivent s'accomplir tant de bénédictions, est encore prédite par les Prophètes. (*Isaïe*, XI, 1-11.)

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé; une

« fleur naîtra de sa racine. L'esprit du Seigneur se « reposera sur lui ; l'esprit de sagesse et d'intelligence, « l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et « de piété. Et il sera rempli de l'esprit de la crainte « du Seigneur : il ne jugera point sur le rapport des « yeux, et il ne condamnera point sur un ouï-dire ; « mais il jugera les pauvres dans la justice, et il se « déclarera le juste vengeur des humbles qu'on *opprime* « sur la terre ; il frappera la terre par la verge de sa « bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses « lèvres. La justice sera la ceinture de ses reins, et la « foi, le baudrier dont il sera *toujours* ceint. Le « loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera « auprès du chevreau ; le veau, le lion, la brebis, « demeureront ensemble, et un petit enfant les con- « duira tous ; le veau et l'ours iront dans les mêmes « pâturages ; leurs petits se reposeront les uns avec les « autres ; et le lion mangera la paille comme le bœuf. « L'enfant qui sera encore à la mamelle se jouera « sur le trou de l'aspic ; et celui qui aura été sevré « portera sa main dans la caverne du basilic. Ils ne « nuiront point, et ils ne tueront point sur toute « ma montagne sainte, parce que la terre est rem- « plie de la connaissance du Seigneur, comme la « mer des eaux dont elle est couverte. En ce jour- « là, le rejeton de Jessé sera exposé comme un « étendard devant tous les peuples ; les nations vien- « dront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera « glorieux. »

Vers l'époque de la naissance du Sauveur, une voix éclatante et mystérieuse proclama en Orient : « L'Orient « est à la veille de son triomphe ; les vainqueurs sorti- « ront de la Judée ; un enfant divin nous est donné : « bientôt il paraîtra, il descend du haut des cieux ; « il rappellera l'âge d'or sur la terre ». Ces prédictions se propageaient de toutes parts, et, comme elles secondaient merveilleusement l'élan poétique, Virgile s'en empara pour les revêtir des plus brillantes couleurs dans son Pollion qui, traduit ensuite en vers grecs, dont la beauté rivalisait avec ceux du poète romain, fut, par les ordres de l'empereur Constantin, lu au milieu du concile de Nicée. C'est, sans contredit, une admirable mesure de la Providence divine, que cette consécration donnée à la voix de tout le genre humain dans les vers immortels de Virgile ; cependant l'incrédulité insurmontable de notre siècle se refusera à lire dans ce poème le sens qu'il renferme, à le regarder comme un impérissable monument de l'esprit prophétique qui remplissait l'univers ; elle se complaira plutôt à démontrer, par de doctes argumens, que Virgile n'était point un prophète, que rien, dans son Eglogue, ne doit paraître extraordinaire ; et aucune édition, aucune traduction nouvelle de ce poète ne verra le jour, sans qu'on n'ait épuisé les ressources de la science et du raisonnement pour obscurcir une vérité évidente et palpable.

Virgile n'était point un prophète ; mais n'a-t-il pu

faire aucun emprunt à une tradition si positive, si universelle ? *

* Il n'y a rien de plus remarquable que le commentaire de Heyne sur Virgile. Il cite avec bonne foi une foule d'écrivains anciens et modernes qui ont vu, dans ce poème, quelque chose d'extraordinaire, mais il n'en dit pas moins que rien ne lui semble plus vain et plus futile que cette opinion (Heyne, sur la IVe églogue de Virgile). Mais de quelle opinion s'agit-il? Tout repose sur un fait. Si l'on avait supposé que Virgile a été directement inspiré, une semblable idée aurait pu assurément provoquer la raillerie; mais telle n'est point la question. Niera-t-on, qu'à l'époque de la naissance du Sauveur, l'univers était dans l'attente d'un grand évènement? Non, sans doute, cette dénégation est impossible, et le savant commentateur avoue lui-même que jamais les prophéties n'avaient obtenu un aussi grand crédit; ensuite qu'au nombre de ces prédictions il en était une qui promettait une félicité sans bornes : il ajoute que Virgile a bien su la mettre à profit. « Unum fuit, dit Heyne, ali« quot (sibyllinum oraculum) quod magnam aliquam futuram feli« citatem promitteret. Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento « ingenioso commodè usus est Virgilius. »

En vain Heyne, afin de changer l'état de la question, nous répète-t-il les réflexions banales sur le mépris des Romains pour les superstitions judaïques; car, sans demander ce qu'il entend par superstitions judaïques, nous prenons acte de l'aveu des historiens, qui tous s'accordent à dire qu'à Rome, et dans les plus hautes classes, on connaissait, on approuvait, on adoptait même le système religieux des Juifs. Heyne rapporte, d'ailleurs, que Hérode était l'ami particulier et l'hôte de Pollion, que Nicolas de Damas, homme habile auquel Hérode confiait le soin de ses affaires, était dans les bonnes grâces d'Auguste, qu'ainsi ils avaient pu instruire ce prince des croyances de la Judée. On ne saurait penser, d'après cela, que les Romains se trouvassent tout-à-fait étrangers à l'histoire comme à la doctrine des Hébreux; mais, je le répète, telle n'est point la question. Se croyait-on à l'époque dont il s'agit, à la veille d'un grand évènement? Croyait-on que l'Orient dût remporter une éclatante victoire, que

Vainement l'irréligion s'obstine-t-elle à compulser les généalogies des familles romaines, pour y trouver le nom de l'enfant célébré dans l'églogue à Pollion. Admettons-nous qu'elle réussisse dans ses recherches? Il s'ensuivra que, pour flatter un grand de ses contemporains, Virgile détourna, sur la tête de son fils, nouveau-né, les prophéties de l'Orient; mais cet enfant n'a point une existence réelle; en dépit de leurs efforts, les commentateurs n'ont jamais pu en nommer un auquel s'appliquassent les vers du poète, sans en forcer le sens.

Le docteur Lowth (*de sacrâ poesi Hebræorum*) ne laisse rien à desirer sur ce point important. Du temps de Virgile aussi existaient de beaux esprits,

des hommes, sortis de la Judée, dussent subjuguer le monde? Parlait-on de toute part d'une femme illustre, d'un enfant miraculeux qui allait descendre du ciel et ramener l'âge d'or sur la terre? Oui, et il ne reste aucun moyen de mettre en doute l'authenticité de ces faits : Tacite et Suétone les attestent. L'univers entier croyait à l'approche d'une heureuse révolution. La promesse d'un conquérant qui devait soumettre le monde à son pouvoir, embellie par l'imagination du poète, échauffait les esprits, les ravissait jusqu'à l'enthousiasme; dirigés par les oracles du paganisme, les regards se reportaient vers l'Orient, qui devait enfanter le libérateur. Jérusalem renaissait à cette flatteuse perspective, etc., etc.

(*Cette note est une allusion presque textuelle à un passage remarquable, inséré, page* 348, *tome II, des Soirées de Saint-Pétersbourg; Paris,* 1821. *Le présent ouvrage étant, nous le répétons, le complément naturel de ce beau monument élevé par le comte de Maistre, le lecteur nous saura gré de l'y reporter d'une manière si directe.*

(*Note du Traducteur.*)

dont les vives saillies furent dirigées contre l'année solennelle, le renouvellement des âges, la chaste Lucine, la mère divine, le mystérieux enfant que chantait le poète ! Les prédictions, néanmoins, se trouvaient fondées : l'enfant allait descendre du haut des cieux. Divers écrits, particulièrement les remarques que Pope a jointes à sa traduction en vers de la quatrième églogue, montrent que ce poème pourrait vraiment passer pour une traduction d'Isaïe. Une rapide analyse du poème et de la prophétie suffit pour nous mettre à même d'apprécier ce sentiment. *

§ V. — *L'âge d'or placé sous le règne d'Auguste.*

Les poètes faisaient volontiers allusion au renouvellement des âges, prédit par les livres sibyllins, avec lequel, d'ailleurs, devaient reparaître la justice, la paix et l'abondance; leur flatteur enthousiasme, leurs louanges adroitement prodiguées célébraient tour-à-tour, dans divers personnages, l'Etre privilégié, désigné par le ciel pour rendre les hommes au bonheur et à la vertu. De là vint l'idée de placer l'âge d'or sous la glorieuse domination d'Auguste.

L'histoire prouve assez, cependant, que le règne d'Auguste n'était rien moins que digne d'une qualification si brillante. Lit-on les passages de Virgile et d'Horace, relatifs à cette époque, quelle attente d'évè-

* Voyez *les Soirées de Saint-Pétersbourg.*

nemens fameux! quel éclat et quelle grandeur! quelle pureté dans les mœurs!

> Incipiunt magni procedere menses.
>
> (VIRGILE.)

> Res italas armis tuteris, moribus ornes.
>
> (HORACE, *Epist.* II, I.)

Lit-on, au contraire, Dion, Tacite, Suétone, l'on se demande comment des écrivains ont pu dire d'Auguste qu'il protégeait l'empire par son courage, qu'il l'honorait par sa vertu; l'on se demande comment, dans son vol poétique, Horace a pu s'élever assez haut pour faire l'apothéose d'Auguste, du vivant même de ce prince, pour défier la postérité de produire un second Auguste:

> Il vous fut réservé de voir Rome, plus juste,
> Élever vos autels, jurer au nom d'Auguste,
> Et, comptant les héros par vous seul effacés,
> Défier l'avenir et les siècles passés. *

L'auteur de l'*Histoire générale du monde et du genre humain* observe avec raison que « les beaux « génies, ses contemporains, qui lui prodiguèrent leurs « louanges, s'ils avaient voulu que la postérité leur « ajoutât foi, auraient dû imposer d'abord silence aux « voix qui s'élevaient contre lui. » (*Hist. rom.*, IV, 641.)

> * Præsenti tibi maturos largimur honores,
> Jurandasque tuum per nomen ponimus aras,
> Nil oriturum aliàs, nil ortum tale fatentes.
>
> (HORACE.)

Ce héros valeureux se blottit dans le coin le plus profond d'un vaisseau pendant que ses légions mettaient en déroute Sextus Pompée; il se coucha malade tandis qu'Antoine, son collègue, combattait pour lui à Philippes; il vainquit par l'épée d'Agrippa, de même que, dans la suite, il gouverna avec les idées de Mécène. Pendant l'expédition de Muréna, il resta à Rome; mais, ayant eu le desir de jouer quelque temps le rôle du grand César, il alla en Espagne pour soumettre les Cantabres à son obéissance : chaque fois qu'il commanda en personne, il se vit battu. Bientôt les fatigues de la campagne, ou le chagrin, altérèrent sa santé. On ne saurait décrire la haine et l'aversion de ces peuples forcés de se ranger sous l'empire d'Auguste. Les mères étouffaient leurs enfans pour les dérober à l'esclavage; des familles entières s'empoisonnèrent, ou bien se donnèrent la mort avec leurs épées, ou périrent au milieu des flammes de leurs demeures embrasées. Les nations essayaient tour-à-tour de se soustraire au sceptre d'or du bienfaisant Auguste.

Avouons, néanmoins, que la fortune le seconda d'une manière bien remarquable, puisqu'il se maintint si long-temps sur le trône. On vit concourir alors toutes les circonstances qui peuvent humainement contribuer à l'élévation d'un ambitieux. Quand une nation est tombée dans une profonde corruption; quand elle est lasse des factions qui l'ont sans cesse ballottée, des horreurs des guerres intestines, de la misère où elles l'ont réduite, l'homme, habile à saisir

ce moment opportun, se trouve maître de son sort. Voilà l'histoire de l'avènement d'Auguste à l'empire. Son heureuse apparition, précisément à l'époque où le peuple romain était disposé à se soumettre même à un tigre, s'il avait entrevu la chance de n'en être pas déchiré; sa modération qu'il savait quelquefois, grâces à des suggestions étrangères, faire adroitement ressortir, puis les conseils et les bras de quelques grands hommes, furent le fondement de sa puissance, qu'il employa, du reste, bien plus à s'affermir sur le trône qu'à adoucir, du haut du trône, les malheurs de ses sujets, à améliorer leurs mœurs, à tirer un peuple entier du fond de l'abîme. Aux yeux de l'impartial moraliste, l'âge d'or d'Auguste n'est que l'âge de fer de l'immoralité. Les hommes, surtout au sortir de longues révolutions, s'attendent naturellement à de grandes choses, à des temps meilleurs, au triomphe de la vertu, des mœurs et des lois; mais, pour que ce changement s'opère, il faut que les premiers rayons partent d'en haut; les nobles et salutaires exemples qu'offrent le trône et ceux qui l'entourent, peuvent seuls relever les esprits abattus, et leur rendre leur énergie. Mais il n'en fut pas ainsi avec Auguste. Ses exemples n'étaient propres qu'à étouffer les étincelles de vertu encore éparses de loin en loin: aussi la licence des Romains atteignit-elle bientôt le degré de corruption qui dépouille un peuple de sa mâle vigueur.

On louait Auguste, parce qu'il avait promulgué de nombreuses et excellentes dispositions législatives;

mais il est des lois qui, appréciées d'après les exigences de l'époque où elles paraissent, sont assurément bonnes et excellentes, sans qu'elles attestent pour cela l'existence de l'ordre et des mœurs; elles font regretter bien plutôt que le besoin s'en soit jamais manifesté.

On louait Auguste d'avoir créé un corps de milice, composé de sept cohortes, logé dans son propre palais, entretenu à ses propres frais, pour protéger la tranquillité intérieure de la ville.

Mais examine-t-on cette mesure, on trouve qu'elle était impérieusement commandée par la fréquence des vols, des assassinats, des incendies. Il fallait que le monarque pourvût à la sûreté de son propre palais, le citoyen réclamait une garantie pour son repos.

Qu'un peuple est digne de compassion quand tout dépend du redoutable appareil de la police extérieure, parce que l'influence domestique de la vertu demeure inefficace!

Malgré ces mesures, le mal se propagea, la corruption des mœurs fut au comble, au point qu'Auguste lui-même sentit, à la fin de son règne, combien son siècle s'était dégradé sous le joug de passions effrénées, et quelle influence exerçait cette dégradation sur le bien général.

C'est une vérité, proclamée par l'histoire du monde entier, que là où n'habitent point les vertus domestiques, n'existent plus les vertus publiques et sociales.

Il est possible que cette considération, que sa propre expérience, aient engagé Auguste à approfondir l'état des choses, à rechercher le mal jusque dans sa racine, c'est-à-dire dans la violation des premiers devoirs de la famille, dans la profanation de la foi conjugale, et surtout dans le mépris où était généralement tombé le mariage.

Il ordonna, en conséquence, une revue solennelle des chevaliers romains, commandant que ceux qui n'étaient point mariés se rangeassent d'un côté; que ceux, au contraire, qui avaient des épouses occupassent l'autre. Voyant alors que plus de la moitié se trouvait dans la première catégorie, il tint ce discours remarquable :

« Quand la guerre et les maladies moissonnent tant de citoyens, que deviendra Rome, si l'on ne se marie? La ville ne se compose pas de maisons, de colonnades et de places publiques : ce sont les hommes qui la constituent. Nous ne sommes plus au temps des fables, où ils sortaient de dessous terre. Cette répugnance, d'ailleurs, ne vous rend pas plus chastes; car chacun de vous admet une compagne à sa table, dans son lit. Vous voulez seulement être plus libres dans vos excès. Invoquez-vous, à l'appui de vos refus, l'exemple des vestales? Soit, mais vivez avec la même chasteté, ou soumettez-vous aux châtimens qui les menacent. Dans tous les cas, vous êtes de mauvais citoyens, que l'on suive ou non votre exemple. »

A la même époque fut promulguée la loi *Papia*

Poppæa, qui confisquait au profit du trésor public les hérédités collatérales déférées aux célibataires. On fit aussi des dispositions contre l'adultère. Mais que les lois perdent vite la force et la considération, quand les législateurs sont les premiers à les enfreindre!

L'histoire remarque que Papius et Poppæus, qui donnèrent leurs noms à la loi que je rappelle, étaient tous deux célibataires. Les mesures d'Auguste ne se maintinrent pas long-temps; elles ne donnèrent aux mœurs aucune prépondérance sur la corruption de l'époque.

Par une conséquence du mépris auquel se trouvaient livrées les vertus domestiques, le grand lien qui unissait les familles au trône et à la patrie fut rompu : peut-on dès-lors attacher une estime si particulière au siècle d'Auguste?

Les exemples de ce prince dans son propre palais, la licence effrénée de sa fille Julia, les principes énervans d'Epicure qui se glissaient dans les familles, toutes ces causes agissant simultanément, il en résulta que, dans l'absence des vertus domestiques, le reste des lois n'obtint plus aucun accès, aucune considération; que, le bonheur de la famille s'étant évanoui, il n'exista plus de bonheur général; que les lois somptuaires, dont le luxe avait démontré l'urgence, demeurèrent sans exécution; que la justice devint le jouet de l'arbitraire; que la répartition des emplois publics fut influencée par la faveur, par l'avarice, au point qu'Ovide s'écria, d'ailleurs à si juste titre :

Aurea nunc verè sunt sæcula :
Plurimus auro venit honos.

Horace lui-même, qui élevait Auguste si haut, fut obligé de reconnaître combien il était fâcheux qu'on suivît la doctrine de cet Epicure, dont il se nommait le pourceau, et combien les mœurs des enfans avaient dégénéré de celles de leurs pères :

Mais est-il des vertus que le temps ne dévore?
Moins innocens que leurs aïeux,
Nos pères ont laissé des fils indignes d'eux;
Et nous, plus coupables encore,
Nous serons, en forfaits, vaincus par nos neveux.*

Dans l'ode à la Fortune, il dit :

Hélas! nous rougissons de nos maux, de nos crimes,
O siècle malheureux! que d'autels dévastés!
Nos frères, nos amis ont été nos victimes,
Quels dieux et quels devoirs avons-nous respectés?**

Il paraît enfin desirer le retour de ce temps où les poètes s'acquéraient une immortelle renommée en célébrant la véritable sagesse. ***

*Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentûm, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

**Eheu! cicatricum, et sceleris pudet
Fratrumque! Quid nos dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Linquimus? undè manum juventus
Metu deorum continuit? quibus
Pepercit aris?

***Fuit hæc sapientia quondam

Quant à ce qui concerne les arts et les connaissances, le siècle d'Auguste n'ajouta rien aux premiers ; il imprima aux autres une nouvelle direction. Le glaive à la main, on conquit les tableaux des Xeuxis et des Apelles; mais on n'en laissa point de nouveaux. On orna le Capitole des admirables statues des Lysippe et des Phidias; mais on n'en éleva aucune. Les plus beaux édifices étaient copiés d'après les Grecs. L'éloquence revêtit des formes différentes, embrassa de nouveaux objets. L'orateur se vit contraint de devenir courtisan, et le besoin de louer avec art détruisit l'éloquence patriotique. *

D'où vient cependant que l'on osa placer l'âge d'or sous le règne d'Auguste? Cette erreur découle d'une fausse interprétation de l'oracle de la sibylle, dont les poètes s'emparèrent, dans leur brûlant enthousiasme,

Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno.

* Tout en applaudissant aux intentions, tout en adoptant les conséquences générales de l'auteur, qu'il me soit permis de dire que la concentration du pouvoir dans la personne d'Auguste fut le salut de l'empire romain ; que si ce prince vainquit par Agrippa et gouverna par Mécène, il eut du moins le mérite d'avoir choisi et maintenu ces grands hommes ; qu'enfin, si les Romains imitèrent les Grecs, Auguste eut la gloire de les diriger dans cette imitation, de leur proposer des modèles, d'encourager leurs efforts. Sous le rapport littéraire, le siècle d'Auguste est fertile en monumens; impartiaux dans nos arrêts, mesurons notre reconnaissance d'après la grandeur des services rendus.

(*Note du Traducteur.*)

pour en faire une flatteuse application au règne de ce prince. De là les temples qui lui furent consacrés; de là les sacrifices qu'on lui offrit, comme aux dieux. Pour proclamer le génie et le mérite surnaturels de César-Octave, le sénat romain le salua du nom d'Auguste (sublime, divin).

§ VI. — *Vespasien regardé comme l'objet des prophéties.*

L'oracle de la sibylle, relatif au règne de paix et de justice qui devait fleurir sous les auspices d'un monarque puissant et pacifique, fut d'abord appliqué à César-Octave par les soins d'une adulation intéressée; plus tard, les Romains l'appliquèrent à l'empereur Vespasien, comme l'attestent deux passages remarquables de Suétone et de Tacite. Josephe avait prédit à Vespasien qu'il monterait sur le trône impérial; l'histoire de Suétone, non moins que son propre récit, en fait foi : tel fut même l'excès de ses louanges, qu'on lui reprocha d'avoir désigné Vespasien comme l'objet des prédictions qui concernaient le Messie.

« On était généralement convaincu que les anciens « livres des prêtres annonçaient qu'à cette époque « l'Orient deviendrait puissant, et que de la Judée « sortiraient les maîtres du monde. »*

* « Pluribus persuasio inerat, dit Tacite, antiquis sacerdotum « litteris contineri : eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, pro- « fectique Judeâ rerum potirentur. »

Ces anciens livres, possédés par les prêtres, auxquels Tacite fait allusion, sont les livres sibyllins, tracés sur la toile, et qui, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, étaient conservés à Rome, dans le temple de Jupiter Capitolin, avec un religieux respect. Suétone écrit : « Dans tout l'Orient s'était propagée l'an-« tique et constante opinion, que les destins avaient « arrêté qu'à cette époque la Judée donnerait des maî-« tres à l'univers. » *

Ces deux historiens voient dans Vespasien et dans Titus l'objet de l'attente universelle, mais ils ajoutent que les Juifs rattachaient de grandes espérances à l'accomplissement de cette prophétie.

§ VII. — *Prophétie relative à la grandeur de la maison de David.*

On peut assigner la même source qu'aux prédictions dont j'ai parlé précédemment, à une prophétie répandue dans Rome avec éclat quelques mois avant la naissance d'Auguste, et que l'on interpréta dans la suite en sa faveur : « La nature enfante le roi des « Romains ».** Cette circonstance se trouve dans Suétone, qui la rapporte d'après un certain Julius Mara-

* « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio : esse in « fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur. »

(SUETON., *In Vesp.*)

** « Regem populi romani naturam parturire. »

thus, dont le récit ajoute que la terreur du sénat fut si grande, qu'il décréta aussitôt qu'on ne conserverait la vie à aucun enfant mâle né dans le cours de cette année. Mais ceux dont les épouses se trouvaient enceintes, s'appropriant chacun une si haute prédiction, réussirent à prévenir l'exécution du sénatus-consulte.

L'opinion, propagée parmi les Romains, que des dominateurs sortiraient de la Judée, érigea en maxime politique l'extermination de la maison de David.

Eusèbe emprunte à Hégésippe la nouvelle qu'après la conquête de Jérusalem, Vespasien ordonna de rechercher et de détruire la postérité de David, ordre qui fut le signal d'une dure persécution. Cette circonstance n'est point invraisemblable, puisque les témoignages de Tacite et de Suétone nous ont appris que les Romains connaissaient la persuasion où se trouvait le peuple juif, qu'un prince s'éleverait de son sein, qu'il conquerrait l'empire de l'univers. Nous voyons, d'ailleurs, se reproduire quelques années plus tard cette jalouse mesure de la politique romaine.

Sous le règne de l'empereur Trajan, saint Siméon, allié du Sauveur, frère et successeur de l'apôtre saint Jacques sur le siège épiscopal de Jérusalem, périt avec joie, victime de la persécution. Depuis quarante-cinq ans, à la tête du premier siège de la chrétienté, il avait, au rapport d'Eusèbe, atteint l'âge si rare de cent vingt années lorsqu'il fut traduit devant le tribunal d'Atticus, alors gouverneur de Syrie, en sa double qualité de rejeton de la tige royale de David

et de chrétien, élevé d'ailleurs à la dignité épiscopale. Le saint vieillard souffrit le martyre durant plusieurs jours, au point que sa force étonna les Romains; et enfin, à l'exemple de son dieu et de son maître, il mourut crucifié. *

Domitien renouvela les recherches commencées par ses prédécesseurs, relatives aux rejetons de la maison de David. En cette qualité, on conduisit devant lui, à Rome, deux descendans de l'apôtre Judas, qui, par leur bisaïeule Marie, sœur de la Vierge mère du Sauveur, probablement aussi par leur bisaïeul Cléophas, frère de saint Joseph, père putatif de J.-C., se rattachaient à la famille du saint roi. L'empereur leur demandant s'il était vrai qu'ils descendissent de David, ils répondirent affirmativement. Domitien s'informant ensuite de leur fortune, ils lui dirent que tout leur avoir consistait en trente-neuf arpens de terre, dont la valeur montait à neuf mille deniers; que leur produit servait à payer les impôts et à les nourrir; qu'ils les cultivaient de leurs propres bras. En même temps, ils lui montrèrent leurs mains, dont le dur calus annonçait un fatigant travail.

Domitien les interrogea aussi sur le Christ et sur son règne, demandant quelle en était la nature. Ils répondirent qu'il n'était ni terrestre ni mondain, mais céleste et spirituel; qu'à la fin des siècles il se révélerait, alors qu'il viendrait dans sa majesté pour

* Eusèbe, *Hist. eccle.* III, 32 *ap. J.-C.*

juger les vivans et les morts, et pour traiter chacun suivant ses œuvres. Après les avoir entendus, Domitien ne prononça aucune condamnation, parce que la médiocrité de leur condition prévenait toute idée de crainte; mais il les renvoya. Depuis, on les promut à la dignité d'évêque, comme confesseurs et alliés de Jésus-Christ.

§ VIII. — *Prédictions des livres sibyllins, sur la naissance et les miracles de J.-C.*

De même que les livres sibyllins parlent d'un monarque grand et pacifique, dont la naissance rétablira le règne de la paix et de la justice, le dépeignant avec les images qu'employait Isaïe; de même encore ils décrivent ses actions, ses souffrances, ses persécutions, sa mort et sa résurrection : détails qui s'accordent jusque dans les moindres circonstances avec le récit de l'Evangile.

La sibylle annonce la naissance de l'enfant divin; elle l'appelle l'auteur de toutes choses, le conseiller de Dieu, ordonnant de le reconnaître pour la Divinité. *

* Dans sa lettre à Arius, qui niait la divinité du fils de Dieu, l'empereur Constantin invoque l'oracle de la sibylle d'Erythrée, voulant démontrer la folie d'Arius par les plus antiques documens de la Grèce et de Rome.

Ainsi s'exprime la sibylle :

Ραντοτροφον κτίστην, ὅστις γλύκυ πνευμ' ἐν ἅπασι
Καττετο, χ' ἡγητήρα Θέον πάντων ἐπωίησε.
Αὐτον σον γίνωσκε Θεόν Θεοῦ υἷον ἔοντα.

A ses vers, comparons ces mots de l'Ecriture : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe était avec « Dieu, et le Verbe était Dieu. » (*Saint Jean*, I, 1.)

« Jéhova m'a possédée au commencement de ses « voies, avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès- « lors. » (*Prov.* VIII, 22.)

« J'ai été établie dès l'éternité, et dès le commen- « cement, avant que la terre fût créée. Les abîmes « n'étaient point encore, lorsque j'étais déjà conçue: « Les fontaines n'étaient point encore sorties de la « terre, la pesante masse des montagnes n'était pas « encore formée; j'étais enfantée avant les collines. « Il n'avait point encore créé la terre, ni les fleuves, « ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il pré- « parait les cieux, j'étais présente; lorsqu'il environ- « nait les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur pres- « crivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air « au-dessus de la terre, et qu'il dispensait dans leur « équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfer- « mait la mer dans ses limites, et qu'il imposait une « loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs « bornes; lorsqu'il posait les fondemens de la terre, « j'étais avec lui, et je réglais toutes choses. J'étais « chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse « devant lui; me jouant dans le monde : et mes délices « sont d'être avec les enfans des hommes. Écoutez- « moi donc maintenant, mes enfans : heureux ceux « qui gardent mes voies. (*Prov.*, VIII, 23-32.) « Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui

« a été fait n'a été fait sans lui. » (*Saint Jean*, 1, 3.)

L'oracle de la sibylle montre le Juste opérant des miracles; elle le montre comme un être qui peut tout par sa parole, qui guérit chaque maladie; à la voix duquel les morts ressuscitent, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent. *

Ecoutons le prophète Isaïe :

« Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les « oreilles des sourds seront ouvertes; le boiteux bon- « dira comme le cerf, et la langue des muets sera « déliée. » (*Is.*, xxxv, 5, 6.)

La sibylle prédit sa puissance sur les élémens; elle annonce comment, avec cinq pains et deux poissons, il rassasie près de cinq mille hommes, au point que les morceaux superflus remplissent environ douze paniers; comment, par sa parole, il apaise les vents et la mer orageuse; avec quelle majesté il s'avance dans les voies de la paix. **

* Ραντα λόγῳ πραττων, πασαν τε νοσον θεραπεύων.
. . . . . Νεκρων δε ἀναστασις ἐσται,
Καὶ χωλων δρομος ἐστ' ὠκυς, καὶ κωφος ἀκουσει;
Καὶ τυφλοι βλεψουσι, λαλησουσ' οὐ λαλεοντες.

** Voici ses paroles :

Εἰν ἀρτοῖς ἅμα πεντε, καὶ ἰχθυεσσι δοιοισιν,
Ἀνδρων χιλιαδας ἐν ἐρημῳ πεντε κορεσει,
Καὶ τὰ περισσευοντα λαβων μετα κλασματα παντα,
Δωδεκα πληρωσει κοφινους εἰς ἐλπιδα πολλων,
Τους ἀνεμους παυσει τε λόγῳ, στρωσει δε θαλασσαν
Μαινομένην, ποσιν εἰρηνης πιστει τε πατησας.

§ IX. — *Prédictions des livres sibyllins, sur les souffrances et la mort de J.-C.*

La sibylle indique les mauvais traitemens, les injures, les chagrins que le Messie aura à supporter de la part de ses ennemis.

« Digne de compassion, sans honneurs, sans con-
« sidération, au comble de la misère, il proposera
« l'espérance. » *

« Il tombera ensuite entre les mains des méchans
« et des incrédules; leurs mains impures prodigue-
« ront des soufflets au Seigneur, et leurs bouches im-
« pudentes des crachats pleins de fiel. Mais lui, quoi-
« que innocent, présentera à leurs coups ses reins sans
« défense. » **

Rapprochons de ces paroles les expressions de l'Ecriture :

« Il est sans beauté et sans éclat; nous l'avons vu,
« et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons
« méconnu. » (*Isaïe*, LIII, 2.)

« J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frap-
« paient, mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil
« de la barbe; je n'ai point détourné mon visage de

* Οἰκτρος, ἄτιμος, ἄμορφος, ἐν οἰκτροις ἔλπιδα δώσει.

** Εἰς ἀνομων χειρας καὶ ἀπίστων ὅστερον ἡξει :
Δωσουσι τε Θεῳ ῥαπίσματα χερσίν ἀναγνοις,
Καὶ στομασιν μαροισι τα πτυσματα φαρμακοεντα :
Δωσει δ' εἰς μαστιγας ἁπλως ἄγνον τότε νῶτον.

« ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. » (*Is.*, L, 6.)

« Comme vous avez été l'étonnement de plusieurs « *par votre désolation,* il paraîtra aussi sans gloire « devant les hommes, et dans une forme méprisable « aux yeux des enfans des hommes. » (*Is.*, LII, 14.)

La sibylle annonce la tranquille résignation du Juste. *

A ce morceau correspond parfaitement la prédiction d'Isaïe sur le Messie :

« Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et « il n'a point ouvert la bouche : il sera mené à la « mort comme une brebis qu'on va égorger; il de- « meurera dans le silence sans ouvrir la bouche, « comme un agneau est muet devant celui qui le « tond. » (*Isaïe*, LIII, 7.)

La sibylle prédit le breuvage amer présenté au Messie sur la croix. **

« Et ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture; « et dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre à « boire. » (*Ps.* LXVIII, 26.)

La sibylle prédit encore qu'au moment de la mort du Juste, le voile du temple devait se déchirer, et une

* Καὶ κολαφίζομενος σιγησει, μή τις ἐπιγνω
Τις λογος, ἢ ποθεν ἦλθεν ἐναφθιμενοισι λαλησῃ;
Καὶ στεφανον φορέσει τὴν ἀκάνθινον.

** Εἰς δὲ τὸ βρωμα χολην, καὶ εἰς διψαν ὄξος ἔδωκαν,
Τῆς ἀφιλοξενιης ταυτην δειξουσι τραπεζαν.

profonde obscurité se répandre; mais qu'après trois jours le Juste ressusciterait. *

§ X. — *L'idee de la rédemption reproduite chez les poètes.*

S'il est vrai (et ce point me paraît incontestable, avéré) que l'oracle de la sibylle soit une prédiction du règne du Messie, probablement, à mon avis du moins, quelques traits de cette peinture prophétique se trouvent épars dans les œuvres des poètes romains.

Ainsi une ode d'Horace (1, 2) renferme l'idée qu'un dieu seul peut expier les crimes des hommes. D'où le poète a-t-il tiré l'idée grande, sublime, de la rédemption du monde? A qui l'aurait-il empruntée, si ce n'est aux oracles de la sibylle?

Expliquons d'abord ce qui donna lieu au poème.

L'an 731 et 32 de la fondation de Rome, régna une maladie si destructive, que la plupart des citoyens qui en furent atteints en périrent victimes; de fréquens incendies réduisirent les plus beaux édifices en cendres et en ruines; le Tibre s'éleva au-dessus de ses rives, et inonda la ville entière. A ces désastres terribles se joignirent de sinistres présages et une famine

* Ναου δεσχισθη τὸ πετασμα, καὶ ἡματι μεσσω
Νυξ ἐσται σκοτοεσσα πελωριος ἐν τρισιν ὡραις.
Καὶ θανατου μοιραν τελεσει, τριτον ἡμαρ ὑπνωσας,
Καὶ τοτ' ἀπωφθιμενον ἀναλυσας εἰς φαος ἥξει
Πρωτος ἀναστασεος, κλητοις ἀρχην ὑποδειξας.

générale. Le malheur commun plongea Rome dans l'effroi et dans une morne stupeur. Les Romains le regardaient comme une punition infligée par les dieux, irrités du meurtre de César et de l'effusion du sang de tant de citoyens. On consulta les livres sibyllins pour connaître de quelle manière, par quels sacrifices, on pourrait apaiser la divinité: telle est la circonstance dans laquelle fut composée l'ode d'Horace.

En voici le sommaire: Ces désastreux phénomènes nous annoncent le courroux des dieux contre les crimes du peuple. Qui pourra le réconcilier avec le ciel? Aucun mortel, même le plus juste; pas même les humbles et chastes vestales. Un dieu seul peut donc consommer ce grand œuvre! Qu'il daigne, touché de notre malheur, descendre de l'Olympe! Mais quelle sera cette bienfaisante divinité? Apollon qui préside aux augures, Mars, Vénus ou Mercure? Déjà, sous les traits d'Auguste, ce dernier dieu habite parmi nous; c'est à lui seul qu'il est donné d'expier nos crimes, et, dieu lui-même, d'apaiser la divinité. Puisse-t-il aussi prolonger encore son séjour au milieu des Romains.

Laissons parler le poète: *

Pour cet empire, hélas! au bord du précipice,
Quel dieu nous prêtera sa faveur protectrice?

* Nous suivons la traduction de M. Daru.
(*Note du Traducteur.*)

Qu'espérer de vos pleurs, ô filles de Vesta!
Sourd à nos vœux tardifs, et lassé de nos crimes,
Quelles sont les victimes
Que le maître des dieux parmi nous choisira?

Accourez à nos vœux, venez, dieu des présages,
Blond Phébus, paraissez, le front ceint de nuages;
Ou viens toi-même; viens, descends avec ton fils,
Souveraine des cœurs, charme de l'empyrée,
Divine Cythérée,
Amène sur tes pas l'Indulgence et les Ris.

Et toi, dieu des combats, dieu de sang et d'alarmes,
Qui chéris le tumulte et le fracas des armes,
Et du Marse vainqueur le front injurieux,
Sur tes fils oubliés qu'opprime leur misère,
Jette un regard de père,
Et sois rassasié de nos coupables jeux.

Sera-ce vous enfin, favorable Mercure,
Qui, d'un jeune héros empruntant la figure,
De César immolé vengerez le trépas?
Oubliez parmi nous les demeures célestes;
Que nos crimes funestes
Sur les ailes des vents ne vous éloignent pas.

Et toi, César, et toi que la gloire couronne,
Aime les noms sacrés que notre cœur te donne;
Sois le prince adoré, le père des Romains,
Et ne souffre jamais qu'une armée étrangère
Franchisse la barrière
Des états dont le sceptre est remis en tes mains.

Quel que soit le jugement que l'on porte, toujours il restera démontré à mes yeux, que cette idée de l'expiation des crimes des hommes par l'entremise d'un dieu, découlait directement et ne pouvait dériver que des livres sibyllins.

§ XI. — *Authenticité des livres sibyllins.*

Cette frappante concordance des oracles sibyllins avec les paroles des Prophètes et de l'Evangile, paraîtra sans doute étrange à un grand nombre de lecteurs. Il en fut ainsi du temps du savant Lactance. C'est ce qui lui fit dire : Quelques esprits, dont ce rapport force la conviction, allèguent, pour s'y soustraire, que les vers sibyllins ont été controuvés et composés par les soutiens intéressés du christianisme.

Toutefois il est impossible de s'armer d'une semblable objection, quand on a lu Cicéron, Varron et autres anciens auteurs qui parlent de la sibylle d'Erythrée et de différentes prophétesses.

C'est à leurs livres que nous empruntons nos preuves; or, ces écrivains sont morts avant l'Incarnation du Christ. Je ne doute point que les vers sibyllins n'aient passé dans l'antiquité pour des fables, parce que personne ne les comprenait; car ils prophétisaient d'étonnans miracles, sans en désigner, ni la forme, ni l'époque, ni l'auteur; la sibylle d'Erythrée prédit elle-même qu'on l'accuserait de folie et de mensonge.*

« Ils nommeront la sibylle insensée, mensongère;
« mais, lorsque tout sera arrivé, vous penserez à moi,

* . . . . . Φήσουσι Σιβυλλην
Μαινομενην ψευστειραν : ἐπαν δὲ γένηται ἁπαντα,
Τηνικα μου μνημην ποιησετε, κ' οὐκ ἔτι μ' οὐδεις
Μαινομενην φησει με Θεου μεγαλοιο προφητιν.

« et alors personne ne me nommera insensée, moi, « prophète du Dieu très haut. »

Ces vers demeurèrent donc cachés pendant des siècles; mais, quand la naissance et la passion du Christ eurent mis au grand jour ce qui était enveloppé de mystère, on y attacha de l'importance, de même que les prédictions des Prophètes, lues par le peuple juif durant quinze cents ans et plus, ne furent comprises qu'alors que les paroles et les actions du Christ les eurent vérifiées; car les Prophètes l'ont prédit, et les hommes n'interprétèrent leurs oracles que quand tout fut accompli. *

Quoique les livres sibyllins renferment un si grand nombre de hautes vérités, il n'est cependant pas nécessaire de considérer les sibylles comme des prophétesses éclairées par l'esprit de Dieu : elles ont pu puiser dans les antiques traditions de l'Orient, ou à la source sacrée d'Israël. Les Romains eux-mêmes savaient que les sibylles arrivaient de pays éloignés, comme le prouvent sans réplique les paroles de Tite-Live, qui s'exprime ainsi à ce sujet : « *Antè sybillæ* « *in Italiam adventum.* » **

* Lactance, *De verâ Sapientiâ*, lib. iv, cap. xv.

** Tite-Live, i décade, i, 7.

SCANDINAVIE.*

§ I. — *Mythologie d'Odin.*

Les Allemands septentrionaux et les Saxons possédaient, aussi bien que les Scandinaves, la mythologie d'*Odin*, car ils ne formaient tous originairement qu'un peuple. Cette mythologie fit naître, vers la fin du neuvième ou dans le cours du dixième siècle, un poème où nous puisons nos principales données sur le culte du Nord. Ce poème est l'*Edda des Islandais*.

§ II. — *Sa Nature.*

L'*Edda des Islandais* est le monument le plus remarquable des antiquités du Nord. Le culte symbolique rendu à la nature, dit un auteur qui en a fait une profonde étude, ressort de toutes parts de l'*Edda*, comme d'une source pleine et abondante, sous

* Deux systèmes religieux se partageaient l'Europe païenne : nous avons épuisé nos réflexions sur le premier, qui embrasse les mythologies grecque et romaine, et nous abordons le second, qui régnait en Gaule, en Bretagne, en Germanie. Composé en Islande par *Sœmund Sigfusson* vers 1057, abrégé vers 1220 par *Snorro Sturleson* qui le sépara en *Edda*, ou mythologie proprement dite, et en *Scalda*, ou poétique, l'*Edda des Islandais* est le résumé du dernier système; résumé qui nous intéresse à un double titre, et comme objet d'étude, et comme monument patriotique. Voyez la traduction de Mallet, 3e édition.

(*Note du Traducteur.*)

le voile de mystérieuses sentences, de chants prophétiques. Reconnaissable du reste, quoique sous des couleurs plus ternes et plus grossières, dans quelques parties évidemment analogues du Zendavesta des Perses, ce culte symbolique de la nature, lorsqu'on l'oppose à la mythologie plus légère, plus belle dans ses formes extérieures, mais, au fond, tout-à-fait matérielle, des nations grecques, mérite qu'on le regarde comme un paganisme moins impur, moins sensiblement altéré, moins déraisonnable, plus austère et plus rigoureux; c'est le même, d'ailleurs, que professaient nos ancêtres de Germanie. Le système religieux des Celtes l'emportait de beaucoup sur celui des Grecs. S'ils avaient leurs démons, aussi bien que les derniers, dont toutes les divinités populaires n'étaient que des démons, du moins, ils croyaient que l'*Allfadur* (auteur de toutes choses) était un dieu unique; ils admettaient l'immortalité de l'âme.

§ III. — *Dogmes divers.*

Suivant Tacite, les anciens Germains ne pensaient pas qu'il fût convenable à la grandeur et à la majesté des dieux de les circonscrire dans l'enceinte des temples, de les limiter sous des formes humaines. Ils consacraient des forêts et des bocages; ils attribuaient des noms divins à l'être mystérieux que personnifiait leur vénération.

Ce témoignage de Tacite nous apprend quelles idées

pures et sublimes de la Divinité se développaient chez les habitans du Nord. Or, elles dérivaient de l'Orient, de la Perse surtout; car, sous le double rapport de la religion, puis de la langue, des habitudes de la vie et des mœurs, on remarque une intime affinité entre les Perses et les peuples de Germanie.

L'Edda contient une allusion directe au dogme de la Trinité, puisqu'il nous rapporte qu'un roi de Suède aperçut, sur trois trônes élevés les uns au-dessus des autres, trois êtres à forme humaine, dont l'un se nommait *Har* (sublime), l'autre *Zaphnar* (l'égal du sublime), le dernier *Tredix* (troisième).

L'Edda renferme encore la doctrine du retour de l'ordre et de la paix, tel que le décrit si poétiquement la quatrième églogue de Virgile.

§ IV. — *Balder, emblème du Messie.*

Il rapporte également l'histoire du dieu qui, spécialement, daigne habiter parmi les hommes, histoire reproduite par toutes les traditions orientales. Il parle de *Balder,* que les Scandinaves honoraient dans le soleil, et qui se confond originairement avec le *Bel* des Chaldéens, le Mithra des Perses, le Hélios des Grecs: c'est un être bienveillant, doux, favorable aux hommes, objet de leurs louanges. Comme l'Osiris des Egyptiens, il remplit les fonctions de juge; sa sentence est sans appel. Les colonnes de son palais dans le ciel sont couvertes de caractères runiques (lettres sacrées,

auxquelles les anciens Allemands et les Scandinaves attribuaient un pouvoir magique) qui ont la vertu d'évoquer les morts. A l'instigation du mauvais esprit, que l'Edda nomme *Loke*, source du mensonge et de la discorde, idée à laquelle répond exactement le mot grec διαβολος, Balder, ce dieu bon, ami des hommes, les délices des habitans du ciel, fut privé de la vie; mais, dit l'*Edda*, lors du *crépuscule* des dieux * (le dernier jour), il sortira de l'empire de la mort, pour vivre dans le ciel avec Allfadur (auteur de toutes choses, le père des dieux), et les âmes des hommes justes. Il est inutile de remarquer que cette mystérieuse doctrine, qui se retrouve dans toutes les traditions païennes, dans les histoires de tous les peuples, n'est autre que l'idée d'expiation, modifiée diversement suivant la différence des pays.

Si l'on néglige ce fil conducteur, en expliquant et interprétant les croyances générales des peuples, l'on s'égare dans un labyrinthe inextricable.

* C'est-à-dire des divinités *inférieures*, soit bonnes, soit mauvaises, qui retomberont en combattant dans le sein de la *grande* divinité, d'où toutes choses sont émanées et qui survit à toutes choses. Après cela, le monde devient la proie des flammes destinées plutôt à le purifier qu'à le détruire, puisqu'il reparaît dans la suite plus beau, plus agréable et plus fécond. Voyez la traduction de Mallet, 3e édition, page 241.

(*Note du Traducteur.*)

§ V. — *Insuffisance de toute autre interprétation de l'Edda.*

Rappelons ici une autre version à laquelle prêta cette histoire fabuleuse. L'*Edda*, dit un de ses plus savans appréciateurs, est un récit tout-à-fait tragique, parce que le culte et la contemplation de la nature, isolés de la pleine connaissance de la Divinité, conduisent nécessairement à considérer l'univers sous un point de vue triste et décourageant. C'est ainsi que les plus grands poètes de l'antiquité, nonobstant la pureté, l'éclat, la sérénité de leurs descriptions, se trouvaient intérieurement subjugués par un sentiment pénible. La poésie même et les jeux de l'imagination, quelle que soit la puissance de l'art, ne sauraient se vivifier à la lumière de l'espérance et d'une satisfaction véritable, si les rayons de cette lumière ne partent directement du soleil de justice, de vérité et d'amour, que l'antiquité n'entrevoyait que d'une manière confuse, qui se dérobait même presque entièrement à ses yeux. La mythologie du Nord est donc empreinte d'une sorte de tristesse, mais d'une tristesse tout-à-fait distincte de la sombre mélancolie qui caractérise Ossian, poète toujours nébuleux et souvent vide de pensées.

Balder, le plus aimable des enfans d'Odin, a succombé sous les coups d'une mort inévitable. Odin même, l'aïeul des héros, le père des dieux et de la lumière, succombera dans la dernière lutte contre le

pouvoir triomphant des ténèbres : c'est ce que prédisent d'anciens Prophètes, tandis que lui-même, rappelant à lui, par une mort prématurée, les plus illustres héros de la terre, les rassemble dans son Walhalla, et s'assure ainsi un plus grand nombre de combattans pour ce jour décisif, qu'il prévoit sans qu'il puisse l'éviter. Assurément les tragiques détails de la mythologie du Nord ne causent une impression si profonde, si douce, si touchante, que parce que cette fable réunit elle-même un puissant intérêt, en un mot, tout ce que l'amour a de tendresse et de beauté, ce que le printemps et la nature ont de sérénité et de grandeur, ce que le monde des héros a de charme et de courage.

Une si ingénieuse interprétation de l'Edda pourrait suffire, si ces fictions se trouvaient circonscrites dans le sein d'un peuple. Mais comment se fait-il, au contraire, qu'elles se reproduisent, à-peu-près sous les mêmes traits, chez toutes les nations de l'antiquité, et comment expliquer ce phénomène? Supposera-t-on que la contemplation de la nature, sous ce triste point de vue, a fait naître dans tous les pays, et les mêmes idées, et les mêmes fictions? Cette hypothèse une fois admise, pourquoi les livres sacrés des Indiens, des Chinois, des Perses, attachaient-ils tous à cette fiction une si grande importance? Pourquoi cette opinion populaire, de préférence à toute autre, formait-elle la base des mystères de l'Egypte et de la Grèce, des livres sibyllins à Rome, de l'Edda

chez les peuples du Nord? Pourquoi les autres traditions de l'Orient tendent-elles à s'en rapprocher, comme de leur centre? Cet accord universel doit faire raisonnablement soupçonner, doit même nous convaincre que la fable recèle dans son sein une vérité céleste, que cette vérité est la même à laquelle se rapportent plus ou moins directement les révélations de l'ancienne alliance, et qui concerne celui que l'Ecriture sainte nomme le Desiré des peuples.

C'est ce qui nous atteste encore que la vérité est le fondement de la fable.

JUDÉE.

§ I. — *Unité de Dieu.*

Après avoir jeté du jour sur les obscurs vestiges du dogme de la rédemption chez les peuples païens, et reconnu la source *unique* d'où jaillirent ces religieuses traditions, il ne sera point inutile, pour compléter le système de nos preuves, de faire ressortir les lumières qui éclairaient en Israël ce point fondamental de notre croyance. En effet, l'idée de la rédemption n'apparaît d'une manière tout-à-fait éclatante et positive que dans nos livres sacrés; les opinions des peuples et leurs mythes, rayons isolés du brillant soleil de la révélation, ne jettent qu'une douteuse lueur; mais, réunis en faisceau et joints aux lumières de l'Écriture, ils suffiront pour guider nos

pas à travers les ténébreux détours de l'histoire jusqu'au foyer des idées révélées.

C'est une grave erreur que de supposer, qu'au sein même du peuple choisi, l'idée du Messie comme fils de Dieu, se trouvât enveloppée d'obscurité, et que la doctrine de la Trinité fût entièrement inconnue aux Israélites. La suite de cet ouvrage établira le contraire.

Il est inutile de prouver que l'Unité de Dieu forme la base de l'Écriture sainte. Les paroles de Moïse : « Écoutez, Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul *et* unique Seigneur (*Deut.*, VI, 4.) », renferment la grande vérité qui traçait une ligne de démarcation entre le peuple de Dieu et tous les autres peuples de la terre. « Tous les dieux des nations sont des démons; mais le Seigneur est le créateur des cieux. » (*Ps.* XCV, 5.) Telle est la croyance distinctive des Israélites.

§ II. — *Idée de la Trinité.*

Outre cette idée fondamentale de la religion des Hébreux, se présente la distinction des trois personnes divines.

Dieu parle, et tout est créé. Sa parole produit la lumière, et la sépare des ténèbres. Sa parole sépare les eaux d'avec les eaux, et fait briller le firmament. Sa parole divise les eaux de l'élément aride, et fait ainsi paraître la terre, toutes les espèces d'arbres et de plantes. Sa parole place dans le ciel le soleil, la

lune et une innombrable foule d'étoiles. Sa parole anime les poissons au sein des eaux et crée des oiseaux, chacun selon son espèce. Sa parole fait sortir du sein de la terre une foule d'animaux, elle produit l'homme à la fin. Sa parole, qui tire le ciel et la terre du néant, et qui crée tous les êtres, est l'image de son *verbe* éternel; l'esprit divin qui reposait sur les eaux, représente son *esprit*.

En créant l'homme, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance! » (*Gen.*, I, 26.)

Le respect empêchait les Juifs de prononcer le nom de Jéhovah; ils le remplaçaient par celui de Adonaï (seigneurs), quoique cependant ils auraient pu dire Adoni (seigneur).

L'emploi du mot Adonaï est, selon moi, le meilleur moyen d'expliquer celui du mot Élohim, les dieux, ou Jéhovah Élohim, le Seigneur les dieux. Josué disait au peuple : « Vous ne pourrez servir le Seigneur, parce que c'est un dieu saint, un dieu fort et jaloux. » (*Jos.*, XXIV, 19.)

Le Seigneur apparut en la vallée de Mambré à Abraham, « assis à la porte de sa tente, dans la plus « grande chaleur du jour. Ayant levé les yeux, trois « hommes lui parurent près de lui. »

Il paraît qu'Abraham reconnut aussitôt la présence du Seigneur, car il dit à l'un : « Seigneur! si j'ai « trouvé grâce devant vos yeux, ne passez pas la mai- « son de votre serviteur. » (*Gen.*, XVIII, 1-3.)

Le chapitre suivant contient : « Le Seigneur fit

« descendre du ciel, sur Sodome et sur Gomorrhe, une « pluie de souffre et de feu. »

L'Écriture sainte parle plusieurs fois de l'ange, c'est-à-dire de l'envoyé qui apparaît aussitôt que Jéhovah; l'envoyé n'est point le père, autrement quel serait l'auteur de sa mission?

L'ange du Seigneur apparut à Moïse en une flamme de feu au milieu d'un buisson : « Mais le Seigneur le « voyant venir pour considérer ce qu'il voyait, l'appela « du milieu du buisson ». Il se nomme « le dieu d'A- « braham, le dieu d'Isaac, le dieu de Jacob », puis Jéhovah.

N'est-il point évident que le Dieu, auteur de la mission, était aussi l'envoyé?

David s'écrie : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « asseyez-vous à ma droite; jusqu'à ce que je réduise « vos ennemis à vous servir de marche-pied. » (*Ps.* CIX.)

Et Salomon : « Qui est monté au ciel et qui en est « descendu? Qui a retenu l'esprit dans ses mains? qui « a lié les eaux comme dans un vêtement? Qui a af- « fermi toute l'étendue de la terre? Quel est son nom, « et quel est le nom de son Fils, si vous le savez? » (*Prov.*, XXX, 4.)

Joint à tant d'autres passages où l'on parle du Fils et du Saint-Esprit, celui-ci n'est point sans importance : « C'est par la parole du Seigneur que les cieux « ont été affermis; et c'est le souffle de sa bouche « qui a produit toute leur vertu. » (*Ps.* XXXII, 6.)

Le livre de la Sagesse parle expressément de cette

parole comme d'une personne, lorsqu'il mentionne le meurtre des premier-nés de l'Égypte : « Car, lorsque « tout reposait dans un paisible silence, et que la « nuit était au milieu de sa course, votre parole « toute-puissante vint du ciel, du trône royal, et « fondit tout d'un coup sur cette terre destinée à la « perdition. » (*Sag.*, XVIII, 14, 15.)

Ce livre parle de l'Esprit saint, comme le nouveau Testament : « Et qui pourra connaître votre pensée, « si vous ne donnez vous-même la Sagesse, et si vous « n'envoyez votre Esprit saint du plus haut des « cieux? » (*Sag.*, IX, 17.)

La Sagesse signifie le Verbe, fils de Dieu; interprétation que rend au moins très vraisemblable la comparaison des ouvrages d'autres écrivains avec l'Écriture, que confirme en particulier tout le huitième chapitre des proverbes de Salomon, où il introduit la Sagesse, s'écriant : « J'ai été établie dès l'éternité et « dès le commencement, avant que la terre fût créée. « — Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente « (*Prov.*, VIII, 23, 27). — J'étais avec lui, et je « réglais toutes choses. J'étais chaque jour dans les « délices, me jouant sans cesse devant lui; me jouant « dans le monde, et mes délices sont d'être avec les « enfans des hommes. » (*Prov.*, VIII, 30, 31.)

Les anciens commentateurs juifs disent que le Verbe et la Sagesse ne sont qu'une même personne. Le savant Philon appelle le Verbe δευτερος Θεος, le second dieu : expression qu'un chrétien ne peut se permet-

tre, mais qui prouve que Philon croyait à la divinité du Verbe.

Le rabbin Béchaï dit que Dieu se sert de la Sagesse et du Saint-Esprit, comme de deux mains.

D'autres anciens rabbins attribuent au Verbe (Mimra) et à la gloire (Schekinah), tous les miracles opérés pour soutenir leur nation, et toutes les apparitions divines.

Ils attribuent à Mimra ou au Verbe, des actions qui supposent évidemment qu'il est une personne divine; des ordres, des réponses, l'établissement de lois, l'accomplissement de prières.

Au sujet de ces mots : « Alors Moïse le fit sortir du « camp, pour aller au-devant de Dieu.» (*Ex.*, XIX, 17.) le rabbin Onkelos, qui vivait avant la venue du Sauveur, observe dans son célèbre Targum (commentaire de l'Écriture) que Moïse allait au-devant du Verbe du Seigneur.

Et Jonathan, dont le Targum jouit également de la plus haute estime parmi les rabbins, et qui vivait avant J.-C., dit en expliquant ces mots : « J'étais « alors entre le Seigneur et vous », que Moïse se trouvait entre les Hébreux et le Verbe du Seigneur.

Le rabbin Jabbi-Siméon-Ben-Johai, auteur du livre Zophar, plus ancien que le Talmud, et dont quelques écrivains reportent la composition à une époque qui précéda la naissance du Sauveur, explique, comme nous, le *trois fois saint* que l'on rencontre dans Isaïe par les trois personnes de la Divi-

nité, les nommant encore ailleurs trois soleils ou lumières, trois princes sans commencement et sans fin.

Ce même auteur cite le rabbin Ibba, qui expliquait ces mots : « Écoutez, Israël! le Seigneur notre Dieu « est le seul *et* unique Seigneur », en disant qu'il s'agissait d'abord du Père, puis du Fils, source de toute connaissance, enfin du Saint-Esprit qui procède des deux premiers, ajoutant que Dieu est un. Cependant le rabbin observe que *ce grand mystère ne devait point être divulgué, avant la venue du Messie.*

Nous ne voyons point qu'à l'époque où parut le Sauveur, ni qu'après sa résurrection, lorsque ses apôtres prêchèrent l'Évangile, les Juifs aient trouvé étrange qu'on leur parlât d'un Fils de Dieu et du Saint-Esprit : leur erreur provenait seulement de ce qu'ils attendaient un Messie, dont la gloire et la puissance se déployeraient sur la terre, et qui les affranchirait du joug des Romains.

Toutefois on ne saurait dissimuler que cette doctrine demeura enveloppée d'obscurité avant l'apparition du Fils de Dieu, et que les premiers d'Israël, à l'exemple des rabbins que j'ai cités, pensaient qu'il fallait dérober ce mystère au peuple.

Deux motifs dictaient cette conduite : on voulait d'abord empêcher que ce peuple, entouré de païens, et si souvent tombé lui-même dans l'idolâtrie, ne crût à la pluralité des dieux ; on voulait, en outre, éviter aux païens le scandale d'une fausse interprétation du dogme de la Trinité.

Cette dernière considération influença probablement les Septante, chargés, dans Alexandrie et pour un roi grec, au milieu de Grecs et d'Égyptiens, de composer une version des livres sacrés; elle les engagea à affaiblir différens passages relatifs à ce mystère, entre autres celui-ci que renferme le deuxième psaume : δραξασθε παιδειας (embrassez sa loi ou le Fils), que la Vulgate rend par : *apprehendite disciplinam;* tandis que saint Jérôme traduit : *adorate filium*, adorez son Fils; et d'autres : *osculamini filium*, embrassez le Fils.

On ne peut douter qu'il ne fût dans les décrets de Dieu que cette doctrine se propageât avec la lumière de l'Évangile.

§ III. — *J.-C. annoncé dans la Genése.*

L'Écriture sainte nous présente d'une manière, à-la-fois plus claire et plus parfaite, l'idée de la rédemption du monde : car toutes les institutions que Dieu donna à son peuple, toutes ses révélations, ont plus ou moins directement trait au Desiré, à l'Oint du Seigneur, dont le règne n'aura point de fin; « qui établira sa domination d'une mer jusqu'à l'autre, dans « lequel seront bénis tous les peuples, qu'adoreront « tous les rois, auquel seront assujéties toutes les « nations! »

Qu'il me soit permis de montrer sous combien d'allégories diverses l'Écriture annonce le Messie.

Aussitôt après le péché du premier homme, Dieu commença à prédire le Rédempteur du monde, qui devait être conçu dans le sein d'une femme.

« Je mettrai », dit-il au serpent, instrument de l'Es-« prit de ténèbres, « je mettrai inimitié entre toi et la « femme, entre sa race et la tienne : elle te brisera la « tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon. » (*Gen.*, III, 15.)

Ce jugement contenait implicitement la promesse que d'une vierge immaculée naîtrait un enfant, fils de Dieu; que la postérité de la femme ruinerait les œuvres du démon.

Noé, qui fut seul sauvé du déluge, hérita de cette promesse, qui échut ensuite en partage à Abraham : « Tous les peuples de la terre, lui dit le Seigneur, « SERONT BÉNIS EN VOUS. » (*Gen.*, XII, 3.)

Le Sauveur sortira de la race d'Abraham. La promesse lui en est renouvelée, lorsque le Seigneur lui parle à l'époque de la destruction de Sodome : « Pour-« rai-je cacher à Abraham ce que je dois faire...; « puisque toutes les nations de la terre SERONT BÉNIES « en lui? » (*Gen.*, XVIII, 17, 18.)

La même promesse lui est faite en ces mots : « Et toutes les nations de la terre seront bénies en ta « race ou en celui qui sortira de toi »(*Gen.*, XXII, 18.); car l'expression *in semine tuo*, est susceptible de cette double interprétation.

Dans la suite, cette promesse est transmise à Isaac : « Et toutes les nations de la terre SERONT BÉNIES par

« celui qui sortira de vous » (*Gen.*, XXVI, 4.). Elle est réitérée à Jacob : « Et toutes les tribus de la terre « SERONT BÉNIES EN VOUS et dans celui qui sortira de « vous, *in semine tuo.*» (*Gen.*, XXVIII, 14.)

Le Rédempteur se trouve donc déjà six fois annoncé.

§ IV. — *Prédiction de Jacob.*

Avant sa mort, Jacob appela ses fils et leur dit : « Assemblez-vous tous, afin que je vous annonce ce « qui vous doit arriver dans les derniers temps. Venez « tous ensemble et écoutez, enfans de Jacob; écoutez « Israël, votre père »! Plein de l'esprit de Dieu, il s'élève avec force et avec feu contre les crimes de ses trois fils aînés, et pourtant il les blâme en père. Il ne les déshérite pas, mais le droit d'aînesse passe sur la tête de Juda, que, dans son ravissement et par un religieux cantique, il exalte comme le père du Messie.

Suivant la coutume des prophètes de la Bible, quelques passages de cette prédiction concernent directement Juda, quatrième fils de Jacob, ou plutôt sa postérité; quelques-uns s'appliquent exclusivement au Messie, qui doit en sortir; tous néanmoins regardent le Christ, puisque ce n'est qu'à cause de lui que la race de Juda se trouve glorifiée. « Après la mort de « Josué, les enfans d'Israël consultèrent le Seigneur, « et lui dirent : Qui marchera devant nous pour « combattre les Chananéens, et qui sera notre chef « dans cette guerre? Le Seigneur répondit : Juda

« marchera devant vous; j'ai livré la terre ennemie « entre ses mains » (*Jug.*, I, 1, 2.). Juda se multiplia avec une plus grande fécondité qu'aucune des autres tribus d'Israël.

David, second roi d'Israël « que Dieu tira des pâ- « turages lorsqu'il suivait les troupeaux, afin qu'il fût « le chef de son peuple d'Israël » (*Rois*, II, VII, 8), David était de la famille de Juda; et, quand dix tribus s'affranchirent de la maison de David pour constituer le royaume d'Israël, Juda et Benjamin formèrent un royaume particulier, soumis aux descendans de David, maître de la ville sainte et du temple, et qui dura environ cent trente ans de plus que le royaume d'Israël. Celui-ci fut subjugué par l'Assyrie, celui-là par Babylone; Israël resta dispersé et se perdit en grande partie au milieu des païens; Juda et Benjamin demeurèrent unis; ils conservèrent, même durant la captivité, un chef de la famille de David, nommé chef de la captivité; Zorobabel, prince en Juda, de la maison de David, ramena le peuple et bâtit le second temple; indépendant de conquérans étrangers, Juda suivit la véritable religion, jusqu'à la naissance de Jésus, fils de David et roi dans l'éternité.

Maintenant encore que le peuple se trouve épars dans toutes les contrées, Juda lui donne son nom, synonyme de louange.

Faisant allusion à ce sens allégorique, Israël bénit son fils avec enthousiasme :

« Juda, vos frères vous loueront : votre main mettra

« sous le joug vos ennemis; les enfans de votre père « vous adoreront, Juda est un jeune lion. Vous vous « êtes levé, mon fils, pour ravir la proie; en vous re- « posant, vous vous êtes couché comme un lion et « une lionne : qui osera le réveiller?

« Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le « prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit « être envoyé soit venu, et c'est lui qui sera l'attente « des nations.

« Il liera son ânon à la vigne; il liera, ô mon fils, « son ânesse à la vigne; il lavera sa robe dans le vin, « et son manteau dans le sang des raisins.

« Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents « plus blanches que le lait. »

Juda, vos frères vous loueront. On vantait la fécondité, les conquêtes, la puissance des enfans de Juda, de qui les Patriarches sont les pères, et desquels est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu au-dessus de tout, et béni dans tous les siècles. (*Rom.*, IX, 5.)

Votre main mettra sous le joug vos ennemis. La main de Juda s'appesantit souvent sur les ennemis du peuple élu; un jour aussi les ennemis du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, sentiront la pesanteur de son bras.

David avait dit de lui :

« Vous les gouvernerez avec une verge de fer et les « briserez comme le vaisseau du potier. Et vous « maintenant, ô rois, ouvrez votre cœur à l'intelli-

« gence; recevez les instructions *de la vérité*, vous « qui jugez la terre; servez le Seigneur dans la « crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement; « embrassez étroitement *la pureté* de la discipline, « de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colère, « et que vous ne périssiez hors de la voie de la jus- « tice. Lorsque dans peu de temps sa colère se sera « embrasée, heureux tous ceux qui mettent en lui « leur confiance. »

Les enfans de votre père vous adoreront.

Devant David et Salomon, rois de la race de Juda, s'inclinèrent toutes les tribus d'Israël.

Le Fils unique du Père céleste ne dédaigne point d'appeler ses frères ceux qu'il sanctifie, de se nommer l'aîné de ces frères innombrables qui tous s'inclinent devant lui, devant lui au nom duquel plient le genou tous ceux qui habitent dans le ciel, sur la terre, dans les lieux inférieurs.

Juda est un jeune lion.

Cette tribu guerrière et dominatrice pouvait, à juste titre, être comparée à un lion.

Jean entendit un des vingt-quatre vieillards, qui entouraient le trône de Dieu, lui dire : « Ne pleure « point; voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton « de David, qui a obtenu par sa victoire le pouvoir « d'ouvrir le livre, et d'en lever les sept sceaux. » (*Apoc.*, v, 5.)

Le sceptre ne sera point ôté *de Juda, ni le*

prince de sa postérité jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu.

Tous les rois de la maison de David furent oints, mais le Desiré des peuples fut seul nommé simplement l'Oint. (*Messie*, en grec, *Christ.*)

Tous les Prophètes étaient envoyés de Dieu, mais le Desiré des peuples fut seul nommé simplement Siloh, c'est-à-dire l'Envoyé.

Rien n'est plus frappant que l'accomplissement de cette prophétie. Après la captivité, Juda eut des princes particuliers, et ce n'est que l'année de la naissance du Sauveur que l'empereur Auguste établit sa suzeraineté sur le pays, en faisant faire, suivant la coutume des Romains, le dénombrement des Juifs, comme habitans d'une province de l'empire. Douze ans après, la Judée devint une province romaine, régie par un gouverneur, enclavée dans le territoire de la Syrie, et la magistrature juive perdit le droit de vie et de mort.

Et c'est lui qui sera l'attente des nations!

L'impatience avec laquelle le peuple d'Israël attendait le Messie, la preuve que cette confiance animait la vie entière des Juifs, sont clairement établies dans tous les livres de l'ancien Testament. La foule même des hommes charnels espéraient en lui, s'attendant à ce que son règne les éleverait au faîte de la puissance et de la gloire. Parmi les autres nations, se rencontraient aussi des hommes qui croyaient à sa venue. Nous savons que les traditions chinoises annoncent

que le grand Confucius, antérieur de cinq cents ans à Jésus-Christ, prédit, « qu'à l'Occident apparaîtrait le « Juste. »

Zerducht, fondateur de la religion des Perses, prophétisa qu'un jour s'éleverait un homme qui, vainqueur d'un démon dangereux, enseignerait aux autres la vraie religion, et rétablirait la justice, la paix, la tranquillité. Suivant Albufarage, Zerducht prédit même qu'une vierge pure donnerait le jour au Messie, qu'une étoile paraîtrait pour guider les Mages dans leur pieux dessein d'aller adorer le mystérieux enfant et de lui offrir des présens.

Tacite, qui vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, attribue la résistance des Juifs contre les Romains à leurs brillantes espérances. « On était géné- « ralement convaincu, dit-il, que les anciens livres des « prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient de- « viendrait puissant et que les dominateurs sortiraient « de la Judée. »

Suétone, autre historien romain, contemporain du premier, nous prouve que l'attente de l'Orient datait d'une époque très reculée. Aussi écrit-il : « Dans tout « l'Orient s'était répandue l'antique et constante opi- « nion, qu'il était arrêté par le destin que des domi- « nateurs sortiraient à cette époque de la Judée. »

Suétone rapporte encore que, quelques mois avant la naissance d'Auguste (sous le règne duquel naquit le Sauveur), un prodige, connu de tout Rome, avait annoncé que la nature enfantait le roi des Romains.

La quatrième Églogue de Virgile, d'ailleurs chef-d'œuvre de poésie, nous atteste que les livres sibyllins, si révérés à Rome, prédisaient la naissance prochaine d'un enfant divin, avec lequel se renouvellerait l'univers; qu'ils annonçaient la paix générale, le retour de la justice et de l'âge d'or. Différens traits que le poète romain, contemporain de l'empereur Auguste, emploie dans son éloge du fils nouveau-né d'Asinius Pollion, ont une frappante analogie avec la prophétie d'Isaïe, relative à la naissance et au règne du Messie. Il est d'autant plus vraisemblable que les sibylles puisèrent à la source sacrée que Sambeth, la plus ancienne, venait, suivant les uns, de la Perse, suivant d'autres, de la Chaldée. *

L'attente des païens se manifestait encore dans leurs mystères, comme nous l'ont prouvé ceux de l'Egypte et de la Grèce.

Il liera son ânon à la vigne; il liera, ô mon fils, son ânesse à la vigne.

Les quatre Évangélistes rapportent que Jésus, arrivant à Jérusalem quelques jours avant sa passion, fit son entrée sur un âne, et saint Mathieu nous informe que deux de ses disciples lui avaient amené une ânesse et un ânon. L'accord des Evangélistes à relater cette circonstance de la vie du Sauveur, la remarque faite par saint Mathieu et par saint Jean, que la prédiction du prophète Zacharie se trouvait accomplie, ne nous

* Suidas *in Sibyll.*

permettent pas de douter que les paroles du Patriarche ne concernassent l'entrée de Jésus.

« Fille de Sion, s'écrie le saint Prophète, fille de « Sion, soyez comblée de joie; fille de Jérusalem « poussez des cris d'allégresse : VOICI VOTRE ROI qui « vient à vous, ce roi juste qui est le Sauveur; il est « pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le pou- « lain de l'ânesse. (*Zach.*, IX, 9.)

Il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins.

C'est, comme nous l'avons déjà remarqué, l'ordinaire des prophéties et un caractère qui leur est propre, de présenter souvent un sens littéral, que l'on saisit à la première inspection, d'indiquer des choses moins grandes et plus rapprochées, et de se rapporter à-la-fois à des évènemens éloignés et importans, dont le premier sens n'est que l'emblème.

Sous la domination de la tribu de Juda se trouvait la fertile vallée, arrosée par le ruisseau d'Eskol, et d'où les émissaires israëlites rapportèrent au camp une grappe de raisin d'un volume prodigieux. Les voyageurs y rencontrent encore aujourd'hui des raisins d'une grosseur remarquable, ils vantent aussi l'excellent vin des environs de Béthléem. Mais comment croire, qu'après sa prophétie relative au Messie, Israël se soit servi d'images si poétiques pour promettre un breuvage agréable à ses descendans? De même qu'il a vu tout-à-l'heure en esprit le Messie faire son entrée à Jérusalem, lieu de sa passion et de sa

mort, de même le sublime prophète le voit maintenant, et toujours en esprit, couvert du sang qui rachète les péchés du monde, pareil à l'homme, dont la robe s'est humectée et rougie en entrant dans un pressoir.

Moïse, législateur du peuple juif, prédit la rédemption du genre humain, lorsqu'il dit aux enfans d'Israël : « Le Seigneur votre Dieu suscitera un prophète, sem- « blable à moi, du sein de votre peuple et de vos frè- « res... Alors le Seigneur me parla... Je leur susciterai « un prophète, semblable à vous, du sein de leurs « frères. »

§ V. — *Psaumes prophétiques.*

Les Psalmistes et les Prophètes, non contens de ranimer le flambeau des espérances d'Israël, activaient sa flamme étincelante au point de répandre un éclat, semblable à la lumière du jour, sur les temps de la nouvelle alliance.

Jetons un coup-d'œil sur les prédictions contenues dans les Psaumes :

« Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé de vains desseins? Les rois de la terre se sont opposés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son CHRIST *et* son Oint. Rompons, *disent-ils*, leurs liens, et rejetons loin de nous leur joug. — Celui qui demeure dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur

s'en moquera. Il leur parlera alors dans sa colère, et les remplira de trouble dans sa fureur.

« Mais, pour moi, j'ai été établi roi par lui sur Sion, sa sainte montagne, afin que j'annonce ses préceptes.

« Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Ps.* II, 1-8.)

Dans sa prédication à Antioche de Pisidie, saint Paul rapporte ces mots : « Vous êtes mon fils, je vous « ai engendré aujourd'hui », les appliquant à notre Sauveur ; il y fait encore allusion dans l'épître aux Hébreux. (*Apôt.*, XIII, 33. *Héb.*, I, 5.)

Les rois de la terre se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. Comment nier ce fait consacré par l'histoire ?

On reconnaîtrait également le caractère prophétique du quinzième psaume, alors même que saint Pierre ne l'aurait pas invoqué comme preuve de la mission du Christ.

« Je regardais le Seigneur et l'avais toujours devant les yeux, parce qu'il est à mon côté droit, pour empêcher que je ne sois ébranlé. C'est pour cela que mon cœur s'est réjoui et que ma langue a chanté *des cantiques* de joie, et que de plus ma chair même se reposera dans l'espérance. Parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et ne souffrirez point que

votre saint soit sujet à la corruption. Vous m'avez donné la connaissance des voies de la vie; vous me comblerez de joie en me montrant votre visage; les délices *ineffables* sont éternellement à votre droite. » (*Ps.* xv, 8-11.)

La circonstance que le Sauveur prononça lui-même, sur la croix, les paroles par lesquelles David commence le vingt-unième psaume :

« O Dieu! o mon Dieu! pourquoi m'avez-vous « abandonné? »

Cette circonstance, prise isolément, n'attesterait pas que, par ces paroles, David prédît le Messie. Mais comme il est dit dans ce psaume : (xxi, 18-19.)

« Ils ont percé mes mains et mes pieds...; ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe. »

Tous ces traits isolés, inapplicables à David, mais que l'on retrouve dans le récit de la passion de notre divin Rédempteur, rendent la prophétie évidente. Combien, d'ailleurs, l'esprit ne doit-il pas être frappé de plusieurs autres passages, ou plutôt, du psaume entier!

« Mais pour moi, je suis un ver *de terre* et non un homme, je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi; ils en parlaient *avec outrage* et ils *m'insultaient* en remuant la tête. Il a espéré au Seigneur, *disaient-ils*, que le Seigneur le délivre *maintenant*; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. » (*Ps.* xxi, 6-8.)

« Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui avec les scribes et les sénateurs, en disant : il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous le croirons. Il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant, puisqu'il a dit : Je suis le fils de Dieu. » (*Math.*, XXVII, 41-43.)

« Je me suis répandu comme l'eau, et tous mes os se sont déplacés; mon cœur au milieu de mes entrailles a été semblable à la cire qui se fond. » (*Ps.* XXI, 14-15.)

Ces expressions ne retracent pas seulement de grandes souffrances d'une manière forte et poétique, mais elles s'appliquent parfaitement à Jésus-Christ, dont les membres se trouvaient étendus sur la croix, dont le cœur navré de douleur, accablé par le poids de la colère divine qui pesait sur lui, succombait sous tant de cruelles impressions.

« Toute ma force s'est desséchée comme la terre qui est cuite au feu, et ma langue est demeurée attachée à mon palais... » (*Ps.* XXI, 16.)

« Après cela, Jésus sachant que toutes choses étaient accomplies, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore, il dit : J'ai soif. » (*Saint Jean*, XIX, 28.)

L'Écriture sainte place le Juste dans toutes les conditions de l'humanité, l'initiant aux sensations les plus intimes et les plus douces. Envisageons-le comme l'époux de sa fiancée!

Il s'est rencontré des interprètes qui regardaient le quarante-quatrième psaume comme un simple épithalame, relatif au mariage de Salomon avec la fille du roi d'Égypte. J'avouerai que ce mariage fut l'occasion du psaume, de même que le sacre de Salomon, du vivant de David, fut celle du soixante-et-onzième : cette opinion me semble très probable.

S'élever d'une circonstance actuelle dans les champs sacrés de l'avenir, telle est la marche des Prophètes. La poésie en devient plus belle; l'avenir, plus précisé. Voilà aussi comme j'interprète le Cantique des cantiques. Mais, croire que les sublimes accens de Salomon n'étaient que des chants d'amour, adressés à son épouse, ou que le quarante-quatrième psaume de David n'a pour objet que le mariage de son fils Salomon, ce serait fouler aux pieds la vénération due aux Saintes-Ecritures, alors même que le saint auteur de l'épître aux Hébreux ne nous aurait pas annoncé d'une manière positive que ce psaume concernait le Fils de Dieu. (*Héb.*, 1, 8, 9.)

« Mon cœur a produit une excellente parole; c'est au roi *suprême* que j'adresse *et* que je chante mes ouvrages. Ma langue est *comme* la plume de l'écrivain qui écrit très vite.

« Vous surpassez en beauté les enfans des hommes; et une grâce *admirable* s'est répandue sur vos lèvres. C'est pour cela que Dieu vous a béni éternellement. Vous qui êtes le très puissant, ceignez votre épée sur votre cuisse. Servez-vous de votre beauté et de votre

majesté *ainsi que d'un arc* tendu; avancez-vous et soyez heureux *dans vos combats,* et établissez votre règne par le ministère de la vérité, de la douceur et de la justice; et votre droite vous fera faire des progrès miraculeux *et* étonnans. Vos flèches sont très aiguës; les peuples tomberont sous vous, *et elles pénétreront* jusqu'au cœur des ennemis du roi. Votre trône, o Dieu! *subsistera* éternellement : le sceptre de votre règne sera un sceptre de rectitude *et* d'équité. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité : c'est à cause de cela, o Dieu! que votre Dieu vous a oint d'une huile de joie, d'une manière plus excellente que tous ceux qui y ont part avec vous. *Il sort* de vos habits et de vos maisons d'ivoire une odeur de myrthe, d'aloès et de cannelle : ce qui a engagé les filles des rois à vous procurer de la joie dans l'éclat de votre gloire. La reine s'est tenue à votre droite, ayant un habit enrichi d'or *et* étant environnée de ses divers ornemens.

« Écoutez, ma fille; ouvrez vos yeux et ayez l'oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père. Et le roi desirera *de voir* votre beauté, parce qu'il est le Seigneur votre Dieu, et que les *peuples* l'adoreront. Et les filles de Tyr *viendront* avec leurs présens; tous les riches d'entre le peuple vous offriront leurs humbles prières.

« Toute la gloire de celle qui est la fille du roi lui vient du dedans, au milieu des franges d'or et des divers ornemens dont elle est environnée.

« Des vierges seront amenées au roi auprès d'elle, et l'on vous présentera celles qui sont ses plus proches. Elles seront présentées avec des transports de joie; on les conduira jusque dans le temple du roi. Vous avez engendré plusieurs enfans pour succéder à vos pères, et vous les établirez princes sur toute la terre. Ils se souviendront de votre nom dans la suite de toutes les races, et c'est pour cela que les peuples publieront éternellement vos louanges dans tous les siècles des siècles. » (*Ps.* XLIV.)

Les plus célèbres rabbins voient dans le Messie l'objet de ce psaume, parce que telle fut toujours l'opinion de l'ancienne église, et parce que ce cantique, considéré comme un simple épithalame, ne contient rien qui justifie l'emploi qu'on en faisait dans les solennités du culte public; il serait, d'ailleurs, absurde de croire qu'un poème de circonstance, rempli uniquement de l'éloge d'un jeune roi, fût inspiré par le Saint-Esprit. L'église de l'ancienne, et l'église de la nouvelle alliance regardent ce psaume comme une prophétie du Christ, dictée par l'esprit de Dieu : il faut être frappé d'aveuglement pour se refuser à une si juste interprétation.

Quel est le plus beau des enfans des hommes, sinon « le fils de la Vierge sans tache, lui-même exempt de péché », du péché qui dégrada notre nature? Quel est le second Adam, dans lequel l'humanité, sanctifiée par sa présence, s'unit à la Divinité? Quelles lèvres ont plus de grâce que les siennes?

Quels miracles n'a point faits le héros, le lion de Juda, dans sa lutte pour le genre humain, quand il marchait en esprit de vérité, de clémence et de justice? *Vos flèches sont très aiguës!* Les anciens commentateurs comparent volontiers à des flèches la force du discours. *Les peuples tomberont sous vous :* ses anciens ennemis, atteints au cœur par ses flèches salutaires, se sont prosternés. *Votre trône subsistera éternellement!* Rappelons-nous sous quels traits les anciens sages de la Chine nous décrivent le Saint des saints ; ils l'appellent un homme divin, un homme céleste, le plus grand, le plus beau des hommes, l'homme par excellence, l'homme miraculeux, le premier-né; il renouvellera l'univers, changera les mœurs, expiera les péchés du monde....

Dans les livres que les Indiens regardent comme sacrés, Oudhou dit aux parens adoptifs de Kichou : « Maintenant, o Yasodha! ne songe plus à Kichou comme à ton fils, mais comme à un être qui tient lieu d'un père, d'un fils, d'un époux, de parens, d'un frère, de tous les objets enfin auxquels l'homme attache de l'affection et du prix. Tout se réunit à lui, comme au point central, et sans lui il n'existe rien! »

§ VI. — *Suite des Psaumes.*

David composa probablement le psaume LXXI à l'époque du sacre de son fils Salomon. Évidemment

ce fils mortel, ce roi éphémère, ne fut que l'occasion du cantique, l'image du roi éternel qui devait naître de son auteur. David prie pour Salomon, il voit en esprit tous les princes et toutes les nations rendre hommage à son descendant selon la chair, au fils éternel d'un père sans commencement et sans fin.

« O Dieu! donnez au roi *la droiture* de vos jugemens, et au fils du roi *la lumière* de votre justice. Afin qu'il juge votre peuple selon les règles de cette justice, et vos pauvres selon l'équité de ses jugemens. Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines la justice. Il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera les enfans des pauvres, et humiliera le calomniateur. Et il demeurera autant que le soleil et que la lune, dans toutes les générations. Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe des gouttières sur la terre. La justice paraîtra de son temps, avec une abondance de paix qui durera autant que la lune. Et il régnera depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la terre. Les rois de Tarse et les îles lui offriront des présens : les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons; et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujéties; parce qu'il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait personne qui l'assistât. Il aura compassion de celui qui est pauvre et dans l'indigence, et il sau-

vera les âmes des pauvres. Il rachetera leurs âmes des usures et de l'iniquité; et leur nom sera en honneur devant lui. Et il vivra, et on lui donnera de l'or de l'Arabie : on sera dans de perpétuelles adorations sur son sujet; et les peuples le béniront durant tout le jour. Et l'on verra le froment semé dans la terre sur le haut des montagnes pousser son fruit, qui s'élevera plus haut que *les cèdres* du Liban; et la cité *sainte* produira une multitude de peuples semblable à l'herbe de la terre. Que son nom soit béni dans tous les siècles! son nom subsiste avant le soleil. Et tous les peuples de la terre seront bénis en lui : toutes les nations rendront gloire à sa grandeur. Que le Seigneur, le Dieu d'Israël soit béni! lui qui fait seul des choses miraculeuses. Et que le nom de sa majesté soit béni éternellement! et que toute la terre soit remplie de sa majesté! Que cela soit ainsi! que cela soit ainsi! »

Le Nouveau-Testament ne cite point, il est vrai, ce psaume comme prophétique; mais comment méconnaître ce caractère? d'autant plus que de célèbres rabbins et un ancien scholiaste hébreux le lui attribuent formellement. Dans le fait, qui ne voit pas qu'il s'agit ici d'un roi plus élevé qu'un prince faible et mortel?

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied.

« Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance; régnez au milieu de vos ennemis. Vous

posséderez la principauté *et* l'empire au jour de votre puissance, et au milieu de l'éclat qui environnera vos saints. Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour. Le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable, que vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech.

« Le Seigneur est à votre droite; il a brisé *et* mis en poudre les rois au jour de sa colère. Il exercera son jugement au milieu des nations; il remplira tout de la ruine *de ses ennemis;* il écrasera sur la terre les têtes d'un grand nombre de personnes. Il boira de l'eau du torrent dans le chemin; et c'est pour cela qu'il élevera sa tête. » (*Ps.* CIX.)

Non-seulement le saint auteur de l'épître aux Hébreux appliquait ce psaume au Messie, J.-C. lui-même s'en fit l'application.

Les pharisiens se trouvant rassemblés, Jésus les interrogea, demandant : Que vous semble du Christ? De qui est-il le fils? Ils répondirent : de David. Il leur demanda : Pourquoi David le nomme-t-il, en esprit, Seigneur? lorsqu'il dit : « Le Seigneur a dit à mon « Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce « que je réduise vos ennemis à vous servir de mar- « che-pied ». Or, si David le nomme Seigneur, comment se fait-il donc qu'il soit son fils? Et personne ne put lui répondre.

Terminons la série des psaumes relatifs au Messie, par le quarante-sixième dans lequel le saint prophète chante l'ascension de J.-C. :

« Nations, frappez des mains toutes *ensemble :* chantez la gloire de Dieu par des cris d'une *sainte* allégresse. Parce que le Seigneur est très élevé et très redoutable, et qu'il est le roi suprême *qui a l'empire* sur toute la terre. Il nous a assujéti les peuples, et a mis les nations sous nos pieds. Il a choisi dans nous son héritage; *savoir,* la beauté de Jacob qu'il a aimée. Dieu est monté au milieu des cris de joie, et le Seigneur au bruit de la trompette. Chantez à la gloire de notre Dieu; chantez. Chantez à la gloire de notre roi; chantez. Chantez avec sagesse, parce que Dieu est le roi de toute la terre. Dieu régnera sur les nations; Dieu est assis sur son saint trône. Les princes des peuples se sont assemblés *et* unis avec le Dieu d'Abraham; parce que les dieux puissans de la terre ont été extraordinairement élevés. »

Au lieu de *dieux puissans de la terre* (expression qui semble indiquer les idoles), je traduirais : les boucliers de la terre, car il me paraît plus naturel d'entendre par là les rois et les chefs du peuple. Le prophète les voit en esprit déposer leurs hommages aux pieds du Roi des rois qui s'élève vers le ciel.

Plusieurs autres psaumes, que je passe ici sous silence, sont indiqués dans le Nouveau-Testament, comme prophétisant la venue du Messie : le huitième, le soixante-huitième, le soixante-neuvième, le cent unième, le cent huitième, le cent dix-septième.

Le soixante-onzième n'est cité ni par J.-C. ni par les apôtres; mais il faudrait fermer l'oreille et le cœur

à toutes les prophéties, si on lui refusait cette qualification.

Quantité d'autres psaumes renferment des allusions, plus ou moins directes, au Messie et à son règne; allusions que comprenait la synagogue, que les rabbins mêmes ne pouvaient repousser à l'époque de la nouvelle alliance.

§ VII. — *Prophètes. — Isaïe. — Naissance du Christ.*

De tous les Prophètes, aucun ne prit un essor plus rapide qu'Isaïe vers ces saintes hauteurs d'où il nous annonce que s'élevera le soleil de justice. Il est l'auteur de la célèbre prophétie, qui commence par ces mots : « Une Vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé EMMANUEL. » (c'est-à-dire : *Dieu avec nous*).

« Il mangera le beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. Car, avant qu'un enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, les deux pays que vous détestez à cause de leurs deux rois seront abandonnés. »

Voici l'évènement qui donna lieu à cette prophétie : Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, marchaient réunis contre Achaz, roi de Juda. Achaz avait de puissans motifs de crainte, et il tremblait en effet, car l'armée alliée était bien supérieure en forces; absorbé dans ces tristes pensers, il sortit espérant se distraire. Dieu envoya le prophète à sa rencontre,

avec ordre de lui déclarer que ses craintes ne se réaliseraient pas. Pour mieux dissiper son effroi, Isaïe, d'après l'ordre de Dieu, commence par rabaisser les deux princes, les comparant à deux tisons, fumant de colère, et leurs armées à la fumée qui s'en élève; puis il lui déclare formellement que le projet des deux rois, de se rendre maîtres de Juda, demeurera sans exécution, qu'aucun d'eux ne reculera ses limites; qu'au contraire, dans soixante-cinq ans, le royaume d'Israël s'écroulera, et avec lui celui de Syrie.

Achaz, qui avait la conscience de sa faiblesse, ne crut point à la parole d'Isaïe. Celui-ci veut la fortifier par un prodige, en laissant le choix au prince; mais Achaz, ne croyant ni à la parole ni au pouvoir du prophète, masque ses refus sous une apparente modération : « Je ne demanderai point de *prodige*, et je ne tenterai point le Seigneur ». Après quelques reproches, Isaïe lui dévoile l'avenir. Bien qu'il soit rare de voir une armée considérable battue par des troupes inférieures en forces, cependant cette circonstance n'est pas un de ces prodiges surnaturels réservés à la Toute-Puissance : aussi, d'après les promesses faites à nos pères, avions-nous le droit d'attendre un miracle incomparablement plus grand; telle est la transition que l'esprit supplée aisément pour lier aux assurances qu'Isaïe donne de la victoire cette prophétie : « Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel...; avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, les deux pays que vous détestez

à cause de leurs deux rois, seront abandonnés. »

Tout se lie dans cette explication de la célèbre prophétie d'Isaïe, qui, dans le sens littéral, se rapporte évidemment au Christ, tandis que les interprétations diverses que l'on a imaginées pour la détourner du Messie, n'ont aucune consistance. Qu'une jeune fille conçoive; puis, à l'expiration de l'époque ordinaire, qu'elle mette au jour un enfant, ce n'est point là, à coup sûr, une chose rare et merveilleuse, surtout dans les pays chauds, comme la Palestine. D'ailleurs, pour ce roi désolé, qui savait déjà si proches ses redoutables ennemis, un secours différé pendant neuf mois, peut-être même pendant un plus long intervalle, n'eût été guère propre à ranimer sa confiance. Loin de nous dès-lors cette dernière interprétation : le prophète a promis au roi sa délivrance. Le signe qu'il lui en donne, suivant les ordres du Seigneur, est le gage de la rédemption du Monde.

Le nom d'Emmanuel (*Dieu avec nous*) ne convient à aucun autre enfant, comme au fils de la Vierge, qui seule, sans cesser d'être vierge, a pu devenir mère.

La preuve que la naissance annoncée par Isaïe est celle du Desiré des peuples, ressort d'un passage de Michée, contemporain de ce prophète; car, après avoir prononcé la prédiction si fameuse : « Et vous, Béthléem, appelée Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda; mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est, dès le commencement, dès l'éternité. » (*Michée*, v, 2.)

Michée dit immédiatement : « C'est pour cela que Dieu abandonne les *siens* jusqu'au temps où celle qui doit enfanter enfantera; et ceux de ses frères qui seront restés se convertiront et *se joindront* aux enfans d'Israël. Il demeurera ferme, et il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur, dans la sublimité de la majesté du Seigneur, son Dieu; et *les peuples* seront convertis, parce que *sa grandeur* va éclater jusqu'aux extrémités du monde. C'est lui qui sera notre paix.» (*Michée*, v, 3-5.)

Prouvons maintenant qu'Isaïe s'explique plus clairement encore à ce sujet.

Le septième chapitre parle de l'épouvante que répandait l'approche de l'armée des deux rois, de la mission d'Isaïe vers Achaz, du signe de délivrance qu'il lui donne: « Une Vierge concevra, etc. » Le huitième raconte la naissance de l'enfant.

Le neuvième contient: « Le peuple qui marchait dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort. Vous avez multiplié le peuple, et vous n'avez point augmenté la joie. Ils se réjouiront lorsque vous serez venu, comme on se réjouit pendant la moisson, et comme les victorieux se réjouissent lorsqu'ils ont pillé leurs ennemis, et qu'ils partagent le butin. Car vous avez brisé le joug qui accablait votre peuple, la verge qui le déchirait, et le sceptre de celui qui l'opprimait tyranniquement, comme vous fîtes *autrefois* à la journée de Madian.

Parce que toutes les dépouilles remportées avec violence *et* dans le tumulte, et les vêtemens souillés de sang, seront mis au feu, et deviendront la pâture de la flamme. Car UN PETIT ENFANT nous est NÉ, et un fils nous a été donné: il portera sur son épaule *la marque de* sa principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, et le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix *qu'il établira* n'aura point de fin; il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais; le zèle du Seigneur des armées fera ce que je dis. » (*Isaïe*, IX, 2-7.)

La manière dont ce signe fut donné au roi Achaz prouve déjà qu'il présageait quelque grand évènement; car Dieu lui avait fait dire: « Demandez au Seigneur, votre Dieu, qu'il vous fasse voir un prodige, ou au fond de la terre, ou du plus haut du ciel ». Et comme Achaz s'y refusait, Dieu lui donna ce signe: « Une vierge concevra, etc. »

Qui, d'après cela, ne reste point convaincu qu'il ne s'agit ici ni de l'enfant du prophète, ni, comme le prétendent quelques critiques, d'Ezéchias, fils d'Achaz, lequel se trouvait, d'ailleurs, âgé de huit ou neuf ans à cette époque; que, par conséquent, ce n'est point par le besoin d'une trompeuse concordance, besoin qu'allèguent les novateurs, mais avec tout droit et toute vérité, que l'Evangéliste applique

la prédiction d'Isaïe au fils du Père éternel et de la vierge sans tache. (*Math.*, 1, 23.)

Cette doctrine ne demeura pas étrangère, même aux païens. Nous avons rapporté que les anciens Chinois attribuaient à des vierges la naissance des chefs des diverses familles qui gouvernèrent leur empire. La plupart des peuples étaient pénétrés de l'excellence de la virginité ; d'où il nous faut nécessairement conclure que cette idée dérivait d'une source commune.

Or, cette source est, sans contredit, la doctrine antique et héréditaire d'un futur Messie, révélée à l'un des plus anciens pères du genre humain, transmise par Noé à ses descendans. Un impur alliage vint la dénaturer, dans la suite, chez les diverses races; parmi certains peuples, elle s'évanouit tout-à-fait ; parmi d'autres, elle s'altéra unie à d'absurdes fictions; au sein de la nation choisie, son règne et sa pureté se maintinrent plus long-temps, parce que l'esprit de Dieu la couvrait de son égide. Aussi la célèbre prédiction d'Isaïe me semble-t-elle désigner, principalement et d'une manière littérale, la venue du Christ; dans la bouche du prophète, ce n'est pas seulement une prophétie, c'est une véritable allusion à cette doctrine antique et héréditaire, à laquelle ses paroles donnaient une sanction nouvelle.

§ VIII. — *Suite d'Isaïe.*

Dans le vol hardi de sa poésie naturelle et sublime, le puissant génie d'Isaïe nous enlève de hauteur en

hauteur : avec lui, nous planons étonnés sur les champs de l'avenir.

Le prophète voit l'éclat et la force de l'armée syrienne se dissiper en un jour; puis il continue :

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une « fleur naîtra de sa racine. (*Voy.* pag. 126.)

Le prophète jette alors ses regards sur un lointain avenir, sur l'époque où « le Seigneur étendra encore sa main pour posséder les restes de son peuple, qui seront échappés à la violence des Assyriens, des Egyptiens, des habitans de Phétros, de l'Ethiopie, des Elamites (Perses), des peuples de Sennaar (sur l'Euphrate), d'Emath et des îles de la mer. »

Par *îles*, l'Ecriture sainte désigne principalement l'Europe, non-seulement à cause du grand nombre d'îles qui existent entre elle et l'Asie, mais à cause de la péninsule que figure le contour de cette partie du monde. Les Arabes donnent encore aujourd'hui le nom d'îles aux pays qui sont en grande partie environnés par la mer.

C'est ainsi que les Grecs appelaient la Morée actuelle, l'île du Péloponèse.

Le prophète ajoute :

« Il levera son étendard parmi les nations; il réunira les fugitifs d'Israël, et il rassemblera des quatre coins de la terre ceux de Juda qui avaient été dispersés. »

Une sainte allégresse transporte Isaïe, annonçant aux Juifs leur future prospérité :

« En ce jour-là, vous chanterez *ce cantique:* Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous vous êtes mis en colère contre moi: votre fureur s'est apaisée, et vous m'avez consolé. Je sais que mon Dieu est mon Sauveur. J'agirai avec confiance, et je ne craindrai point, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire, et qu'il est devenu mon salut. Vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur, et vous direz en ce jour-là: Chantez les louanges du Seigneur, et invoquez son nom; publiez ses ouvrages parmi les peuples; souvenez-vous que son nom est grand. Chantez *des hymnes* au Seigneur, parce qu'il a fait des choses magnifiques; annoncez sa grandeur dans toute la terre. Maison de Sion, tressaillez de joie, et bénissez Dieu, parce que le Grand, le Saint d'Israël est au milieu de vous. » (*Isaïe*, XII.)

§ IX. — *Suite d'Isaïe.*

La promesse du Messie et de la splendeur de son règne se trouve plusieurs fois répétée, tantôt sous le voile de l'allégorie, tantôt d'une manière simple et positive. Le grand nombre de ces répétitions me force même à un choix.

Tout au commencement de sa prophétie, Isaïe s'exprime en ces termes:

« Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des monts, elle s'élevera au-dessus des collines.

Toutes les nations y accourront en foule, et plusieurs peuples y viendront en disant : Allons, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob : il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur, de Jérusalem. Il jugera les nations, et il convaincra d'erreurs plusieurs peuples, et ils forgeront de leurs épées des socs de charrue ; et de leurs lances, des faulx. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un peuple ; et ils ne s'exerceront plus à combattre *l'un contre l'autre*. Venez, ô maison de Jacob! marchons dans la lumière du Seigneur. » (*Isaïe*, II, 2-5.)

Ailleurs le prophète dit de la Jérusalem mystique :

« Il brisera sur cette montagne cette chaîne qui tenait liés tous les peuples. Il *rompra* cette toile que l'*ennemi* avait ourdie, qui enveloppait toutes les nations. Il précipitera la mort pour jamais, et le Seigneur *notre* Dieu séchera les larmes de tous les yeux, et il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple ; car c'est le Seigneur qui a parlé. *Son peuple* dira alors : « C'est là vraiment celui qui est notre Dieu ; nous l'avons attendu, et il nous sauvera : c'est lui qui est le Seigneur ; nous l'avons attendu long-temps, et *maintenant* nous serons pleins d'allégresse, nous serons ravis de joie dans le salut qu'il nous donne. Car la puissance du Seigneur se reposera sur cette montagne. » (*Isaïe*, XXV, 7-10.)

Après avoir menacé les ennemis de l'église de Dieu

d'un terrible jugement, Isaïe voit en esprit les grâces qui afflueront dans celle de la nouvelle alliance :

« La terre, déserte et sans chemin, se réjouira ; la solitude sera dans l'allégresse, et elle fleurira comme le lis. Elle poussera et elle germera de toutes parts, elle sera dans une effusion de joie et de louange : la gloire du Liban lui sera donnée ; la beauté du Carmel et de Saron. Ils verront eux-mêmes la gloire du Seigneur, *et l'éclat de* la magnificence de notre Dieu. Fortifiez les mains languissantes, et soutenez les genoux tremblans. Dites à ceux qui ont le cœur abattu : Prenez courage, ne craignez point : voici votre Dieu qui vient vous venger, et rendre aux hommes ce qu'ils méritent : Dieu viendra lui-même, et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée, parce que des sources d'eau sortiront de terre dans le désert, et *que* des torrens *couleront* dans la solitude. La terre qui était desséchée se changera en un étang, et celle qui brûlait de soif en des fontaines. Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, on verra naître la verdure des roseaux et du jonc. Il y aura là un sentier, et une voie qui sera appelée la voie sainte ; celui qui est impur n'y passera point, et ce sera pour vous une voie droite, en sorte que les ignorans y marcheront sans s'égarer. Il n'y aura point là de lion, la bête farouche n'y montera point, et ne s'y trouvera point : ceux qui auront été

délivrés y marcheront; ceux que le Seigneur aura rachetés, retourneront et viendront à Sion chantant ses louanges : ils seront couronnés d'une allégresse éternelle : le ravissement de leur joie ne les quittera point, la douleur et les gémissemens en seront bannis *pour jamais.* » (*Isaïe*, XXXV.)

« Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et lui dites que ses maux sont finis, que ses iniquités lui sont pardonnées, et qu'elle a reçu de la main du Seigneur une double *grâce* pour *l'expiation* de ses péchés. *On a entendu* la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. Toutes les vallées seront comblées : toutes les montagnes et les collines seront abaissées; les *chemins* tortus seront redressés, ceux qui étaient raboteux seront aplanis; et la gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé. Une voix m'a dit : Criez. Et j'ai dit : Que crierai-je ? Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. Le peuple est vraiment de l'herbe ; l'herbe se sèche, et la fleur tombe; mais la parole du Seigneur demeure éternellement. Montez sur une haute montagne, vous qui annoncez l'Évangile à Sion; élevez votre voix avec force, vous qui annoncez l'Évangile à Jérusalem; élevez-la, ne crai-

gnez point. Dites aux villes de Juda : voici votre Dieu. Voici le Seigneur *votre* Dieu qui vient dans sa puissance, il dominera par *la force de* son bras; il porte avec lui ses récompenses, et il tient entre ses mains le prix des travaux. Il menera son troupeau dans les pâturages comme un pasteur qui paît ses brebis; il rassemblera par la force de son bras les petits agneaux, et il les prendra dans son sein; il portera lui-même les brebis qui seront pleines. Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main? et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre? Qui pèse les montagnes, et met les collines dans la balance? Qui a aidé l'esprit du Seigneur? Qui lui a donné conseil? Qui lui a appris ce qu'il devait faire? Qui a-t-il consulté? Qui l'a instruit? Qui lui a montré le sentier de la justice? Qui lui a donné le don de science? Qui lui a ouvert le chemin de la sagesse? *Toutes* les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau *qui tombe* d'un seau, et comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance; toutes les îles sont devant ses yeux comme un petit grain de poussière. Tout ce que le Liban a d'arbres ne suffirait pas pour allumer le feu *du sacrifice qui lui est dû*; et tout ce qu'il a d'animaux serait trop peu pour être un holocauste *digne de lui*. Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point, et il les regarde comme un vide et comme un néant.... C'est lui qui soutient ceux qui sont las, et qui remplit de force et de vigueur ceux qui étaient

tombés dans la défaillance. La fleur de l'âge se lasse et succombe au travail, et la vigueur de la jeunesse a ses affaiblissemens. Mais ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles; ils prendront des ailes, *et ils voleront* comme l'aigle; ils courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans qu'ils se lassent. » (*Isaïe*, XL.)

« Voici mon serviteur dont je prendrai la défense; voici mon élu dans lequel mon âme a mis toute son affection; je répandrai mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations. Il ne criera point, il n'aura point d'égard aux personnes, et on n'entendra point sa voix dans les rues. Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore: il jugera dans la vérité. Il ne sera point triste ni précipité, jusqu'à ce qu'il exerce son jugement sur la terre; et les nations attendront sa loi. Voici ce que dit le Seigneur *notre* Dieu, qui a créé et qui a étendu les cieux; qui a affermi la terre, et *qui en a fait sortir* toutes les plantes; qui donne le souffle et la respiration au peuple qui la remplit, et la vie à ceux qui marchent. Je suis le Seigneur qui vous ai appelé dans la justice, qui vous ai pris par la main et vous ai conservé; qui vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour tirer des fers ceux qui étaient enchaînés, et pour faire sortir de prison ceux qui étaient assis dans les ténèbres. » (*Isaïe*, XLII, 1-7.)

« Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie ; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps. Je suis le Seigneur qui l'ai créée. » (*Isaïe*, XLV, 8.)

§ X. — *Isaïe. — Souffrance de J.-C. — Grandeur de l'Eglise.*

Le cinquante-troisième chapitre contient l'une des prédictions du Messie, les plus frappantes et les plus connues :

« Qui a cru à notre parole, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élevera devant le Seigneur comme un arbrisseau, et comme un rejeton *qui sort* d'une terre sèche : il est sans beauté et sans éclat ; nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était comme caché. Il paraissait méprisable, et nous ne l'avons point reconnu. Il a pris véritablement nos langueurs *sur lui*, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs : nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Et cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui nous devait procurer la paix *est tombé* sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous

étions tous égarés comme des brebis *errantes;* chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé lui *seul* de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche : il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des juges. Qui racontera sa génération ? car il a été retranché de la terre des vivans. Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. Et il donnera les impies pour le prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort; parce qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. Mais le Seigneur l'a voulu briser dans son infirmité. S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer long-temps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, et il portera sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de personnes, et il distribuera les dépouilles des forts; parce qu'il a livré son âme à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats; qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi. » (*Isaïe*, LIII.)

Aussitôt après cette description de l'homme de

douleurs, qui se charge du poids de nos souffrances, et la promesse qui lui est faite « parce qu'il s'est livré à la mort », Isaïe élève un cri de joie à l'aspect de la vaste communauté dans le sein de laquelle se réunissent toutes les nations :

« Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point; chantez des cantiques de louanges, et poussez des cris *de joie*, vous qui n'aviez point d'enfans, parce que celle qui était abandonnée, a *maintenant* plus d'enfans que celle qui avait un mari, dit le Seigneur. Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes; étendez le plus que vous pourrez les peaux qui les couvrent; rendez-en les cordages plus longs, et les pieux bien affermis. Vous vous étendrez à droite et à gauche. Votre postérité aura les nations pour héritage, et elle habitera les villes désertes. Ne craignez point, vous ne serez point confondue, vous ne rougirez point. Il ne vous restera plus de sujet de honte, parce que vous oublierez la confusion de votre jeunesse, et vous perdrez le souvenir de l'opprobre de votre veuvage; car, celui qui vous a créée vous dominera. Son nom est le Seigneur des armées; et le saint d'Israël qui vous rachetera, s'appellera le Dieu de toute la terre. Car le Seigneur vous a appelée *à lui* comme une femme qui était abandonnée, dont l'esprit était dans la douleur; comme une femme qui a été répudiée dès sa jeunesse, dit votre Dieu. Je vous ai abandonnée pour un peu de temps et pour un moment, et je vous rassemblerai par une grande miséricorde. J'ai

détourné mon visage de vous pour un moment, dans le temps de ma colère; mais je vous ai regardée ensuite avec une compassion qui ne finira jamais, dit le Seigneur qui vous a rachetée. J'ai fait pour vous ce que je fis au temps de Noé. Comme j'ai juré à Noé de ne répandre plus sur la terre les eaux *du déluge;* ainsi, j'ai juré de ne me mettre plus en colère contre vous, et de ne vous plus faire de reproches. Car les montagnes seront ébranlées, et les collines trembleront : mais ma miséricorde ne se retirera point de vous, et l'alliance par laquelle je fais la paix avec vous, ne sera jamais ébranlée, dit le Seigneur qui a pour vous une tendresse de compassion. » (*Is.*, LIV, 1-10.)

§ XI. — *Isaïe.* — *Grandeur de l'Église.*

Eclairé par l'esprit de Dieu, le prophète voit son Eglise briller de toute sa gloire :

« Levez-vous, Jérusalem, recevez la lumière : car voilà que votre lumière est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Oui, les ténèbres couvriront la terre, et une nuit sombre *enveloppera* les peuples, mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui se levera sur vous. Levez vos yeux et regardez autour de vous : tous ceux que vous voyez assemblés ici, viennent pour vous; vos fils viendront de bien loin, et vos filles viendront vous trouver de

tous côtés. Alors vous verrez, vous serez dans une abondance *de joie*, votre cœur s'étonnera et se répandra hors de lui-même, lorsque vous serez comblée des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de grand dans les nations, viendra se donner à vous. Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha. Tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur. Tous les troupeaux de Cédar se rassembleront dans vous; les béliers de Nabajoth seront employés pour votre service : on me les offrira sur mon autel comme des hosties agréables, et je remplirai de gloire la maison de ma majesté. Qui sont ceux-ci qui sont emportés en l'air comme des nuées, et qui volent comme des colombes lorsqu'elles retournent à leurs colombiers? Car les îles m'attendent, et il y a déjà long-temps que les vaisseaux sont prêts sur la mer, pour faire venir vos enfans de loin, pour apporter avec eux leur argent et leur or, et le consacrer au nom du Seigneur votre Dieu, et du saint d'Israël qui vous a glorifié. Les enfans des étrangers bâtiront vos murailles, et leurs rois vous rendront service; parce que je vous ai frappée dans mon indignation, et que je vous ai fait miséricorde en me réconciliant avec vous. Vos portes seront toujours ouvertes; elles ne seront fermées ni jour ni nuit, afin qu'on vous apporte les richesses des nations, et qu'on vous amène leurs rois : car le peuple, et le royaume qui ne vous sera point assujéti,

périront, et je ferai de ces nations un effroyable désert. La gloire du Liban viendra dans vous; le sapin, le buis, et le pin *serviront* ensemble pour l'ornement de mon sanctuaire; et je glorifierai le lieu où mes pieds *se seront reposés*. Les enfans de ceux qui vous avaient humiliée, viendront se prosterner devant vous, et tous ceux qui vous décriaient, adoreront les traces de vos pas, et vous appelleront la cité du Seigneur, la Sion du saint d'Israël; parce que vous avez été abandonnée et exposée à la haine, et qu'il n'y avait personne qui passât jusqu'à vous, je vous établirai dans une gloire qui ne finira jamais, et dans une joie qui durera dans la succession de tous les âges. Vous sucerez le lait des nations, vous serez nourrie de la mamelle des rois, et vous connaîtrez que je suis le Seigneur qui vous sauve, et le fort de Jacob qui vous rachète. Je vous donnerai de l'or au lieu d'airain, de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres. Je ferai que la paix régnera sur vous, et que la justice vous gouvernera. On n'entendra plus parler de violence dans votre territoire, ni de destruction et d'oppression dans toutes vos terres; le salut environnera vos murailles, et les louanges retentiront à vos portes. Vous n'aurez plus le soleil pour vous éclairer pendant le jour, et la clarté de la lune ne luira plus *sur vous;* mais le Seigneur deviendra lui-même votre lumière éternelle, et Dieu sera votre gloire. Votre soleil ne se couchera plus, et votre lune ne souffrira plus de diminution; parce que

le Seigneur sera votre flambeau éternel, et que les jours de vos larmes seront finis. Tout votre peuple sera un peuple de justes; ils posséderont la terre pour toujours, *parce qu'ils* seront les rejetons que j'ai plantés; les ouvrages que ma main a faits pour me rendre gloire. Mille sortiront du moindre d'entre eux, et du plus petit tout un grand peuple. Je suis le Seigneur, et c'est moi qui ferai tout d'un coup ces merveilles quand le temps en sera venu. » (*Is.*, LX.)

§ XII. — *Zacharie.*

Au nombre des prophéties de Zacharie s'en trouvent plusieurs qui regardent spécialement le Christ, outre la fameuse prédiction : *Je m'en vais faire venir l'Orient qui est mon serviteur*, ou bien : « Le soleil « levant nous a visité d'en haut, pour éclairer ceux « qui étaient ensevelis dans les ténèbres et dans l'om- « bre de la mort. »

« Fille de Sion, soyez comblée de joie, fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : *Voici votre roi* qui vient à vous, ce roi juste qui est le Sauveur : il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse.... Sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le fleuve jusques aux extrémités du monde. C'est vous aussi qui, par le sang de votre alliance, avez fait sortir les captifs du fond du lac qui était sans eau. » (*Zach.*, IX, 9-11.)

Il prédit qu'on évaluerait le Seigneur à trente pièces d'argent, et que cette somme retournerait à un potier.

Jésus allant, après la Cène, à la montagne des Oliviers, suivi de ses disciples, prévoyant sa passion prochaine et l'abandon où ceux-ci le laisseraient, leur dit : « Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. » (*Math.*, XXVI, 31.)

De même Zacharie prophétisa : « O épée! réveille-toi ; *viens* contre mon pasteur, contre l'homme qui se tient toujours attaché à moi, dit le Seigneur des armées; frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées ; et j'étendrai ma main sur les petits. » (*Zach.*, XIII, 7.)

Il voit en esprit les mains du Christ percées par des clous : « Alors on lui dira : D'où viennent ces plaies *que vous avez* au milieu de vos mains ? Et il répondra : J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient. » (*Zach.*, XIII, 6.)

Il voit encore la blessure faite au côté du Sauveur avec la lance, et en même temps, l'effusion du Saint-Esprit qui, aussitôt après la mort et l'ascension de Jésus-Christ, descendit parmi les Israélites, avant de vivifier les autres nations : « Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitans de Jérusalem un esprit de grâce et de prières : ils jetteront les yeux sur moi qu'ils auront percé de plaies ; ils pleureront avec larmes et avec soupirs *celui qu'ils auront blessé*, comme on pleure un fils unique, et ils seront pénétrés de douleur comme on l'est à la mort d'un fils aîné. En ce temps-là il y aura un grand deuil dans Jérusalem,

tel que fut celui *de la ville* d'Adadremmon dans la plaine de Mageddon. » (*Zach.*, XII, 10-11.)

§ XIII. — *Malachie.*

De plaintes touchantes sur les crimes de ses contemporains, le prophète Malachie s'élève à la consolante vision d'une prochaine délivrance.

Il reproche à ses contemporains de présenter des offrandes défectueuses; de fouler ainsi aux pieds le respect qu'ils doivent au dieu qu'ils prétendent honorer par leurs sacrifices.

« Mon affection n'est point en vous, dit le Seigneur des armées et je ne recevrai point de présens de votre main. Car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on *me* sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées. »(*Mal.*, I, 10, 11.)

Avec quelle clarté le prophète ne désigne-t-il point ici la divine oblation de la loi nouvelle, oblation offerte dans les deux hémisphères sur les autels du Seigneur !

§ XIV. — *Daniel.*

Daniel, prophète qu'éclairait l'esprit de Dieu, dit du futur Messie:

« Lors, dis-je, que je n'avais pas encore achevé les paroles de ma prière, Gabriel que j'avais vu au commencement dans la vision, vola tout d'un coup à

moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, il me parla et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous enseigner et pour vous donner l'intelligence. Dès le commencement de votre prière j'ai reçu cet ordre, et suis venu pour vous découvrir toutes choses, parce que vous êtes un homme rempli de desirs. Soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision. Dieu a abrégé *et* fixé les temps à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que ses prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints soit oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi des temps fâcheux *et* difficiles. Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le doit renoncer ne sera point son peuple. Un peuple avec son chef, qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire : elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à moitié de la semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation du

rera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.» (*Daniel*, IX, 21-27.)

La mention expresse qui est faite du Messie, et plus encore, les traits sous lesquels il est désigné dans cette prédiction, prouvent si évidemment qu'il y est parlé du Christ, dont l'existence était un évènement futur relativement à l'époque de cette prophétie, qu'à cet égard l'incrédulité est réduite au silence. Or, n'est-ce pas celui que, depuis dix-huit cents ans, les chrétiens de toutes les parties du globe révèrent comme l'être qui, par sa mystérieuse incarnation, fit partie du peuple d'Israël, qui vécut et mourut dans la cité sainte, qui mit fin au péché, qui expia l'iniquité, qui ramena l'éternelle justice, qui seul est saint, qui, Dieu lui-même, reçut, de préférence à tous ceux auxquels l'assimilait l'humanité, l'onction de son Dieu?

Voyons maintenant comme l'esprit du Seigneur détermine d'avance l'époque de son apparition, de sa mort expiatoire.

Il est inutile d'avertir que le mot *semaines* ne se prend pas ici dans son acception ordinaire; toutefois, le sens dans lequel il faut l'interpréter n'est point étranger aux Hébreux. Ils appellent sabbat, non-seulement le septième jour, mais encore la semaine. De même que leurs semaines se composent de sept jours, dont le dernier est celui du sabbat, de même ils célébraient tous les sept ans une année sabbatique, la consacrant au repos et à l'absence de tout travail.

L'année sabbatique se nomme semaine d'années.

Soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire sept fois soixante-dix ans, font quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Cette série aboutit, suivant la prédiction, à la mort du Messie. Elle commence à partir d'un décret qui a dû être donné pour relever Jérusalem, quoique dans des temps fâcheux.

Deux ans après cette vision, Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie.

Cette permission mit fin à la captivité de soixante-dix ans, prédite par Jérémie, mais elle n'est pas le point de départ des semaines d'années de Daniel. Entre la délivrance des Juifs par Cyrus et la mort de J.-C., il s'écoula cinq cent soixante-neuf ans.

Aussi Daniel ne parle-t-il point du retour qu'autorisa Cyrus. Cette circonstance importante, arrivée deux ans après sa prophétie, il ne l'aurait pas indiquée en disant : « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem ». Il s'agit donc d'un décret rendu postérieurement, par un roi favorable aux Israélites.

Le premier émane de Darius, fils d'Hystaspe; le second d'Artaxerxès, dans la septième année de son règne; le troisième du même roi Artaxerxès-Longue-Main, après vingt ans de domination.

La prophétie fait allusion au second de ces décrets; car, en calculant depuis cette époque, la mort du Sauveur tombe précisément dans la quatre-vingt-dixième année. La septième du règne d'Artaxerxès-Longue-Main précède de quatre cent soixante-six

ans, la naissance du Sauveur. J.-C. mourut la trente-quatrième année de son âge, par conséquent, l'an quatre cent quatre-vingt-dix, à partir de la septième année du règne d'Artaxerxès.

L'expression « rebâtir Jérusalem », qu'emploie le poète, ne doit pas s'entendre dans le sens que ce rétablissement n'a point précédé l'émission du décret, ni indiquer la reconstruction du temple, qui était déjà consacré vingt-deux ans après le retour qu'autorisa Cyrus; elle se rapporte, tant à l'achèvement de la ville au moyen des murailles et des fossés que Néhémie obtint la permission de rétablir, qu'aux arrangemens relatifs à l'intérieur de la cité et du temple. Le sens étendu du mot « rebâtir » ne peut nous étonner, puisque l'expression hébraïque, traduite en grec, puis dans nos langues modernes, a dû perdre beaucoup de sa précision après tant de métamorphoses.

Depuis le décret rendu par Artaxerxès-Longue-Main, la septième année de son règne, jusqu'à la dernière réforme qu'opéra Néhémie, il s'écoula juste quarante-neuf ans, qui remplissent les sept premières semaines d'années consacrées à rebâtir Jérusalem, malgré la difficulté du temps; car si, d'une main, les Juifs hâtaient ce travail, de l'autre ils tenaient le glaive destiné à repousser leurs ennemis.

A partir de ces sept semaines, devaient s'en écouler soixante-deux jusqu'à J.-C., c'est-à-dire, jusqu'à la soixante-dixième et dernière semaine, pendant la-

quelle il cimenterait, avec un grand nombre, l'éternelle alliance que Dieu contracterait, par son entremise, avec le genre humain qu'il allait racheter. Cette confirmation date de saint Jean-Baptiste. Aussi le Christ a-t-il dit lui-même que la loi et les Prophètes avaient prophétisé jusqu'à Jean, mais que depuis lors le royaume de Dieu ne serait plus annoncé que par l'Évangile, et que chacun y voudrait pénétrer. Il paraît donc que les soixante-neuf semaines qui précèdent la soixante-dixième, pendant laquelle le Christ devait cimenter l'alliance, s'arrêtent à l'époque où Jean baptisait et prêchait le baptême de pénitence.

Suivant les apparences, c'est trente-six ans après la mort de J.-C. que cessèrent les sacrifices et les victimes, alors que la ville et le sanctuaire furent détruits par le peuple et le chef dont la venue était prédite; mais déjà n'existaient plus ni sacrifices légitimes ni victimes efficaces. Le sacrifice de l'ancienne alliance n'était que l'image du sacrifice immense que devait consommer sur la croix le Christ, grand-prêtre éternel, victime d'un mérite infini.

J.-C. lui-même rapporte la prophétie de Daniel, relative à la destruction de la cité et du lieu saint.

Les Juifs, et cette observation n'est pas sans importance, avaient calculé avec la même exactitude les semaines d'années et leur accomplissement : c'est ce qui justifie l'attente et les grandes espérances du peuple, vers l'époque où parut le Messie.

§ XV. — *Jérémie.* — *Ezéchiel.*

Le prophète Jérémie annonce en ces mots l'incarnation du fils de Dieu : « Car le Seigneur a créé sur « la terre un nouveau prodige : *Une femme envi-* « *ronnera un homme* (*Jér.*, XXXI, 22) »; c'est-à-dire qu'elle portera dans son sein un enfant qui, dès l'époque de sa naissance, sera un homme accompli, comparable au premier de tous les hommes.

Ezéchiel parle du Messie en ces termes : « C'est pourquoi voici ce que le Seigneur *votre* Dieu vous dit... Je sauverai mon troupeau, il ne sera plus exposé en proie, et je jugerai entre les brebis et les brebis. *Je susciterai sur elles le pasteur unique* pour les paître, David (*le bien-aimé*), mon serviteur : lui-même aura soin de les paître, et il leur tiendra lui-même lieu de pasteur. Mais, moi qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera au milieu d'elles comme leur prince.»(*Ezéch.*, XXXIV, 20, 22-24.)

Ailleurs le prophète dit : « Ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Mon serviteur David régnera sur eux; ils n'auront plus tous qu'un seul pasteur... et mon serviteur David sera leur prince dans la succession de tous les âges. » (*Ezéch.*, XXXVII, 23, 25.)

Le lecteur attentif des Saintes-Écritures a nécessairement remarqué qu'il s'y rencontre plusieurs personnages emblématiques, c'est-à-dire qui, tant par la nature de leurs fonctions, que par la manière remarquable dont ils les remplissent, et par les circon-

stances extraordinaires de leur vie, sont l'image de Jésus-Christ.

Selon moi, au nombre de ces personnages se trouvent Melchisedech, Joseph, Josué et Salomon. Il faut y joindre David. Leurs noms étaient également emblématiques. Melchisedech, expression équivalente à roi de justice, régnait à Salem, mot qui signifie paix. En sa double qualité de roi et de prêtre, il était la figure de J.-C. Josué, qui s'appelait Osée ou Hosea, par une prévoyance toute prophétique de Moïse, reçut de lui ce nouveau nom, qui est identique à celui de Jésus. Salomon veut dire pacifique, et Dieu ordonna à David, avant la naissance de son fils, de l'appeler ainsi.

Par cette destination allégorique, Dieu honorait ces personnages, puisqu'il établissait un rapport entre eux et un être infiniment plus élevé; tel était toutefois l'éclat dont il les environnait, qu'il demeurait évident que leur gloire leur appartenait moins qu'au type éternel dont ils étaient l'image. D'ailleurs, une foule de choses qui leur furent annoncées restent vides de sens, quand on ne les applique point à celui qui les réalisa et les accomplit.

§ XVI. — *Concours de tous les Prophètes.*

Tous les Prophètes enfin parlent d'un unique rédempteur. Ils le dépeignent comme un être miraculeux, ils le nommaient Dieu fort, Dieu avec nous, le fils du Très-Haut, le Bien-Aimé en qui Dieu a mis toutes ses complaisances, le Seigneur qui nous rame-

nera la justice, le Saint des saints, l'oint du Seigneur, la Bénédiction et le Rédempteur du genre humain; le Prince de la paix, qui apportera aux hommes une paix éternelle; le grand Roi, descendant de David, dont le règne s'étendra sur l'univers entier, et se prolongera dans l'éternité, auquel seront assujéties toutes les nations, devant qui tous les rois de la terre fléchiront les genoux.

Ils prédisaient les moindres circonstances de sa vie, comme nous avons eu souvent occasion de le remarquer. Et, pour en rappeler un exemple, c'est ainsi que le prophète Michée désigne jusqu'au lieu de sa naissance : « Et vous, Béthléem, *appelée* Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda; mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement et dès l'éternité! »

L'époque à laquelle devait paraître le rédempteur du genre humain, était enfin venue. Le sceptre fut arraché au peuple d'Israël, il languissait sous une domination étrangère.

Non-seulement Israël, mais l'univers entier avait besoin d'un rédempteur qui le sauvât de l'erreur, du crime, de la misère.

Non-seulement Israël, mais une foule de nations à qui les promesses de Dieu étaient connues, se tournaient vers lui, attendant avec une impatiente ardeur le Juste et le Saint des saints.

DES

SACRIFICES.

DES

SACRIFICES.*

§ I. — *Leur origine.*

On justifie ordinairement l'origine des sacrifices, en avançant que les hommes se croyaient obligés et rigoureusement astreints à offrir à la Divinité leurs hommages ou quelques présens. Les dieux nous com-

* Le lecteur, qui connaîtra l'*Eclaircissement sur les sacrifices* du célèbre comte Joseph de Maistre, s'étonnera peut-être de retrouver sa théorie dans ce traité; une observation expliquera cette conformité singulière au premier abord : le comte Joseph, découvrant d'un regard d'aigle les principes de cette importante matière, les a consignés dans son *Eclaircissement;* profitant ensuite de ces précieuses données, quelquefois *textuellement* reproduites, l'auteur du traité s'attache à les faire ressortir en approfondissant les recherches historiques, en y joignant ses propres réflexions. Apprécié sous ce point de vue, ce traité présente un double mérite, et devient le complément indispensable des *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Les modifications que l'auteur apporte aux idées du comte de Maistre, les développemens qu'il leur donne, nous ont forcé d'offrir une version littérale de sa théorie, plutôt que de nous référer, comme nous aurions pu le faire dans un grand nombre de passages, à l'*Eclaircissement sur les sacrifices.*

(*Note du Traducteur.*)

blent de bienfaits; il est donc naturel de leur consacrer les premiers des biens que nous tenons de leurs bontés : de là, les libations de l'antiquité, et l'offrande des prémices, qui avaient lieu au commencement des repas. Cette sorte de sacrifices, usitée chez tous les peuples anciens, consistait dans l'hommage qu'on faisait aux dieux des fruits et des produits de la terre. Elle était le résultat d'un mouvement spontané, d'une volonté libre; elle manifestait la piété, secondait la reconnaissance.

Quelque satisfaisante que paraisse cette explication des sacrifices, quelque plausible que soit l'opinion qui les fait dériver du devoir imposé à l'homme d'offrir à la Divinité des présens, des dons, des prémices; selon moi, cependant, cet hommage, d'ailleurs si naturel, n'est point le motif de l'institution universellement répandue des sacrifices. Je crois, au contraire, comme l'atteste clairement l'histoire, que les hommes furent dans tous les temps pénétrés de cette vérité : *qu'ils vivaient sous l'empire d'une puissance irritée, et que les sacrifices seuls pouvaient fléchir sa colère.* Les dieux sont bienfaisans, c'est d'eux que nous avons reçu tous les biens dont nous jouissons : dès-lors, notre devoir est de les exalter par nos louanges, de leur témoigner notre reconnaissance... Mais les dieux sont justes, nous sommes coupables : dès-lors, il devient nécessaire de les adoucir, d'expier nos crimes; et le moyen le plus efficace pour y parvenir, c'est le sacrifice.

Telle fut la croyance de l'antiquité, telle est encore, sous des formes diverses, la croyance du monde entier. Les premiers hommes, dont les idées servirent de type à celles du genre humain, se croyaient coupables. Sur cette doctrine fondamentale s'élevèrent les institutions religieuses, en sorte que les hommes de tous les temps ne cessèrent jamais d'avouer une déchéance originelle et générale, de répéter comme nous, quoique dans un sens moins rigoureux : *Nos mères nous ont conçus dans le crime.*

L'idée d'un crime et de la punition qu'il mérite, est généralement la source des sacrifices.

§ II. — *Sacrifices sanglans.*

Les anciens avaient coutume d'offrir non-seulement des présens, des dons, des prémices, mais encore la chair des animaux.

S'ils n'avaient voulu par là que rendre hommage à la Divinité et reconnaître sa suprématie sur toutes les créatures, ils se seraient bornés à lui offrir cette chair, et à la placer sur ses autels. Toutefois les peuples ne se contentèrent point d'une offrande si simple; ils immolaient les animaux, ils répandaient leur sang en l'honneur des dieux et pour sceller la réconciliation. Le culte exigeait donc une victime choisie et l'effusion du sang. On croyait que c'était moins l'offrande de la chair que cette effusion qui possédait la vertu expiatoire, indispensable aux hommes.

Les anciens regardaient le sang comme un vivant fluide, où résidait l'âme; la vie et le sang se trouvaient, pour ainsi dire, les deux termes identiques d'une équation. De là vient aussi qu'ils pensaient que le ciel, irrité contre la chair et le sang, ne pouvait être apaisé que par son effusion, et aucun peuple n'a douté qu'elle n'eût la propriété d'expier le crime. Or, ni la raison ni la folie ne donnèrent naissance à cette idée, et, bien moins encore, ne la firent adopter si généralement. L'histoire ne nous montre pas dans l'univers une seule contrée qui lui soit restée inaccessible. C'était une opinion uniforme, dont le règne embrassait tous les pays, qu'on ne pouvait obtenir que par le sang la rémission du crime et le retour des faveurs célestes. Ce point une fois admis, la nature des sacrifices païens se dévoile à notre vue, autant, du moins, que la faiblesse de nos sens nous permet de l'apprécier.

§ III. — *Universalité de la doctrine de la rédemption par l'effusion du sang.*

Rien ne frappe plus, dans les lois de Moïse, que ses constans efforts pour garantir les Juifs des pratiques du paganisme, pour séparer le peuple israélite du reste des peuples en lui imposant des rites particuliers; mais, relativement aux sacrifices, il abandonne son système général : il se règle d'après les rites fondamentaux des autres nations, et même, ne

se contentant pas de s'y conformer, il ajoute à leur rigueur, exposant ainsi le caractère national à acquérir une dureté dont, à coup sûr, il n'avait pas besoin. De toutes les cérémonies prescrites par ce célèbre législateur, il n'en est pas une, il n'est surtout aucune purification, même physique, pour laquelle le sang ne soit nécessaire. Je signale principalement les purifications et les sacrifices expiatoires, fixés par les lois, et dont le but était de sanctifier et de réconcilier.

Remarquons surtout la fête de l'expiation solennelle, à laquelle tout le peuple se purifiait et rentrait en grâce avec le Seigneur. La purification s'opérait par l'immolation de certaines victimes, du sang desquelles on arrosait la terre et l'on faisait des aspersions; voici quelques circonstances de la fête solennelle : purifié déjà par le sacrifice d'une victime, le grand-prêtre apporte le sang du bouc, tué pour le péché du peuple, au-dedans du voile, il en arrose la terre devant l'oracle, et purifie le sanctuaire des impuretés des enfans d'Israël, de leurs prévarications, de tous leurs péchés... Offrant alors le bouc vivant, il met ses deux mains sur sa tête, confesse toutes les iniquités des enfans d'Israël, en charge avec imprécation la tête du bouc, et l'envoie au désert par un homme destiné à cette mission. (*Lév.*, XVI, 15, 16, 21.)

A la suite, se trouve le commandement fait aux enfans d'Israël : « Au dixième jour du septième mois, vous affligerez vos âmes, c'est en ce jour que

se fera votre expiation et la purification de tous vos péchés ; vous serez purifiés devant le Seigneur. Car c'est le sabbat et le grand jour du repos.» (*Lév.*, XVI, 29-31.)

Cette expiation ordonnée par Moïse, inséparable de l'effusion du sang des victimes, était l'image de l'expiation générale des crimes du genre humain, par le sacrifice de la croix et par le sang de Jésus-Christ.

De même que chez les Juifs, d'après les lois mosaïques, l'immolation des victimes et l'effusion de leur sang, dans le but d'apaiser les dieux, étaient universellement en usage chez les païens. Une maladie contagieuse exerçait ses ravages dans le camp des Grecs; Achille veut connaître « la cause de ce grand « courroux d'Apollon ; s'il punit la transgression d'un « vœu ou le refus de quelque hécatombe ; et si, « daignant agréer un sacrifice de victimes choisies, « il veut écarter loin des Grecs la contagion et la « mort. »

D'après la réponse de l'oracle, « Agamemnon or- « donne aussitôt aux peuples de se purifier : ils se pu- « rifient, et jettent l'eau lustrale dans la mer. Ils im- « molent au dieu du jour des hécatombes choisies de « taureaux et de chèvres, près la rive de l'indomp- « table Océan : la graisse des victimes s'élève jusqu'au « ciel, en tourbillons de fumée. »

Et lorsque Chrysès eut reçu sa fille chérie, « ils « rangent aussitôt l'hécatombe autour du superbe

« autel; ils versent sur leurs mains une eau pure,
« et prennent l'orge sacrée. » *

Horace nous dit : (*Lib.* I.)

Et thure et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ deos.

« Que mon encens, que les sons de ma lyre, que « le sang de la victime promise acquittent ma recon- « naissance envers les dieux qui ont veillé sur les « jours de Numide. »

Quiconque a étudié l'antiquité connaît les *Tauroboles* et les *Crioboles* auxquels donna lieu en Orient le culte de Mithra. L'effet de ces sacrifices consistait dans une parfaite purification, dans la disparition de tous les crimes, dans une régénération morale et complète. Afin de renaître ainsi pour l'éternité (résultat qu'attribuaient les prêtres à ce genre de sacrifices, quoiqu'ils recommandassent de les renouveler après un laps de vingt ans), on descendait nu dans une fosse profonde, recouverte avec une planche percée d'une foule d'ouvertures. Sur cette planche, on égorgeait un taureau ou un bélier, de manière à ce que leur sang, encore tiède, jaillît sur toutes les parties du corps du *pénitent*. Quand on immolait un taureau, le sacrifice s'appelait taurobole; il se nommait, au contraire, criobole, lorsqu'on employait un bélier.

* *Iliade d'Homère*, chant I, traduction de P. J. Bitaubé.

Au témoignage de Grégoire de Nazianze, Julien l'apostat se soumit lui-même à cette bizarre superstition.

Ce fut donc la croyance constante de tous les hommes et de tous les temps, que l'effusion du sang avait la vertu de sanctifier et de racheter. Dans sa forme extérieure, cette croyance se modifia suivant le caractère et le culte des différens peuples; mais partout le principe est visible. Comment, dès-lors, prétendre avec quelque droit, que le paganisme s'est fait illusion sur cette idée fondamentale et universelle, c'est-à-dire la rédemption au moyen du sang? S'appuierait-on sur l'impossibilité où était le genre humain de deviner la vertu de ce sang, nécessaire à sa régénération? sur ce que l'homme, abandonné à lui-même, ne pouvait connaître, ni la grandeur de sa chute, ni l'immensité de l'amour dont il redevenait l'objet?

Nonobstant ces objections, toujours est-il que chaque peuple, quelques notions qu'il possédât sur la déchéance originelle, connaissait et le besoin et la nature du moyen de salut. Assurément les racines d'une croyance si extraordinaire, si générale, doivent être profondes. Si elle n'avait pas eu un fondement réel et mystérieux, pourquoi Dieu même l'aurait-il consignée dans les lois mosaïques? Où les anciens auraient-ils puisé l'idée d'une régénération morale? Pourquoi, dans tous lieux et à toutes les époques, afin d'honorer la Divinité, de se concilier ses fa-

veurs, de détourner sa colère, aurait-on choisi une cérémonie dont l'esprit, isolé de tout secours étranger, ne saurait donner l'idée? La nécessité nous force de reconnaître l'existence de quelque cause cachée, et cette cause était bien puissante.

§ IV. — *Sacrifices humains.*

Dès les temps les plus éloignés où l'histoire nous permette de porter nos recherches, nous voyons tous les peuples, barbares ou civilisés, malgré la tranchante différence de leurs opinions religieuses, se réunir et se confondre en un point, convaincus de l'utilité d'un médiateur, persuadés qu'on adoucit la colère divine par les sacrifices, c'est-à-dire, par la substitution des souffrances des autres créatures à celles du vrai coupable. Cette croyance, raisonnable dans son principe, mais soumise à l'action de la puissance qui s'est partout manifestée par de déplorables résultats, produisit, outre les sacrifices d'animaux, la superstition horrible et trop généralement répandue des sacrifices humains. Vainement la raison disait-elle à l'homme qu'il n'avait aucun droit sur son semblable, que tous les jours il convenait lui-même solennellement de cette vérité en répandant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme; vainement la douce humanité, le sentiment si naturel de la compassion prêtaient-ils de nouvelles forces à l'autorité de la raison, l'esprit et le cœur se trouvaient

impuissans contre les progrès de cette abominable superstition. On serait tenté de récuser le témoignage de l'histoire, lorsqu'elle nous montre le triomphe de cette coutume révoltante dans tous les pays de la terre : malheureusement, et à la honte éternelle du genre humain, aucun fait n'est mieux établi ; jusqu'aux monumens de la poésie, tout dépose contre ce préjugé général :

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer lui répond par des mugissemens;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Ce n'était point une seule nation, ce n'étaient point des hordes barbares et grossières qui trempaient dans l'abomination des sacrifices humains, étouffant ainsi les sentimens naturels, mais bien presque tous les peuples de l'antiquité; plusieurs encore se rendent aujourd'hui coupables de ce crime monstrueux.

Je ne sais si, de toutes les grandes nations, on en pourrait citer une seule qui se fût entièrement abstenue de sacrifices humains, excepté cependant les Indiens dont les bramines se consacraient spécialement à Wichnou, et les Péruviens dont la religion remonte à Manco-Capac et à Mama-Ocollo (Coya-Ocella), sa sœur et son épouse, qui appartenaient probablement tous deux à cette caste des bramines de l'Inde.

C'est à la religion chrétienne que les sectateurs de l'islamisme sont redevables d'être demeurés étrangers à cette pratique; car le Coran même démontre que Mahomet, sans adorer Jésus-Christ comme le fils de Dieu, voyait pourtant en lui le plus grand des Prophètes, qu'il emprunta à nos livres sacrés sa religion et sa morale, laissant de côté ce qui ne cadrait point avec ses plans, y ajoutant d'ailleurs des détails de son invention. Toutefois, au douzième siècle, du temps du grand Saladin, on rencontre chez les mahométans l'exemple d'un sacrifice humain; des chrétiens, sous la conduite de Raymond de Châtillon, ayant tenté de renverser le tombeau de Mahomet, furent eux-mêmes immolés à la fête du Beïram, au lieu des brebis qui composent le sacrifice annuel. *

§ V. — *Inde.* — *Chine.* — *Perse.*

Dans l'Inde, les sacrifices humains datent de l'époque la plus reculée : cependant, on ne peut accuser de cette abomination que celle des deux sectes principales dont les bramines se vouaient spécialement à Siwa; toute la partie de cette immense contrée, possédée par les Européens, en est affranchie, elle ne subsiste que chez quelques peuplades indépendantes.

Un des livres que les Indiens nomment sacrés,

* *Histoire de Saladin*, par M. Marin, tome 1, page 428.

contient un chapitre particulier, que l'on appelle le *chapitre sanglant,* où l'auteur fait intervenir Siwa expliquant à ses fils les détails des sacrifices. Kali, déesse du temps, épouse de Siwa, en était le principal objet, quoiqu'ils s'adressassent aussi à Siwa et à d'autres divinités. Siwa détermine les sacrifices, les pratiques et les invocations indispensables; il fixe l'époque des expiations, l'emploi des hommes ou des animaux qui les rend efficaces. Telle divinité préfère un genre d'offrande, telle autre en préfère un différent; toutefois les sacrifices humains sont regardés comme les plus importans. Un seul paralyse pendant mille ans le courroux de la terrible déesse, trois l'enchaînent pour une époque cent fois plus longue.

Les formules usitées dans ces meurtres religieux, font frémir d'horreur; on s'écrie, par exemple : « Salut, Kali! Kali, salut, Devi, déesse du tonnerre! Salut, déesse au sceptre de fer »! ou bien : « Kali! Kali! déesse aux dents terribles! Rassasie-toi, déchire, broie tous ces lambeaux! Mets-les en pièces avec cette hache! Prends! prends! saisis! arrache! Bois le sang à longs traits! »

Les Chinois également immolèrent autrefois des hommes, à ce qu'assure William Jones (*Asiat. Research,* II, 578). Si cet écrivain d'un si grand mérite eût vécu plus long-temps, il aurait sans doute confirmé par des exemples cette assertion faite dans une lecture devant les membres de la société asiatique.

Les Perses, dont le culte, comparé à celui des au-

tres païens, était beaucoup plus pur et plus raisonnable, ne s'abstinrent pas néanmoins des sacrifices humains. Dans leurs cavernes consacrées à Mithra, c'est-à-dire au dieu du soleil, ils suivaient cette barbare coutume, et prophétisaient en considérant les entrailles de la victime.

Quoique la religion de Zerducht défendît les sacrifices humains, l'histoire rapporte que Xerxès, dans son expédition contre les Grecs, et dans un lieu nommé *les neuf voies*, non loin du fleuve Strymon, fit enterrer vivans neuf jeunes gens et neuf jeunes filles de la contrée. « Car, remarque Hérodote, ce genre de supplice est une coutume de la Perse. Je sais qu'Amestris, épouse de Xerxès, pour témoigner sa reconnaissance du maintien de sa santé, quoiqu'elle fût avancée en âge, fit enterrer vivans, en l'honneur du dieu qui habite sous terre, quatorze fils des plus illustres familles de son royaume ». C'était sans doute en l'honneur de Mithra, dieu du soleil, qu'Hérodote place sous terre, parce qu'on lui sacrifiait la nuit dans des grottes souterreines.

Porphyre nous apprend, dans son ouvrage sur l'*antre des Nymphes*, que celles de Mithra avaient sept entrées qui répondaient aux sept planètes (d'après lesquelles presque tous les peuples ont nommé les jours de la semaine), ainsi qu'aux voyages des âmes à travers ces planètes.

Les pratiques en usage dans les grottes de Mithra se propagèrent hors de la Perse. Adrien les proscri-

vit. L'Égypte même connut les mystères de Mithra.

§ VI. — *Chaldée.* — *Egypte.*

Les Assyriens et les Chaldéens, dont le culte n'était qu'un informe mélange de superstitions et d'immoralité, sacrifiaient des victimes humaines: l'Écriture sainte lève tous les doutes à cet égard.

Elle nous dit que, pour repeupler le pays que rendait désert l'exil des Israélites du royaume des dix tribus, un roi d'Assyrie y envoya des colonies des diverses provinces de son empire. Au nombre de ces nouveaux habitans, se trouvaient des peuples de Sépharvaïm, d'où l'on conjecture avec raison que le roi était Assarhaddon, qui réunit l'empire de Babylone à celui d'Assyrie, héritage de ses pères, parce que Sépharvaïm (la *Sippara* de Ptolomée) relevait de Babylone. Or l'Ecriture rapporte de ses habitans transplantés dans la terre promise : « Ceux de Sépharvaïm faisaient passer leurs enfans par le feu, et les brûlaient pour honorer *Adramélech* et Anamélech, dieux de Sépharvaïm. » (*Rois*, IV, XVII, 31.)

Adramélech se confond sans doute avec le dieu *Moloch* ou Molech des Ammonites, dieu du soleil.

Moloch, Molech, Melchom, était probablement la même divinité que Bel ou Baal. Tous ces noms signifient roi ou seigneur; il est aussi à présumer qu'ils indiquaient tous le dieu du soleil.

L'Ecriture sainte blâme en divers endroits la pra-

tique d'après laquelle les parens faisaient passer leurs enfans dans le feu en l'honneur de Moloch; et même, on fait au roi Manassès le reproche exprès, d'avoir exposé son fils aux chances de cette superstition. Probablement, cet abus remplaça une coutume plus barbare : monument de la crainte, il survécut aux sacrifices contre lesquels se soulevait la nature.

Hérodote prétend, il est vrai, que l'Egypte demeura étrangère à ces abominations, et un témoignage d'un si grand poids ferait à coup sûr pencher la balance, s'il était fondé sur de meilleures raisons, et si un si grand nombre d'écrivains plus récens, Manethon, Diodore, Plutarque, Porphyre, n'attestaient le contraire. « Comment, dit Hérodote, comment les Egyptiens au-« raient-ils sacrifié des victimes humaines, puisqu'ils « n'immolaient même aucune espèce d'animaux, ex-« cepté des porcs, des taureaux, des veaux et des « oies? »

Mais que prouve l'exclusion de plusieurs sortes d'animaux contre l'existence des sacrifices humains? Tout ce que me paraît établir un semblable témoignage, c'est qu'on n'immolait plus aucun homme du temps d'Hérodote, et que les prêtres, rougissant de l'horrible pratique à laquelle ils avaient renoncé, préférèrent ne point l'en instruire.

En haine de Typhon, principe du mal dans leur théogonie, qu'ils se figuraient avec des cheveux roux, les Egyptiens choisissaient, pour leurs sacrifices, des hommes dont la chevelure avait cette couleur; et

comme il s'en rencontrait rarement dans leur patrie, ils immolaient des étrangers. Peut-être cette circonstance fit-elle naître l'antique opinion que le roi Busiris, ayant sacrifié les voyageurs qui venaient de débarquer sur ses terres, fut tué par Hercule, à qui il destinait le même sort.

On trouve des traces de cette coutume sur le sceau avec lequel les prêtres égyptiens marquaient les taureaux à poils roux qu'ils voulaient sacrifier à Typhon. Il représente un homme agenouillé, les mains liées derrière le dos, un couteau enfoncé dans la gorge.

§ VII. — *Grèce.*

L'existence des sacrifices humains dans l'ancienne Grèce, nous est attestée par l'histoire, peut-être fabuleuse, de Lycaon, roi de Parrhasia en Arcadie, par le récit d'Homère, relatif aux douze jeunes nobles Troyens qu'Achille immola aux mânes de son ami Patrocle. Cette pratique se reproduit encore à une époque postérieure.

Devant un autel de Bacchus en Arcadie, plusieurs jeunes filles furent frappées de verges jusqu'à ce qu'elles succombassent à ce supplice.

Une disette régnant parmi les Messéniens, et l'oracle de Delphes ayant ordonné qu'on immolât une princesse du sang royal, Aristodème, membre de cette famille, dévoua sa fille. Parvenu à la royauté, il sacrifia à Jupiter trois cents Lacédémoniens avec leur

roi Théopompe, et termina sa vie en s'immolant, pour obéir au décret d'un oracle, sur la tombe de sa fille.*

Avant la bataille de Salamine, Thémistocle sacrifia sur son vaisseau amiral, trois jeunes prisonniers perses, neveux du roi. Cette action lui répugnait; mais le devin insista d'autant plus sur sa nécessité que la direction élevée et l'éclat des flammes de l'autel, puis l'éternuement d'un Grec placé à la droite de Thémistocle (présages tous deux favorables), le confirmaient dans son avis. L'équipage du vaisseau se pressa alors autour du général qui, cédant à ce cruel desir, immola les jeunes perses à Bacchus Omestes (Bacchus qui dévore la chair palpitante).

Comme les habitans des îles conservent leurs anciennes mœurs plus long-temps que les autres peuples, cette révoltante coutume se perpétua en Crète, en Chypre, à Rhodes, à Lesbos, à Chios, à Ténédos, etc., pendant un plus long espace de temps que dans la Grèce continentale.

Les Phocéens brûlaient des victimes humaines en l'honneur de Diane de Tauride. Les habitans de Massilie (Marseille), leurs descendans, avaient une forêt dont Lucain donne, dans sa Pharsale (III), une sombre description. Elle était consacrée aux sacrifices humains, et fut détruite par César lorsqu'il assiégea la ville.

* Eusèbe, *Præp. evang.*, IV, 16.

§ VIII. — *Rome.*

Dès la plus haute antiquité, les Romains immolaient des enfans mâles à Monia, mère des dieux domestiques. Cette pratique fut abandonnée : Tarquin, dernier roi de Rome, la remit en usage, sur la réponse d'Apollon à Delphes. Brutus, le premier des consuls, abolit ces sacrifices. Mais Apollon ayant encore demandé des têtes, on lui envoya des têtes de pavots au lieu d'enfans, et pour cette fois la lettre sauva la vie que son esprit aurait fait perdre.

Les livres sibyllins apprirent aux Romains que les Grecs et les Gaulois se rendraient maîtres de leur cité. Menacés d'une guerre avec les Gaulois, l'an de Rome 526, guerre qu'avait provoquée leur injustice envers les Senonais (peuple voisin de la Seine), la terreur devint générale au souvenir de la prise de Rome par cette nation. Les pontifes imaginèrent un moyen d'apaiser les dieux, et qui, pensaient-ils, remplirait l'oracle de la sibylle, sans exposer leur patrie à aucun danger : ce fut d'enterrer vivans à Rome, dans le *forum boarium* (marché aux bœufs), deux personnes de chaque sexe grecques et gauloises. Tite-Live remarque que cette place avait déjà été souillée autrefois par des sacrifices humains, quoique suivant une pratique étrangère aux Romains.

Huit ans plus tard, on renouvela ce sacrifice, lorsqu'éclata la seconde guerre punique.

Les Romains regardaient comme un moyen assuré d'obtenir la victoire, que, durant le combat, leur général vouât les ennemis à la terre et aux dieux mânes, et qu'en même temps lui-même, ou du moins l'un des guerriers de l'armée romaine, se consacrât à la mort en se précipitant dans les rangs opposés.

Ce n'est que l'an de Rome 657, qu'un sénatus-consulte défendit les sacrifices humains. Mais comme l'an 708, dernière année de la vie de César (44 ans avant J.-C.), deux victimes humaines furent sacrifiées par le pontife et par le prêtre de Mars, on croit que le sénatus-consulte n'interdisait ce genre de sacrifices qu'aux particuliers.

Si les sacrifices humains étaient rares à Rome, l'usage plus répandu des gladiateurs n'est pas moins digne de blâme. Probablement les Romains l'empruntèrent aux Étrusques. Il ne date point d'une époque encore grossière, mais de l'an de Rome 490, 264 ans avant J.-C., où deux frères, du nom de Brutus, l'introduisirent aux funérailles de leur père. Ces jeux n'eurent lieu d'abord que dans les cérémonies funèbres de personnages remarquables, et les gladiateurs combattaient sur la tombe pour apaiser les dieux inférieurs par l'effusion de leur sang. Ils remplacèrent les sacrifices humains que commandait la même circonstance. Suivant l'apparence, le sort de la victime fut adouci en ce que le gladiateur défendait ses jours; il en devint réellement plus déplorable, parce que la rage du désespoir enflamma ces malheureux destinés

à être assassins ou à périr eux-mêmes, et qui, désignés pour ce spectacle, délices des Romains, y étaient long-temps préparés par une nourriture choisie et par de fréquens exercices.

§ IX. — *Carthage.*

Les fondateurs de Carthage y transportèrent de Phénicie la coutume des sacrifices humains, qui s'y perpétua tant que subsista cette cité, excitant, par la cruauté du supplice, l'horreur des autres peuples auxquels on pouvait adresser un semblable reproche. Les Grecs et les Romains s'élèvent avec force contre le nombre de leurs malheureuses victimes.

Évidemment, les Carthaginois suivirent dans l'origine le culte de Moloch, l'honorant de cette manière, que nous transmet Diodore :

Une statue de bronze était élevée à Saturne : sur ses bras étendus, on plaçait les enfans qui, de là, roulaient précipités dans un énorme et ardent brasier. Diodore pense que Euripide avait cette coutume en vue, lorsqu'à la question d'Oreste :

« Quel tombeau me recevra, une fois privé de la vie? »

ce poète fait répondre à sa sœur Iphigénie, prêtresse de Diane en Tauride :

« La terre dans ses cavités profondes, et les flammes du feu sacré. »

Comme tout était vénal à Carthage, les parens vendaient leurs enfans pour cet usage barbare. Tou-

tefois le marché se concluait secrètement, parce que la politique avait posé en maxime que les enfans des familles illustres étaient seuls agréables au dieu.

Quand Gelon, tyran de Syracuse, et Theron, souverain d'Agrigente, remportèrent en Sicile une victoire signalée sur les Carthaginois, pendant le combat, le général carthaginois, Hamilcar, fit précipiter dans le feu une foule innombrable de victimes humaines, depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit; car telle fut la durée de cette bataille qui décidait la question de l'indépendance de la Sicile. Lorsqu'elle fut terminée, Hamilcar ne se trouva ni parmi les prisonniers ni parmi les morts.

Les Carthaginois prétendirent qu'à la fin il s'était jeté lui-même dans le feu, comme victime expiatoire.*

Pour condition de la paix qu'accorda Gelon, ce héros généreux exigea qu'ils ne sacrifiassent désormais aucun enfant à Saturne.

Agathoclès, tyran de Syracuse, après les avoir complètement défaits en Afrique, s'avançant sous les murs de Carthage, ils résolurent d'apaiser les dieux, et sacrifièrent à Saturne deux cents des enfans les plus distingués de la ville.**

Ils avaient coutume, dit un auteur romain, d'immoler des hommes en temps de peste, d'apporter aux autels des enfans dont l'âge aurait ému de compassion

* Hérod., vii, 166-67.

** Diod., xx, 14.

même des ennemis, croyant se concilier la faveur des dieux par le sang des êtres, pour la conservation desquels on leur adresse ordinairement les plus ferventes prières. *

§ X. — *Scythes.* — *Gaulois.* — *Germains.*

Les Scythes sacrifiaient toujours la centième partie de leurs prisonniers de guerre au dieu des batailles. Tous les ans, avec du bois desséché et en quantité suffisante, pour remplir cent cinquante chariots, ils élevaient une sorte de pile, au sommet de laquelle était dressé un antique cimeterre, emblème du dieu. Ils l'arrosaient du sang des malheureux qui gisaient au-dessous, et qu'on avait égorgés au-dessus d'un vase, de manière à ce qu'il reçût leur sang. Ils détachaient de leur corps l'épaule droite et les deux mains, et les lançaient en l'air. Partout où tombaient ces membres, ils restaient étendus; il en était de même du cadavre, qui demeurait à la place où il était tombé. **

Les Celtes qui, à l'exception de la Grèce et de l'Italie, habitaient toute l'Europe, immolaient des vic-

* Cum inter cætera mala etiam peste laborarent, cruenta sacrorum religione et scelere, pro remedio usi sunt. Quippe homines, ut victimas immolabant; et impuberes (quæ ætas etiam hostium misericordiam provocat) aris admovebant, pacem deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum vitâ dii rogari maximè solent. (Justin, XVIII, 6.)

** Herod., IV, 62.

times humaines. « Ceux qui se trouvent dangereusement malades », dit César en parlant des Gaulois *, « offrent ou promettent des sacrifices humains, et les druides leur prêtent leur ministère »; ils croyaient, en effet, qu'on ne pouvait adoucir les dieux, qu'on ne pouvait racheter la vie d'un homme, qu'en offrant celle d'un autre en échange. Ces sacrifices, consommés par l'entremise des druides, étaient réglés d'une manière publique et légale : lorsque les coupables manquaient, on allait jusqu'à faire périr des innocens. Quelquefois on enfermait des hommes dans des espèces de statues colossales, tissues d'osier, auxquelles on mettait le feu, et les malheureux périssaient dans les flammes. Ces sacrifices se maintinrent dans les Gaules, comme partout ailleurs, jusqu'à l'époque où le christianisme prit une assiette solide. Car nulle part ils ne disparurent tout-à-fait sans l'intervention de la religion chrétienne; nulle part, non plus, ils ne subsistèrent en sa présence.

Au nord de l'Europe, après le laps de neuf mois, on apaisait les dieux en leur offrant, durant neuf jours, neuf sacrifices d'hommes et d'animaux par jour; si, pourtant, des circonstances extraordinaires ne commandaient pas plus tôt l'immolation de victimes humaines.

En Suède et en Norwège, ces victimes se reproduisaient également. D'ordinaire, on les étendait sur une

* Cæsar, *de Bello gall.*, iv, 16.

pierre énorme; on les étouffait ou on les mettait en pièces. Quelquefois encore on laissait couler leur sang: plus il jaillissait avec impétuosité, plus le présage était favorable. *

Tacite rapporte des Germains ** : « Ils se réunis-
« sent pour honorer la déesse Herth, c'est-à-dire, la
« *terre*, mère commune. Ils s'imaginent que cette
« divinité vient, de temps en temps, prendre part aux
« affaires des hommes, et se promener de contrée en
« contrée. Dans une île de l'Océan est un bois qui
« lui sert de temple. On y garde son char : c'est une
« voiture couverte, que le prêtre seul a droit de tou-
« cher. Dès qu'il reconnaît que la déesse est entrée
« dans ce sanctuaire mobile, il y attèle des génisses,
« et le suit en grande cérémonie. L'allégresse publique
« éclate de toutes parts. Ce ne sont que fêtes et ré-
« jouissances dans les lieux où la déesse daigne passer
« ou séjourner. Les guerres sont suspendues; on cesse
« les hostilités; chacun resserre ses armes; partout
« règne une paix profonde, que l'on ne connaît, que
« l'on n'aime que dans ces jours privilégiés. Enfin,
« lorsque la déesse a suffisamment demeuré parmi
« les mortels, le prêtre la reconduit au bois sacré. On
« lave ensuite, dans un lac écarté, le char, les étoffes
« qui le couvraient, et la déesse elle-même, à ce
« qu'on prétend. Aussitôt le lac engloutit les esclaves

* Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemark.*

** Tac., *de Mor. Germ.*, 40, trad. de l'abbé de la Bletterie, édit. de Froullé.

« employés à cette fonction; ce qui pénètre les esprits « d'une frayeur religieuse, et réprime toute profane « curiosité sur un mystère que l'on ne peut connaître, « sans qu'il en coûte la vie à l'instant. »

Le même historien rapporte encore des Germains * : « Mercure (Odin, Wodan) est le dieu le plus ho- « noré. A certains jours on lui sacrifie des hommes. »

Les Normands en France offraient également, au dieu Thor, des victimes humaines.

§ XI. — *Amérique.*

Aucune nation de la terre n'en a plus immolé que les Américains, et aucune de leurs tribus n'est plus célèbre sous ce rapport que les habitans du Mexique. Suivant Clavigero **, on remettait aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes par an : pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple; mais, au besoin, les Mexicains offraient leurs propres enfans. Le sacrificateur ouvrait le sein de la victime, et s'empressait d'en arracher le cœur encore palpitant. Le grand-prêtre, en imprimait le sang sur les lèvres de l'idole, puis tous les prêtres, dans un horrible repas, se partageaient les lambeaux du cadavre !

* Tacit., *de Mor. Ger.*, 10, trad. de l'abbé de la Bletterie, édit. de Froullé.

** Clavigero, *Storia del Messico.*

D'autres peuples d'Amérique observaient des pratiques différentes dans leurs sacrifices. Les Otonites vendaient le cadavre par morceaux sur le marché. Les Zapothèques immolaient des hommes aux dieux, des femmes aux déesses, des enfans à des espèces de nains qu'ils honoraient comme des divinités. Les Tlossallèfes lançaient des flèches contre les victimes, suspendues à une grande hauteur, ou, les liant à un poteau, les assommaient avec des bâtons.

Par là nous voyons que les sacrifices humains ont fait le tour du globe, et souillé les deux continens.

§ XII. — *Source véritable de l'idée qui donna naissance aux sacrifices.*

Quelle que soit la diversité des mœurs, des coutumes, des cultes des anciens peuples, tous néanmoins s'accordent à croire que l'effusion du sang possède une vertu salutaire, et que les dieux, irrités contre les crimes des hommes, peuvent être fléchis par la substitution des souffrances de la victime à celles du criminel. Cette croyance, répandue sur toute la terre, ne pouvait être le produit de la raison, car elle semble plutôt lui être opposée ; elle ne peut être davantage le résultat d'un évènement fortuit, comme si, par exemple, les peuples se l'étaient communiquée l'un à l'autre. A quelle époque, en effet, un accord si général se serait-il opéré? Ce n'est point encore l'œuvre de la ruse employée par les rois et les prêtres,

dans la vue de dominer les peuples ; une pareille croyance n'a aucun rapport à ce but. Nous la voyons enracinée chez les sauvages des plus lointains pays que l'on découvre de nos jours, et qui n'ont ni prêtres ni rois. Nécessairement, dès-lors, elle est le fruit d'un instinct naturel, ou d'une révélation; or, l'un et l'autre sont l'effet de la puissance divine.

Le christianisme nous a dévoilé plusieurs vérités importantes, dont nous n'avions auparavant aucune connaissance, et du nombre de ces vérités est celle qu'il a plu à Dieu d'agréer les souffrances du Christ, comme une expiation des péchés du genre humain. Par là le christianisme a jeté du jour sur une pratique usitée chez les païens, mais dont le sens profond nous aurait été à jamais caché sans son apparition. Nous savons, par conséquent, quelle est la racine première de cet usage, nous le rattachons à l'auguste révélation qui instruisit l'homme de sa chute profonde, de la nécessité d'une expiation, et, tout à-la-fois, de la nature et moyen de salut. Il serait absurde de révoquer encore en doute l'origine et le sens mystérieux des sacrifices. *

* Jennyngs. *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, ou bien : *Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même;* par M. Jennyngs, traduite par M. Le Tourneur. *Paris*, 1769, in-12.

§ XIII. — *Mérite particulier de l'intervention de l'innocence.*

On reste d'autant plus convaincu que telle est la source d'où dérivèrent les sacrifices païens, et que, d'ailleurs, ils se rapportent allégoriquement au grand œuvre de la rédemption, qu'on attachait, dans l'antiquité, le plus haut prix au sacrifice des innocens, surtout quand l'innocence s'offrait d'elle-même à la divinité comme un holocauste expiatoire : l'on croyait, en effet, que l'homme pur pouvait satisfaire pour le coupable.

Dans tous les temps, on attribua un mérite infini à la soumission du Juste, qui efface le crime.

Pour le départ d'une flotte, pour l'heureuse issue d'une guerre, le sang d'une fille innocente paraissait indispensable. On connaît la célèbre histoire d'Iphigénie, que son père Agamemnon se voyait forcé d'immoler à Diane, en Aulide, pour ouvrir aux Grecs le chemin de Troie. Achille, pour apaiser les mânes de Patrocle son ami, sacrifia douze jeunes Troyens d'une illustre naissance. De même, Polixène, fille de Priam, fut immolée à la mémoire d'Achille. Quand la disette accabla les Messéniens, l'oracle de Delphes exigea la mort d'une princesse de la maison royale. Avant la bataille de Salamines, Thémistocle permit celle de trois jeunes Perses. Nous n'ignorons pas quel culte était rendu à Moloch, dans les régions les plus éloignées ; on plaçait des enfans dans ses bras.

A Carthage même, des enfans, surtout ceux des familles les plus distinguées, étaient sacrifiés à ce dieu. Il serait superflu de multiplier les exemples.

§ XIV. — *Efficacité des sacrifices pour les morts. —Leur rapport avec d'autres institutions.*

C'est à cette doctrine qu'il faut rapporter, à mon avis, la persuasion où étaient les anciens que les sacrifices sont salutaires, non-seulement pour les vivans, mais encore pour les morts. Ils en offraient pour ceux qui avaient cessé de vivre. On nous objectera, dit Platon, que les crimes que nous aurons commis sur la terre attireront un jour, dans l'empire des morts, un juste châtiment, infligé, soit à nous-mêmes, soit à nos descendans. A cette objection on peut répondre qu'il est des sacrifices efficaces pour expier le crime, et que les dieux se laissent fléchir, comme nous l'assurent de très grandes cités, et les poètes enfans des dieux, et les prophètes leurs envoyés. (*Plato, de Rep.*)

Nous savons que les Grecs aimaient à répandre le sang humain pour le repos de leurs parens ou de leurs amis dans la tombe, que les femmes de l'Indostan, après la mort de leurs époux, se précipitent dans les flammes ; coutume qui n'est point encore abolie en ce moment. On faisait périr des prisonniers sur les tombeaux. A défaut de prisonniers, paraissaient les gladiateurs qui les arrosaient de leur sang : au point qu'on leur attribua le nom de *bustuarii*, c'est-à-dire lutteurs funèbres, parce qu'ils étaient destinés à ré-

pandre sur les tombes le sang de leurs blessures. Enfin, quand on n'avait ni gladiateurs ni prisonniers, alors, malgré la loi des douze tables, on voyait des femmes qui se meurtrissaient les joues pour donner au moins au bûcher l'apparence d'un sacrifice, et, dit Varron, pour satisfaire les dieux infernaux en leur montrant du sang. Sur la tombe des rois et des grands guerriers, on immolait des ennemis, quelquefois même leurs officiers ou leurs serviteurs.

De cette doctrine dérivent encore les vœux, les offrandes, les purifications, les expiations, si célèbres dans l'antiquité.

J'y rattache aussi l'usage si ancien de la circoncision, en honneur chez tant de peuples des âges les plus reculés, que suivent encore sous nos yeux les descendans d'Isaac et d'Ismaël avec une si inexplicable persévérance, que les navigateurs des siècles derniers ont retrouvé dans les îles innombrables de la mer Pacifique, au Mexique, à la Dominique, et dans l'Amérique septentrionale jusqu'au trentième degré de latitude. Quelques peuples différaient bien l'un de l'autre dans l'exécution, mais on retrouve partout une opération douloureuse et sanglante pratiquée sur les organes de la reproduction.*

§ XV.—*Conclusion.*

Il est donc désormais incontestable que le sentiment

* *Soirées de Saint-Pétersbourg*, neuvième entretien. *Paris*, 1821.

de la déchéance de l'homme et de sa culpabilité, que la conviction de la nécessité d'une satisfaction, que l'idée de la substitution de souffrances expiatoires à celles du vrai criminel, ont conduit les peuples à donner le honteux et épouvantable scandale des sacrifices humains. Lorsque l'auguste victime, sur laquelle se concentra l'iniquité de l'univers, se fut écriée :

« Tout est consommé ! »

Le voile du temple se déchira, et le grand mystère du lieu saint se révéla, autant du moins que les bornes de sa sphère intellectuelle permirent à l'homme de le connaître. On comprend maintenant pourquoi il se persuada à toutes les époques qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, pourquoi il voulut toujours se régénérer dans le sang. Sans le christianisme, l'homme ignore ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans le monde, et qu'il n'a point de terme de comparaison ; le premier service que lui rend la religion, est de lui apprendre quelle est sa valeur, en lui montrant combien il a coûté.

« Vide, quanta patior à Deo Deus. » *

(Æschyl. , *in Prom.* , v. 92.)

« Vois quelles souffrances, Dieu moi-même, je supporte de la part d'un Dieu. »

Que l'on songe à présent que, d'une part, toute la doctrine de l'antiquité n'était qu'un cri prophétique du genre humain qui désignait le sang comme moyen

* Ιδεσθε μ'οια προς Θεου πασχω Θεος.

de salut; que, de l'autre, le christianisme vint accomplir cette prophétie, remplaçant l'emblème par la réalité, en sorte que la doctrine primitive ne cessa jamais de désigner l'auguste victime, objet de la révélation nouvelle, et que, réciproquement, cette révélation, rayonnante de tout l'éclat de la vérité, découvre la source divine de la doctrine qui, pendant la durée des siècles, nous apparaît comme un point lumineux au milieu des ténèbres du paganisme : à coup sûr, une pareille concordance est la preuve la plus irréfragable que l'esprit humain puisse se créer. *

Dès-lors encore il demeure évident que la doctrine des sacrifices païens a un rapport intime avec la doctrine de la réconciliation du monde, par l'entremise d'un divin Rédempteur, et cette proposition, paradoxale au premier abord, savoir : que l'idée d'une rédemption opérée par un Dieu sauveur est le fondement de la fable, se trouve démontrée d'une manière complète, assise désormais sur une base inébranlable.

* *Soirées de Saint-Pétersbourg*, neuvième entretien. *Paris*, 1821.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. — Christianisme. — Religions autres que le christianisme. v

INTRODUCTION. RÉVÉLATION PRIMITIVE. — Existence d'une tradition primitive et universelle. — Révélation et tradition, fondemens de la véritable sagesse. — Nécessité d'une révélation et d'une tradition. — Altérations qu'elles ont subies. Causes de ces altérations. — Poésie. — Philosophie. — Orgueil et sensualité. — Influence de l'esprit de ténèbres. — Justes fidèles à la révélation. Peuple de Dieu. — Rayons de la lumière révélée chez les idolâtres. — Utilité de ces rayons épars. — Traditions spécialement relatives à la rédemption. . 1

DOCTRINE DE LA RÉCONCILIATION DU MONDE, par l'entremise d'un divin Sauveur, attestée par les traditions de tous les peuples. . 35

CHINE. — Origine des Chinois. — Source de leurs notions sur les idées révélées. — Rareté des premiers ouvrages chinois. — Croyances des Chinois. — Emblèmes et dogmes divers. — Allégorie du Messie. — Contraste des deux religions de la Chine. — Maintien partiel de l'ancienne croyance. — Apparition du christianisme. . . . . *ibid.*

INDE. — Etat actuel de la tradition révélée. —

Pages.

Noms des divinités indiennes. — Doctrine de l'incarnation. — Comparaison de Wichnou avec Jésus-Christ. — Division du temps. — Introduction de l'Evangile. 52

PERSES. — Les deux Zoroastre. — Doctrine des deux principes. — Doctrine d'un âge d'or. — Idée d'un intermédiaire. — Prédiction du Messie. — Fondemens du système de Zoroastre. — Ses conséquences ultérieures. 60

MÉSOPOTAMIE. — Balaam arrive chez Balac. — Balaam bénit Israël. — Nouvelle bénédiction répandue sur Israël. — Prédiction du Messie. — Les trois Mages. 71

EGYPTE. — Motifs de l'obscurité des antiquités égyptiennes. — Ecriture littérale et hiéroglyphique. — Origine et nature des hiéroglyphes. — Interprétation des hiéroglyphes. — Composition de l'hiéroglyphe. — Ses imperfections. — Son inutilité actuelle. — Des mystères et du culte. — Osiris. — Livre d'Hermès. — Rapports d'Osiris avec Jésus-Christ. 81

GRÈCE. — Brillans mensonges de la mythologie. — Traces des traditions orientales. — Mystères. — Opinions des poètes et des philosophes. — Comparaison des dieux de la Grèce avec ceux de l'Orient. — Comparaison d'Hercule avec Jésus-Christ. — Dieux divers. Apollon. 98

ROME. — Vestiges de la tradition. — Origine des livres sibyllins. — Leur contenu. — Dogme de la rédemption. — L'âge d'or placé sous le règne d'Auguste. — Vespasien regardé comme l'objet des prophéties. — Prophétie relative à la grandeur de la maison de David. — Prédictions des livres sibyllins, sur la naissance et les miracles de

Pages.

J.-C. — Prédictions des livres sibyllins, sur les souffrances et la mort de J.-C. — L'idée de la rédemption reproduite chez les poètes. — Authenticité des livres sibyllins. 117

SCANDINAVIE.—Mythologie d'Odin.—Sa nature. — Dogmes divers. — Balder, emblème du Messie. —Insuffisance de toute autre interprétation de l'Edda. 154

JUDÉE. — Unité de Dieu. — Idée de la Trinité. — J.-C. annoncé dans la Genèse. — Prédiction de Jacob. — Psaumes prophétiques. — Suite des psaumes. — Prophètes. Isaïe. Naissance du Christ. — Suite d'Isaïe. — Suite d'Isaïe. — Isaïe. Souffrances de J.-C., grandeur de l'Eglise. — Isaïe. Grandeur de l'Eglise. — Zacharie. — Malachie.— Daniel. — Jérémie. Ezéchiel. — Concours de tous les Prophètes. 160

DES SACRIFICES. — Leur origine. — Sacrifices sanglans. — Universalité de la doctrine de la rédemption par l'effusion du sang. — Sacrifices humains.— Inde. Chine. Perse.— Chaldée. Egypte. Grèce.—Rome. — Carthage. — Scythes, Gaulois, Germains. — Amérique. — Source véritable de l'idée qui donna naissance aux sacrifices. — Mérite particulier de l'intervention de l'innocence. — Efficacité des sacrifices pour les morts. Leurs rapports avec d'autres institutions. —Conclusion. . 221

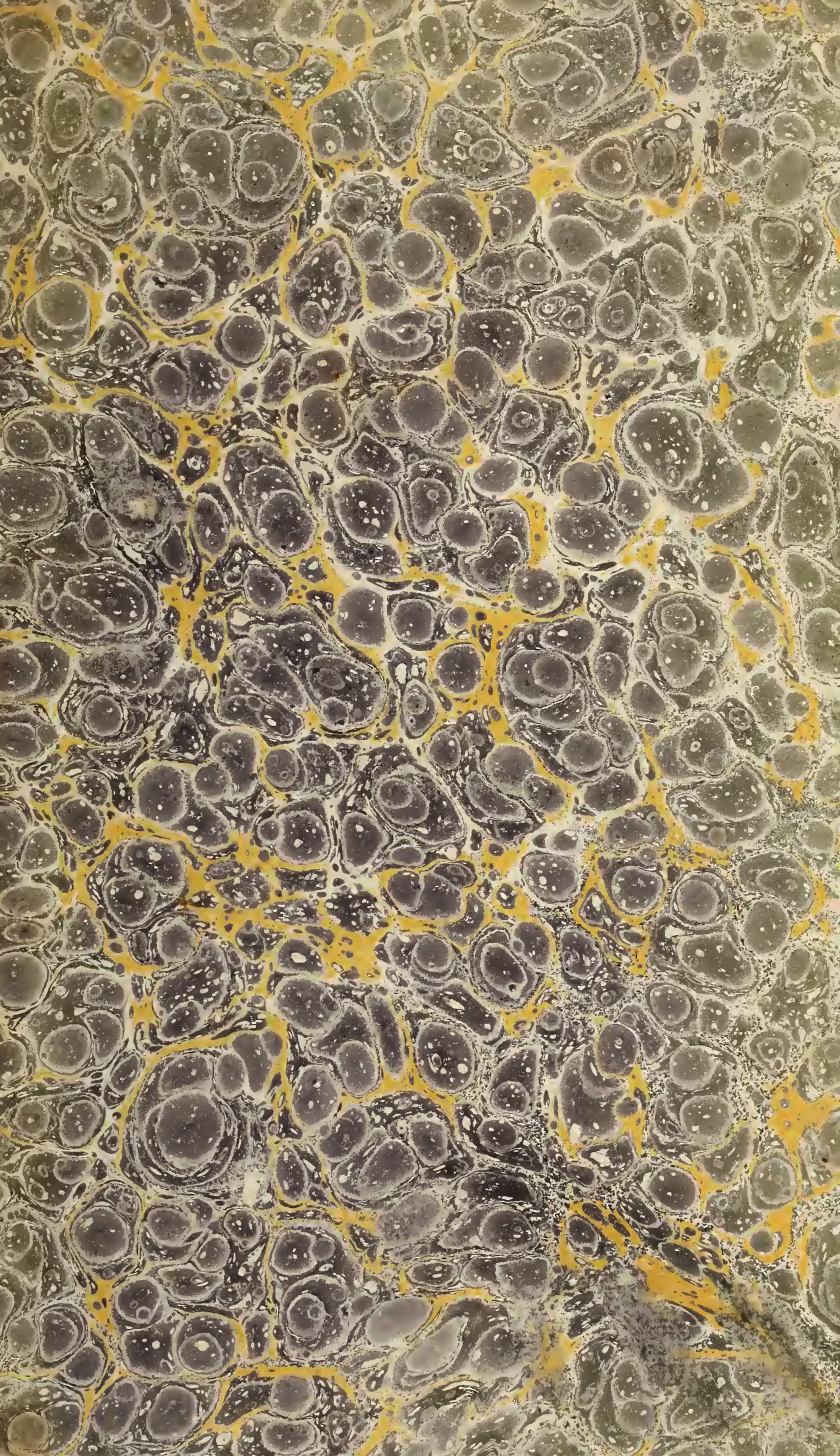
FIN DE LA TABLE.

25 15 B 80

Deacidified using the Bookkeeper proces
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2005

PreservationTechnologie

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATIO
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111



LIBRARY OF CONGRESS
0 013 632 174 2